



TRAITÉ DE MORALE,

Par l'AUTEUR
De la Recherche de la Vérité.

PREMIERE PARTIE.



A ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS,
M. DC. LXXXIV.



LETTRE
à
MONSIEUR ****

JE vous envoye, Monsieur, le Traité de Morale que vous demandez avec tant d'empressement. Il est divisé en deux Parties. J'explique dans la premiere, en quoi consiste precisément la vertu, & les moyens de l'acquerir & de la conserver : & dans la seconde, je traite des devoirs. Je ne sçai, Monsieur, vous qui étes si éxact, ce que vous penserez de cet ouvrage: car je vous avouë qu'il y a bien des choses que je n'ai point expliquées avec cette justesse que vous exigez des Auteurs. Je vous prie néanmoins de faire réfléxion à deux choses. La premiere, que n'ayant point une idée claire de l'ame, vous m'entendez, c'est une nécessité que la plus-part des termes de Morale n'expriment que des senti-

mens. La ſeconde, que les Livres doivent être, autant qu'on le peut, à la portée du commun des hommes; & que ſi j'avois voulu expliquer trop ſcrupuleuſement & trop rigoureuſement la ſignification des termes dont je me ſers, j'aurois extrémement fatigué l'attention des Lecteurs: car on ſe rebutte bientoſt d'une lecture qui n'excite point dans l'ame des ſentimens agréables. Peut-être ſera-t-il à-propos que je faſſe quelque jour des éclairciſſemens, pour ôter les difficultés que le langage ordinaire ne peut pas diſſiper. Le jugement qu'on portera de ce Traité, me determinera ſur le parti que je dois prendre. Je ſuis, &c.

TABLE des CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

TRAI-

TRAITÉ DE MORALE.

CHAPITRE I.

La Raison universelle est la sagesse de Dieu même. Nous avons tous commerce avec Dieu. Le vrai & le faux, le juste & l'injuste est tel à l'égard de toutes les intelligences, & à l'égard de Dieu même. Ce que c'est que la verité & l'ordre, & ce qu'il faut faire pour éviter l'erreur & le peché. Dieu est essentiellement juste : il aime les créatures à proportion qu'elles sont aimables, ou qu'elles lui ressemblent. Pour être heureux, il faut être parfait. La vertu ou la perfection de l'homme consiste dans la soumission à l'ordre immüable, & nullement à suivre l'ordre de la nature. Erreur de quelques Philosophes Payens sur ce sujet, fondée sur l'ignorance où ils étoient, de la simplicité & de l'immutabilité de la conduite divine.

I. LA Raison de l'homme est le Verbe, ou la sagesse de Dieu même : car toute créature est un être particulier, & la Raison de l'homme est universelle.

Voyez la 1 & la 2 des Medit. Chrêtiennes, ou l'Eclaircissement sur la nature des Idées, Rech. de la ver. tom. 3.

II. Si

II. Si mon propre esprit étoit ma Raison & ma lumiére, mon esprit seroit la Raison de toutes les intelligences : car je suis seur que ma Raison éclaire toutes les intelligences. Personne ne peut sentir ma propre douleur : tout homme peut voir la verité que je contemple; c'est donc que ma douleur est une modification de ma propre substance, & que la verité est un bien commun à tous les esprits.

III. Ainsi, par le moyen de la Raison, j'ai, ou je puis avoir quelque societé avec Dieu, & avec tout ce qu'il y a d'intelligences, puis que tous les esprits ont avec moi un bien commun, la Raison.

IV. Cette societé spirituelle consiste dans une participation de la même substance intelligible du Verbe, de laquelle tous les esprits peuvent se nourrir. En contemplant cette divine substance, je puis voir une partie de ce que Dieu pense : car Dieu voit toute verité, & j'en puis voir quelques-unes. Je puis aussi découvrir quelque chose de ce que Dieu veut : car Dieu ne veut que selon l'ordre,& cet ordre ne m'est pas entiérement inconnu. Certainement Dieu aime les choses à proportion qu'elles sont aimables, & je puis découvrir qu'il y a des choses plus parfaites, plus

plus estimables, & par consequent plus aimables les unes que les autres.

V. Il est vrai que je ne puis en contemplant le Verbe, ou en consultant la Raison, m'assûrer si Dieu produit quelque chose au dehors. Car nulle créature ne procéde naturellement du Verbe: le monde n'est point une émanation nécessaire de la Divinité: Dieu se suffit pleinement à lui-même: l'idée de l'Etre infiniment parfait se peut concevoir toute seule. Les créatures supposent donc en Dieu des decrets libres, qui leur donnent l'être. Ainsi le Verbe, entant que Verbe, ne renfermant point leur éxistence, on ne peut en le contemplant, s'assûrer de ce que Dieu fait. Mais supposé que Dieu agisse, je puis sçavoir quelque chose de la maniére dont il agit, & m'assûrer qu'il n'agit point d'une telle ou telle maniére: car ce qui régle sa maniére d'agir, sa loi inviolable, c'est le Verbe, la Sagesse Eternelle, la Raison universelle qui me rend raisonnable, & que je puis en partie contempler selon mes desirs.

VI. En supposant que l'homme soit raisonnable, certainement on ne peut lui contester qu'il sçache quelque chose de ce que Dieu pense, & de la maniére dont

Dieu agit. Car, en contemplant la substance du Verbe, qui seule me rend raisonnable, & tout ce qu'il y a d'intelligences, je puis voir clairement les rapports de grandeur qui sont entre les idées intelligibles qu'il renferme; & ces rapports sont les mêmes veritez éternelles que Dieu voit. Car Dieu voit aussi bien que moi, que 2 fois 2 sont quatre, & que les triangles qui ont même base, & qui sont entre mêmes parallelles, sont égaux. Je puis aussi découvrir, du moins confusément, les rapports de perfection qui sont entre ces mêmes idées; & ces rapports sont l'ordre immüable que Dieu consulte quand il agit: ordre qui doit aussi régler l'estime & l'amour de toutes les intelligences.

VII. De là il est évident, qu'il y a du vrai & du faux, du juste & de l'injuste; & cela à l'égard de toutes les intelligences: que ce qui est vrai, à l'égard de l'homme, est vrai à l'égard de l'Ange, & à l'égard de Dieu même: que ce qui est injustice, ou déréglement à l'égard de l'homme, est aussi tel à l'égard de Dieu même. Car tous les esprits contemplant la même substance intelligible, y découvrent nécessairement les mêmes

rapports de grandeur, ou les mêmes veritez ſpéculatives. Ils y découvrent auſſi les mêmes veritez de pratique, les mêmes loix, le même ordre, lors qu'ils voyent les rapports de perfection qui ſont entre les êtres intelligibles que renferme cette même ſubſtance du Verbe, qui ſeule eſt l'objet immédiat de toutes nos connoiſſances.

VIII. Je dis, lors qu'ils voyent les rapports de perfection ou de grandeur, & non lors qu'ils en jugent: car la verité ſeule, ou les rapports réels ſe voyent, & l'on ne doit juger que de ce que l'on voit. Lors qu'on juge avant que de voir, ou de plus de choſes qu'on n'en voit, on ſe trompe, ou du moins on juge mal, quoi qu'il arrive par hazard qu'on ne ſe trompe pas: car juger des choſes par hazard, auſſi bien que par paſſion & par intérêt, c'eſt en mal juger, puis que ce n'eſt pas en juger par évidence & par lumiére. C'eſt en juger par ſoi-même, & non par la Raiſon, ou ſelon les loix de la Raiſon univerſelle: Raiſon, dis-je, ſeule ſupérieure aux eſprits, & qui ſeule a droit de juger ſur les jugemens qu'ils prononcent.

IX. Comme l'eſprit de l'homme eſt fini, il ne voit pas tous les rapports,

qu'ont entr'eux les objets de ses connoissances. Il peut donc se tromper en jugeant des rapports qu'il ne voit pas. Mais s'il ne jugeoit précisément que de ce qu'il voit, ce que sans doute il peut faire ; certainement, quoi qu'esprit fini, quoi qu'ignorant, quoi que sujet à l'erreur par sa nature, il ne se tromperoit jamais : car ce ne seroit pas tant lui, que la Raison universelle, qui prononceroit en lui les mêmes jugemens qu'il formeroit.

X. Mais Dieu est infaillible par sa nature : il ne peut être sujet à l'erreur, ni au peché ; car il est à lui-même sa lumiére, & sa loi, la Raison lui est consubstantielle, il la connoit parfaitement, il l'aime invinciblement. Estant infini, il découvre tous les rapports que renferme la substance intelligible du Verbe. Il ne peut donc pas juger de ce qu'il ne voit point. Et comme il s'aime invinciblement, il ne peut s'empêcher d'estimer & d'aimer les choses à proportion qu'elles sont estimables, à proportion qu'elles sont aimables.

XI. Apparemment les Anges & les Saints, quoi que par leur nature sujets à l'erreur, ne se trompent jamais : car la moindre attention de l'esprit leur représente clairement les idées & leurs rapports.

ports. Ils ne jugent que de ce qu'ils voyent. Ils ſuivent la lumiére, & ne la précedent pas. Ils obeiſſent à la loi, & ne s'élevent pas. La Raiſon ſeule juge en eux ſouverainement & ſans appel. Mais l'homme, tel que je m'éprouve, ſe trompe ſouvent, parce que le travail de l'attention le fatigue extrémement; & quoi que ſon application ſoit forte & pénible, il ne voit d'ordinaire que confuſément les objets. Ainſi l'homme fatigué & peu éclairé ſe repoſe dans la vrai-ſemblance, content pour quelque tems du faux bien dont il joüit. Et parce qu'il ſe dégoûte bientôt, il recommence ſes recherches, juſqu'à ce que laſſé, ou ſéduit de nouveau, il prenne quelque repos, pour recommencer foiblement ſes recherches difficiles.

XII. Puis que les veritez ſpéculatives & pratiques ne ſont que des rapports de grandeur ou de perfection, il eſt évident que la fauſſeté n'eſt rien de réel. Il eſt vrai que 2 fois 2 ſont 4, ou que 2 fois 2 ne ſont pas 5: parce qu'il y a un rapport d'égalité entre 2 fois 2 & 4, & un d'inégalité entre 2 fois 2 & 5. Et celui qui voit ces rapports, voit des veritez, parce que ces rapports ſont réels. Mais il

eſt faux que 2 fois 2 ſoient 5, ou que 2 fois 2 ne ſoient pas 4; parce qu'il n'y a point de rapport d'égalité entre 2 fois 2 & 5, ni de rapport d'inégalité entre 2 fois 2 & 4. Et celui qui voit, ou plûtôt celui qui croit voir ces rapports, voit des fauſſetez. Il voit des rapports qui ne ſont point. Il croit voir, mais effectivement il ne voit point : car la verité eſt intelligible, mais la fauſſeté par elle-même eſt abſolument incomprehenſible.

XIII. De même, il eſt vrai qu'une bête eſt plus eſtimable qu'une pierre, & moins eſtimable qu'un homme : parce qu'il y a un plus grand rapport de perfection de la bête à la pierre, que de la pierre à la bête; & qu'il y a un moindre rapport de perfection entre la bête comparée à l'homme, qu'entre l'homme comparé à la bête. Et celui qui voit ces rapports de perfection, voit des veritez qui doivent régler ſon eſtime, & par conſéquent cette eſpéce d'amour que l'eſtime détermine. Mais celui qui eſtime plus ſon cheval que ſon cocher, ou qui croit qu'une pierre en elle-même eſt plus eſtimable qu'une mouche, ou que le plus petit des corps organiſez ne voit point

point ce que peut-être il penſe voir ; ce n'eſt point la Raiſon univerſelle, mais ſa raiſon particuliére, qui le porte à juger comme il fait : ce n'eſt point l'amour de l'ordre, mais l'amour propre, qui le porte à aimer comme il aime. Ce qu'il penſe voir n'eſt ni viſible, ni intelligible; c'eſt un faux rapport, un rapport imaginaire : & celui qui régle ſur ce rapport, ou de ſemblables, ſon eſtime ou ſon amour, tombe néceſſairement dans l'erreur & dans le déréglement.

XIV. Puis que la verité & l'ordre ſont des rapports de grandeur & de perfection, réels, immuables, néceſſaires, rapports que renferme la ſubſtance du Verbe Divin ; celui qui voit ces rapports, voit ce que Dieu voit : celui qui régle ſon amour ſur ces rapports, ſuit une loi que Dieu aime invinciblement. Il y a donc entre Dieu & lui une conformité parfaite d'eſprit & de volonté. En un mot, puis qu'il connoit & aime ce que Dieu connoit & ce qu'il aime, il eſt ſemblable à Dieu, autant qu'il en eſt capable. Ainſi, comme Dieu s'aime invinciblement, il ne peut qu'il n'eſtime & qu'il n'aime ſon image. Et comme il aime les choſes à proportion qu'elles ſont aimables, il ne

peut qu'il ne la préfere à tous les êtres, qui par leur nature, ou par leur corruption sont bien éloignez de lui ressembler.

Voy. le 3. Discours du Traité de la Nature & de la Grace.

XV. L'homme est libre, je suppose les secours nécessaires : il peut à l'égard de la verité la rechercher, malgré la peine qu'il trouve à méditer. A l'égard de l'ordre, il peut le suivre, malgré les efforts de la concupiscence. Il peut sacrifier son repos à la verité, & ses plaisirs à l'ordre. Il peut aussi préferer son bonheur actuel à ses devoirs, & tomber dans l'erreur & dans le déréglement. Il peut en un mot mériter & démériter. Or Dieu est juste : il aime ses créatures à proportion qu'elles sont aimables, à proportion qu'elles lui ressemblent. Il veut donc que tout mérite soit récompensé, & tout démérite puni : que celui qui a fait bon usage de sa liberté, & qui par là s'est en partie rendu parfait & semblable à Dieu, soit en partie heureux comme Dieu, & au contraire....

Voy. l'Eclaircissement sur la prétenduë efficace des causes secondes, ou les 5 & 6 Meditations Chrêtiennes.

XVI. Dieu seul agit sur ses créatures ; du moins peut-il agir en elles, & en faire ce qu'il lui plaist. Il peut donc rendre les esprits heureux, ou malheureux ; heureux par la joüissance des plaisirs, malheureux par la souffrance des dou-

douleurs. Il peut élever les justes & les parfaits au-dessus des autres : il peut leur communiquer sa puissance en exécutant leurs desirs, & les établir causes occasionnelles, pour agir par eux en mille maniéres. Dieu peut aussi abbaisser les pécheurs, & les soumettre à l'action des derniers des êtres : l'expérience le fait assez connoître, car nous dépendons tous, comme pécheurs, de l'action des objets sensibles.

XVII. Ainsi celui qui travaille à sa perfection, à se rendre semblable à Dieu, travaille à son bonheur, travaille à sa grandeur. S'il fait en lui ce qui dépend en quelque sorte de lui, c'est-à-dire, s'il mérite en se rendant parfait, Dieu fera en lui ce qui n'en dépend en aucune maniére, en le rendant heureux. Car, Dieu aimant les êtres à proportion qu'ils sont aimables, & les plus parfaits étant les plus aimables; les plus parfaits seront les plus puissants, les plus heureux, les plus contens. Celui qui consulte sans cesse sa Raison, celui qui aime l'ordre, ayant part à la perfection de Dieu, aura donc part à son bonheur, à sa gloire, à sa grandeur.

XVIII. L'homme est capable de

trois choſes, de connoître, d'aimer, de ſentir; de connoître le vrai bien, de l'aimer, d'en joüir. Il dépend beaucoup de lui de connoître le bien, & de l'aimer, & il ne dépend nullement de lui d'en joüir. Mais Dieu étant juſte, celui qui le connoit & l'aime, en joüira. Dieu étant juſte, il eſt néceſſaire qu'il faſſe ſentir le plaiſir de la joüiſſance, & par là qu'il rende heureux celui qui par ſon application pénible, recherche la connoiſſance de la verité, & qui par le bon uſage de ſa liberté & la force de ſon courage, ſe conforme à ſa loi, l'ordre immüable, malgré les efforts de la concupiſcence; ſupportant les douleurs, mépriſant les plaiſirs, & rendant cet honneur à ſa Raiſon, de la croire ſur ſa parole, & de ſe conſoler ſur ſes promeſſes. Choſe étrange! l'homme ſçait bien qu'il ne dépend point immédiatement de ſes deſirs de joüir du plaiſir, ni d'éviter la douleur: il ſent au contraire, qu'il dépend de lui de bien penſer, & d'aimer de bonnes choſes, que la lumiére de la verité ſe répand en lui dés qu'il le ſouhaitte, & qu'il dépend de lui d'aimer & de ſuivre l'ordre. * (Je ſuppoſe encore un coup les ſecours néceſſaires, qui ne manquent à ceux qui ont

* *On eſt en ce ſiecle, ſi chagrin, ou ſi delicat, qu'il y a des choſes qu'il ne ſuffit pas de ne point dire, il faut aſſûrer, & même plus d'une fois, qu'on ne les dit point. Qu'on me pardonne, s'il ſemble que je me défie de l'équité des lecteurs.*

ont la foi, que par par leur negligence.) Et cependant l'homme ne cherche que le plaisir, & il néglige le principe de son bonheur éternel, la connoissance & l'amour semblables à la connoissance & à l'amour de Dieu, la connoissance de la verité & l'amour de l'ordre: car, comme j'ai dêja dit, celui-là connoit & aime comme Dieu connoit & aime, qui connoit la verité, & qui aime l'ordre.

XIX. Voici donc le principal de nos devoirs, celui pour lequel Dieu nous a créez, l'amour duquel est la vertu Mere, la vertu universelle, la vertu fondamentale; vertu qui nous rend justes & parfaits, vertu qui nous rendra quelque jour heureux. Nous sommes raisonnables; nôtre vertu, nôtre perfection, c'est d'aimer la Raison, ou plûtôt, c'est d'aimer l'ordre. Car la connoissance des veritez spéculatives, ou des rapports de grandeur, ne régle point nos devoirs. C'est principalement la connoissance & l'amour des rapports de perfection, ou des veritez pratiques, qui fait nôtre perfection. Appliquons nous donc à connoître, à aimer, à suivre l'ordre. Travaillons à nôtre perfection. A l'égard de nôtre bonheur, laissons le entre les mains de Dieu, dont il dépend

uniquement. Dieu est juste, il récompense nécessairement la vertu. Tout le bonheur que nous aurons mérité, n'en doutons point, nous ne manquerons pas de le recevoir.

XX. C'est l'obéïssance que l'on rend à l'ordre, c'est la soumission à la Loi Divine, qui est vertu en tout sens. La soumission aux decrets divins, ou à la puissance de Dieu, est plûtôt nécessité que vertu. On peut suivre la nature, & se dérégler, car la nature est déréglée. On peut au contraire résister à l'action de Dieu, sans contrevenir à ses ordres: car souvent l'action particuliére de Dieu est tellement determinée par les causes secondes ou occasionnelles, qu'elle n'est point conforme à l'ordre. Il est vrai que Dieu ne veut que selon l'ordre; mais souvent il agit contre l'ordre: car l'ordre même voulant, que Dieu comme cause générale, agisse d'une maniére uniforme & constante en conséquence des loix générales qu'il a établies, il produit des effets contraires à l'ordre. Il forme des monstres, & sert maintenant à l'injustice des hommes, à cause de la simplicité des voyes par lesquelles il éxécute ses desseins. De sorte que celui qui prétendroit

Voy. la 7 & 8 des Meditations Chrêt.

droit obeïr à Dieu, en se soumettant à sa puissance, en suivant & respectant la nature, blesseroit l'ordre, & tomberoit à tous momens dans la désobeïssance.

XXI. Si Dieu remüoit les corps par des volontez particuliéres, ce seroit un crime que d'éviter par la fuite les ruines d'une maison qui s'écroule : car on ne peut sans injustice, refuser de rendre à Dieu la vie qu'il nous a donnée, lors qu'il la redemande. Ce seroit insulter à la sagesse de Dieu, que de corriger le cours des riviéres, & de les conduire dans des lieux qui manquent d'eau : il faudroit suivre la nature, & demeurer en repos. Mais, Dieu agissant en conséquence des loix générales, on corrige son ouvrage, sans blesser sa sagesse : on résiste à son action, sans résister à sa volonté ; parce qu'il ne veut pas positivement & directement tout ce qu'il fait. Il ne veut point, par exemple, directement les actions injustes, quoi qu'il n'y ait que lui qui donne le mouvement à ceux qui les commettent : & quoi qu'il n'y ait que lui qui répande les pluyes, il est permis à tout homme de se mettre à couvert, lors qu'il pleut. Car Dieu ne répand la pluye que par une suite nécessaire des loix générales :

loix

loix qu'il n'a pas établies, afin que tel en fust tout percé, mais pour de plus grands desseins, & plus dignes de sa sagesse & de sa bonté. S'il pleut sur les hommes, s'il pleut dans la mer, & sur les sablons; c'est que Dieu ne doit pas changer l'uniformité de sa conduite, à cause qu'il en arrive des suites ou inutiles, ou fâcheuses.

XXII. Il n'en est pas de Dieu comme des hommes, de la cause générale comme des causes particuliéres. Lors qu'on résiste à l'action des hommes, on les offense: car comme ils n'agissent que par des volontez particuliéres, on ne peut résister à leur action, sans résister à leurs desseins. Mais lors qu'on résiste à l'action de Dieu, on ne l'offense nullement, & souvent même on favorise ses desseins: parce que Dieu suivant constamment les loix générales qu'il s'est prescrites, la combinaison des effets qui en sont des suites nécessaires, ne peut pas toûjours être conforme à l'ordre, ni propre à l'éxécution de son ouvrage. Ainsi il est permis aux hommes d'empêcher les effets naturels, non seulement lors que ces effets peuvent leur donner la mort, mais même lors qu'ils les incommodent, ou

qu'ils

qu'ils leur déplaisent. Nôtre devoir consiste donc à nous soûmettre à la Loi de Dieu, & à suivre l'ordre: ce nous sera une nécessité de nous soûmettre à sa puissance absoluë. Nous pouvons connoître l'ordre par l'union avec le Verbe. L'ordre immüable peut donc être nôtre loi, il peut nous conduire. Mais les decrets divins nous sont absolument inconnus: n'en faisons donc point nôtre régle. Laissons aux Sages de la Grece, & aux Stoïciens cette vertu chimérique, *de suivre Dieu ou la Nature*. Pour nous, consultons la Raison, aimons & suivons l'ordre en toutes choses; car c'est veritablement suivre Dieu, que de se soûmettre à la loi qu'il aime invinciblement.

XXIII. Néanmoins quoi que l'ordre de la nature ne soit point précisément nôtre loi, & que la soumission à cet ordre ne soit nullement une vertu, il faut observer que souvent on doit y avoir égard: mais c'est toûjours, parce que l'ordre immüable le demande, & non point parce que l'ordre de la nature est un effet de la puissance de Dieu. Un homme qui est dans la persécution, ou plûtôt qui souffre les douleurs de la goutte,

te, eſt obligé de ſouffrir avec patience & avec humilité, parce qu'étant pécheur, l'ordre veut qu'il ſouffre, & pour d'autres raiſons qu'il n'eſt pas néceſſaire de dire ici. Mais ſi l'homme n'étoit point pécheur, & que l'ordre immüable ne demandaſt point qu'il ſouffriſt pour mériter ſa récompenſe, certainement il pourroit, & devroit même chercher ſes aiſes, & füir toute ſorte d'incommoditez, quoi que perſécuté, s'il étoit poſſible, par la rigueur des ſaiſons, & par les miſéres que le péché a introduites dans le monde. Et l'homme même, quoi que pécheur, peut ſe mettre à couvert de la pluye & du vent, & éviter l'action d'un Dieu vangeur: parce que l'ordre veut, que l'homme conſerve ſa force & ſa ſanté, & principalement la liberté de ſon eſprit, pour méditer ſes devoirs, & rechercher la verité; & que la pluye & le vent étant des ſuites des loix générales de l'ordre de la nature, il ne paroit pas clairement, que Dieu veüille poſitivement qu'on ſouffre cette incommodité particuliére. Car ce ſeroit un crime énorme, que d'éviter la pluye dans le tems que Dieu feroit pleuvoir exprés pour nous moüiller & pour nous punir: de même que de manger un

un fruit, ç'a esté un crime épouvantable au premier homme, à cause de la deffense expresse, & de la désobeïssance formelle. Mais si la vertu consistoit précisément à vivre dans l'estat où l'on se trouve en conséquence de l'ordre de la nature, celui qui naist au milieu des plaisirs & dans l'abondance, seroit vertueux sans peine: la nature lui estant heureusement favorable, il la suivroit avec plaisir. Cependant, la vertu doit présentement être pénible, afin qu'elle soit généreuse & méritoire. L'homme doit se sacrifier soi-même pour posséder Dieu: le plaisir est la récompense du mérite, il n'en peut être le principe, comme je le ferai voir dans la suite. En un mot, la verité même nous apprend, que tel pour être parfait, doit vendre son bien, & le distribüer aux pauvres; ce qui est changer d'estat & de condition. La perfection ou la vertu ne consiste donc pas à suivre l'ordre de la nature, mais à se soumettre en toutes choses à l'ordre immüable & nécessaire, loi inviolable de toutes les intelligences.

CHAP.

CHAPITRE II.

Il n'y a point d'autre vertu que l'amour de l'ordre & de la Raiſon. Sans cet amour toutes les vertus ſont fauſſes. Il ne faut pas confondre les devoirs avec la vertu : on peut ſans vertu s'acquitter de ſes devoirs. C'eſt faute de conſulter la Raiſon, qu'on approuve & qu'on ſuit des coutumes damnables. La foi ſert ou conduit à la Raiſon : car la Raiſon eſt la loi ſouveraine de toutes les intelligences.

I. L'Amour de l'ordre n'eſt pas ſeulement la principale des vertus morales, c'eſt l'unique vertu : c'eſt la vertu Mere, fondamentale, univerſelle ; vertu qui ſeule rend vertueuſes les habitudes, ou les diſpoſitions des eſprits. Celui qui donne ſon bien aux pauvres ou par vanité, ou par une compaſſion naturelle, n'eſt point liberal ; parce que ce n'eſt point la Raiſon qui le conduit, ni l'ordre qui le régle ; ce n'eſt qu'orgueil, ou que machine. Les Officiers qui s'expoſent volontairement aux dangers, ne ſont point généreux, ſi c'eſt l'ambition qui les anime ; ni les ſoldats, ſi c'eſt l'abondance

dance des esprits & la fermentation du sang. Cette prétenduë noble ardeur n'est que vanité, ou jeu de machine: il ne faut souvent qu'un peu de vin, pour en produire beaucoup. Celui qui souffre les outrages qu'on lui fait, n'est souvent ni modéré, ni patient: c'est sa paresse qui le rend immobile, & sa fierté ridicule & Stoïcienne qui le console, & qui le met en idée au-dessus de ses ennemis; ce n'est encore que disposition de machine, disette d'esprits, froideur de sang, melancolie, & peut-être sur le tout quelque trait contagieux d'une imagination dominante. Il en est de même de toutes les vertus. Si l'amour de l'ordre n'en est le principe, elles sont fausses & vaines, indignes en toutes maniéres d'une nature raisonnable, qui porte l'image de Dieu même, & qui a société avec lui: elles ne tirent que du corps leur origine: l'Esprit Saint ne les forme point; & quiconque en fait l'objet de ses desirs & le sujet de sa gloire, a l'ame basse, l'esprit petit, le cœur corrompu. Mais, quoi qu'en pense une imagination révoltée, ce n'est ni bassesse, ni servitude, que de se soûmettre à la loi de Dieu même. Rien n'est plus juste que de se conformer à l'ordre: rien

n'eſt plus grand que d'obeïr à Dieu. Rien n'eſt plus généreux, que de ſuivre conſtamment, fidélement, inviolablement le parti de la Raiſon, non ſeulement lors qu'on le peut ſuivre avec honneur, mais principalement lors que les circonſtances des tems & des lieux ſont telles, qu'on ne le peut ſuivre que couvert de confuſion & de honte. Car celui qui paſſe pour fou en ſuivant la Raiſon, aime la Raiſon plus que lui-même. Mais celui qui ne ſuit l'ordre, que lors qu'il brille aux yeux du monde, ne recherche que la gloire; & quoi qu'alors il paroiſſe lui-même tout éclattant aux yeux des hommes, il eſt en abomination devant Dieu.

II. Je ne ſçai ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'il y a bien des gens qui ne connoiſſent guéres la véritable vertu; & que ceux mêmes qui ont écrit ſur la Morale, n'ont pas toûjours parlé fort clairement & fort juſte. Certainement, tous ces grands noms qu'on donne aux vertus & aux vices, réveillent plutoſt dans l'eſprit des ſentimens confus, que des idées claires. Mais comme ces ſentimens touchent l'ame, & que les idées abſtraites, quoi que claires en elles-mêmes, ne répandent la lumiére que dans les eſprits attentifs;

les

les hommes demeurent presque toûjours tres-contents de ces mots, qui flattent les sens, & laissent l'esprit dans les tenebres. Ils s'imaginent qu'un discours est d'autant plus solide, qu'il frappe plus vivement l'imagination; & ils regardent comme des spectres & des illusions, ces raisonnemens éxacts, qui disparoissent dés que l'attention nous manque: semblables aux enfans, qui jugeant des objets par l'impression qu'ils font sur leurs sens, s'imaginent qu'il y a plus de matiére dans la glace que dans l'eau, & dans l'or & dans les métaux pésans & durs, que dans l'air qui les environne sans se faire presque sentir.

III. D'ailleurs, tout ce qui est familier ne surprend point, on ne l'éxamine point. On croit toûjours bien concevoir ce qu'on a dit, ou ce qu'on a oüi dire plusieurs fois, quoi qu'on ne l'ait jamais éxaminé: mais les veritez les plus solides & les plus claires donnent toûjours de la défiance, lors qu'elles sont nouvelles. Ainsi un mot obscur & confus paroit clair, quelqu' équivoque qu'il soit, pourvû que l'usage l'autorise; & un terme qui ne renferme aucune équivoque, paroit obscur & dangereux, lors qu'on ne l'a pas oüi

dire

dire à des perſonnes pour leſquelles on a de l'amitié, ou de l'eſtime. Cela eſt cauſe que les termes de Morale ſont les plus obſcurs & les plus confus, & ceux-là principalement qu'on regarde comme les plus clairs, à cauſe qu'ils ſont les plus communs. Tout le monde, par exemple, s'imagine entendre bien la ſignification de ces termes, *aimer*, *craindre*, *honorer*, *charité*, *humilité*, *généroſité*, *orgueil*, *envie*, *amour propre*; & ſi on vouloit même attacher des idées claires à ces termes, & à tous les noms qu'on donne aux vertus & aux vices, outre que cela ſuppoſe plus de connoiſſance qu'on ne croit, on prendroit aſſûrément la voye la plus confuſe & la plus embaraſſée de traiter la Morale. Car on verra dans la ſuite, que pour bien définir ces termes, il faut déja comprendre clairement les principes de cette Science, & même être ſçavant dans la connoiſſance de l'homme.

IV. Un des plus grands défauts qui ſe remarque dans les Livres de Morale de certains Philoſophes, c'eſt qu'ils confondent les devoirs avec les vertus, ou qu'ils donnent des noms de vertus aux ſimples devoirs: de ſorte que, quoi qu'il n'y ait por-

proprement qu'une vertu, l'amour de l'ordre, ils en produisent une infinité. Cela met la confusion par tout, & embarasse tellement cette science, qu'il est assez difficile de bien comprendre ce qu'il faut faire pour être parfaitement homme de bien.

V. Il est visible que la vertu doit rendre vertueux celui qui la possede : & cependant un homme peut s'acquiter de ses devoirs, faire avec facilité des actions d'humilité, de générosité, de libéralité, sans avoir aucune de ces vertus. La disposition à s'acquiter de tel de ses devoirs, n'est donc pas proprement vertu, sans l'amour de l'ordre. Lors qu'on s'acquite de ses devoirs, on est vertueux aux yeux des hommes : lors qu'on fait part de son bien à son ami, on paroit libéral & généreux. Mais on n'est pas toûjours tel qu'on paroit ; & celui qui ne manque jamais aux devoirs extérieurs de l'amitié, que l'ordre inviolable ne l'en empêche, quoi qu'il paroisse quelquefois ami infidéle, il est plus véritable & plus fidéle ami, ou du moins il est plus vertueux & plus aimable, que ces amis emportez, qui sacrifient aux passions de leurs amis,

leurs parens, leur vie, leur ſalut éternel.

VI. Il ne faut donc pas cônfondre la vertu avec les devoirs par la conformité des noms. Cela trompe les hommes. Il y en a qui s'imaginent ſuivre la vertu, quoi qu'ils ne ſuivent que le penchant naturel qu'ils ont à rendre certains devoirs: & comme ce n'eſt nullement la Raiſon qui les conduit, ils ſont effectivement vicieux dans l'excés, lors qu'ils penſent être des héros en vertu. Mais la plûpart, trompés par cette même confuſion de termes, & par la magnificence des noms, ſe confient en eux-mêmes, s'eſtiment ſans ſujet, & jugent ſouvent tres-mal des perſonnes les plus vertueuſes; parce qu'il ne ſe peut pas faire que les gens de bien ſuivent long-tems ce que l'ordre leur preſcrit, ſans manquer ſelon les apparences à quelque devoir eſſentiel. Car enfin, * pour être prudent, honnête, charitable aux yeux des hommes, il faut quelquefois loüer le vice, ou preſque toûjours ſe taire, lors qu'on l'entend loüer. Pour être eſtimé liberal, il faut être prodigue. Si l'on n'eſt téméraire, on ne paſſe guéres pour vaillant homme: & celui qui n'eſt ni ſuperſtitieux, ni crédule,

quel-

lque pieté qu'il ait, passera peut-être
r un libertin dans l'esprit des autres.
VII. Certainement la Raison uni-
selle est toûjours la même, l'ordre
immuable; & cependant la Mo-
change selon les païs & selon les
s. C'est une vertu chez les Allemans,
de sçavoir boire: on ne peut avoir de
merce avec eux, si l'on ne s'enyvre.
n'est point la Raison, c'est le vin qui
s socîetez, qui termine les accom-
lemens; qui fait les contracts. C'est
érosité parmi la Noblesse, que de ré-
lre le sang de celui qui leur a dit une
e. Le dûel a été long-tems une ac-
permise; & comme si la Raison n'é-
pas digne de régler nos differens, on
rminoit par la force. On préféroit
Loi de Dieu même la loi des brutes,
fort. Et il ne faut pas s'imaginer,
cette coûtume ne fust en usage que
i des gens de guerre, elle étoit pres-
générale; & si les Ecclesiastiques ne
toient pas par respect pour leur ca-
rê, ils avoient de braves champions
s représentoient, & qui soûtenoient
on droit en versant le sang des par-
Ils s'imaginoient même que Dieu
uvoit leur conduite; & soit qu'on

terminast les différens par le fer, ou par le sort, ils ne doutoient point que Dieu ne présidast au jugement, & qu'il ne donnast gain de cause à celui qui avoit raison. Car en effet, supposé que Dieu agisse par des volontez particulieres, quelle impieté que de croire, ou qu'il favorise l'injustice, ou que sa providence ne s'étende pas à toutes choses ?

VIII. Mais sans aller chercher des coûtumes damnables dans les siecles passez, que chacun juge, à la lumiere de la Raison, des coutûmes qui s'observent maintenant parmi nous ; ou plutost qu'on fasse seulement attention à la conduite de ceux mêmes qui sont établis pour conduire les autres. Sans doute on trouvera souvent que chacun a sa Morale particuliére, sa devotion propre, sa vertu favorite : que tel ne parle que de pénitence & de mortification : tel n'estime que les devoirs de charité : tel autre enfin que l'étude & la priére. Mais d'où peut venir cette diversité, si la Raison de l'homme est toujours la même ? C'est sans doute, qu'on cesse de la consulter ; c'est qu'on se laisse conduire à l'imagination son ennemie ; c'est qu'au lieu de regarder l'ordre immüable, comme sa loi invio-

inviolable & naturelle, on se forme des idées de vertu, conformes du moins en quelque chose à ses inclinations. Car il y a des vertus, ou plûtôt des devoirs, qui ont rapport à nos humeurs, des vertus éclatantes propres aux ames fiéres & hautaines, des vertus basses & humiliantes propres à des esprits timides & craintifs, des vertus molles, pour ainsi dire, & qui s'accommodent bien avec la paresse & l'inaction.

IX. Il est vrai qu'on demeure assez d'accord, que l'ordre est la loi inviolable des esprits, & que rien n'est reglé, s'il n'y est conforme. Mais on soûtient un peu trop, que les esprits sont incapables de consulter cette loi: & quoi qu'elle soit gravée dans le cœur de l'homme, & qu'il ne faille que rentrer en soi même pour s'en instruire, on pense, comme les Juifs grossiers & charnels, qu'il est aussi difficile de la découvrir que de monter dans les cieux, ou descendre dans les enfers, comme parle l'Ecriture.

X. J'avouë néanmoins, que l'ordre immuable n'est pas de facile accés. Il habite en nous, mais nous sommes toûjours répandus au dehors. Nos sens répandent nôtre ame à toutes les parties de

nôtre corps, & nôtre imagination & nos paſſions la répandent dans tous les objets qui nous environnent, & ſouvent même dans un monde qui n'a pas plus de realité que les eſpaces imaginaires: cela eſt inconteſtable. Mais il faut tâcher de faire taire ſes ſens, ſon imagination & ſes paſſions; & ne pas s'imaginer qu'on puiſſe eſtre raiſonnable, ſans conſulter la Raiſon. L'ordre qui doit nous réformer, eſt une forme trop abſtraite pour ſervir de modéle aux eſprits groſſiers. Je le veux. Qu'on lui donne donc du corps, qu'on le rende ſenſible, qu'on le revête en pluſieurs maniéres, pour le rendre aimable à des hommes charnels: qu'on l'incarne, pour ainſi dire; mais qu'il ſoit toûjours reconnoiſſable. Qu'on accoûtume les hommes à diſcerner la vraye vertu, du vice, des vertus apparentes, des ſimples devoirs, dont on peut ſouvent s'acquiter ſans vertu; & qu'on ne leur propoſe pas des phantômes, ou des idoles qui attirent leur admiration & leurs reſpects, par l'éclat ſenſible & majeſtueux qui les environne. Car enfin, ſi la Raiſon ne nous conduit pas, ſi l'amour de l'ordre ne nous anime pas, quelques fidéles que nous ſoyons dans nos devoirs, nous

ous ne ſerons jamais ſolidement ver-
ueux.

XI. Mais, dit-on, la Raiſon eſt cor-
ompuë, elle eſt ſujette à l'erreur, il faut
u'elle ſoit ſoûmiſe à la foi: la Philoſo-
hie n'eſt que la ſervante, il faut ſe dé-
er de ſes lumiéres. Perpétuels équivo-
ues. L'homme n'eſt point ſa lumiére
ſoi même: la Religion c'eſt la vraye
hiloſophie. Ce n'eſt pas, je l'avouë,
Philoſophie des Payens, ni celle des
ſcoureurs, qui parlent aux autres, a-
nt que la vérité leur ait parlé à eux-mê-
es. La Raiſon eſt immüable, incor-
ptible, infallible: elle doit toûjours ê-
e la maîtreſſe: Dieu même la ſuit. En
mot, il ne faut jamais fermer les yeux
a lumiére; mais il faut s'accoûtumer à la
cerner des ténébres ou des fauſſes lu-
rs, des ſentimens confus, des idées
ſibles, qui paroiſſent lumiéres vives
éclatantes à ceux qui ne ſont pas ac-
ûtumez à diſcerner le vrai du vrai-ſem-
ble, l'évidence de l'inſtinct, la Rai-
de l'imagination ſon ennemie. Cer-
ement l'intelligence eſt préférable à
oi; car la foi paſſera, mais l'intelli-
ce ſubſiſtera éternellement. La foi
véritablement un grand bien; mais

 c'eſt

c'est qu'elle conduit à l'intelligence, & que même sans elle on ne peut meriter l'intelligence de certaines véritez nécessaires, essentielles, sans lesquelles on ne peut acquerir ni la solide vertu, ni la félicité éternelle. Néanmoins la foi sans l'intelligence, je ne parle pas ici des mystéres dont on ne peut avoir d'idée claire; la foi, dis-je, sans aucune lumiére, si cela est possible, ne peut rendre solidement vertueux: c'est la lumiére qui perfectionne l'esprit & qui régle le cœur; & si la foi n'éclairoit l'homme, & ne le conduisoit à quelque intelligence de la vérité & à la connoissance de ses devoirs, assûrément elle n'auroit pas les effets qu'on lui attribuë. Mais la foi est un terme aussi équivoque que celui de Raison, de philosophie, de sciences humaines.

XII. Je demeure donc d'accord, que ceux qui n'ont point assez de lumiére pour se conduire, peuvent acquerir la vertu, aussi bien que ceux qui sçavent rentrer en eux-mêmes pour consulter la Raison, & contempler la beauté de l'ordre; parce que la grace de sentiment, ou la délectation prévenante, peut suppléer à la lumiére, & les tenir fortement attachez à leur devoir. Mais je

je soûtiens premiérement, que toutes choses égales, celui qui rentre le plus en lui-même, & qui écoute la vérité intérieure dans un plus grand silence de ses sens, de son imagination & de ses passions, est le plus solidement vertueux : en second lieu, que l'amour de l'ordre, qui à pour principe plus de raison que de soi, je veux dire plus de lumiére que de plaisir, est plus solide, plus meritoire, plus estimable qu'un autre amour que je lui suppose égal. Car dans le fond, le vrai bien, le bien de l'esprit devroit s'aimer par raison, & nullement par l'instinct du plaisir. Mais l'état où le péché nous a reduits, rend la grace de la délectation nécessaire, pour contrebalancer l'effort continüel de nôtre concupiscence. Enfin je soûtiens, que celui qui ne rentreroit jamais, je dis jamais, en lui-même, sa foi prétenduë lui seroit entiérement inutile. Car le Verbe ne s'est rendu sensible, que pour rendre la verité intelligible. La Raison ne s'est incarnée, que pour conduire par les sens les hommes à la Raison : & celui qui feroit même & souffriroit ce qu'a fait & souffert Jesus Christ, ne feroit ni raisonnable ni Chrêtien, s'il ne le faisoit dans l'esprit de Je-

 sus

ſus Chriſt, eſprit d'ordre & de Raiſon. Mais cela n'eſt nullement à craindre; car c'eſt une choſe abſolument impoſſible, que l'homme ſoit tellement ſéparé de la Raiſon, qu'il ne rentre jamais en lui-même pour la conſulter. Car quoi que bien des gens ne ſçachent peut-être point ce que c'eſt que de rentrer en eux-mêmes, il n'eſt pas poſſible qu'ils n'y rentrent, & qu'ils n'écoutent quelquefois la voix de la vérité, malgré le bruit continuel de leurs ſens & de leurs paſſions. Il n'eſt pas poſſible qu'ils n'ayent quelque idée & quelque amour de l'ordre; ce que certainement ils ne peuvent avoir que de celui qui habite en eux, & qui les rend en cela juſtes & raiſonnables: car nul homme n'eſt à lui même ni le principe de ſon amour, ni l'eſprit qui l'inſpire, qui l'anime & qui le conduit.

XIII. Tout le monde ſe pique de Raiſon, & tout le monde y renonce. Cela paroit ſe contredire; mais rien n'eſt plus vrai. Tout le monde ſe pique de Raiſon, parce que tout homme porte écrit dans le fond de ſon être, que d'avoir part à la Raiſon, c'eſt un droit eſſentiel à nôtre nature. Mais tout le monde y renonce, parce que l'on ne peut s'unir à la Raiſon, &

& recevoir d'elle la lumiére & l'intelli-
gence, ſans une eſpéce de travail fort dé-
ſolant, parce qu'il n'a rien qui flatte les
ſens. Ainſi les hommes voulant invinci-
blement être heureux, ils laiſſent tous le
travail de l'attention qui les rend actuelle-
ment malheureux. Mais s'ils le laiſſent,
ils prétendent ordinairement que c'eſt par
Raiſon. Le voluptueux croit devoir pré-
férer les plaiſirs actuels à une vûë ſéche
& abſtraite de la vérité, qui coûte néan-
moins beaucoup de peine. L'ambitieux
prétend que l'objet de ſa paſſion eſt quel-
que choſe de réel, & que les biens intel-
ligibles ne ſont qu'illuſions & que phan-
tômes: car d'ordinaire on juge de la ſo-
lidité des biens par l'impreſſion qu'ils
font ſur l'imagination & ſur les ſens. Il y
a meſme des perſonnes de pieté, qui
trouvent par raiſon, qu'il faut renoncer
à la Raiſon: que ce n'eſt point la lumié-
re, mais la foi ſeule qui doit nous con-
duire; & que l'obeïſſance aveugle eſt la
principale vertu des Chrêtiens. La pareſ-
ſe des inferieurs, & leur eſprit flatteur s'ac-
commodent ſouvent de cette vertu pré-
tenduë, & l'orgueil de ceux qui comman-
dent en eſt toûjours tres-content. De
ſorte qu'il ſe trouvera peut-être des gens,

qui seront scandalisez que je fasse cet honneur à la Raison, de l'élever au dessus de toutes les puissances; & qui s'imagineront que je me révolte contre les autoritez légitimes, à cause que je prens son parti, & que je soûtiens que c'est à elle à décider & à regner. Mais que les voluptueux suivent leurs sens; que les ambitieux se laissent emporter à leurs passions; que le commun des hommes vive d'opinion, ou se laisse aller où sa propre imagination le conduit : pour nous, tâchons de faire cesser ce bruit confus qu'excitent en nous les objets sensibles, rentrons en nous-mêmes, consultons la vérité intérieure ; mais prenons bien garde à ne pas confondre ses réponses avec les inspirations malignes de nôtre imagination corrompüe. Car il vaut beaucoup mieux, il vaut infiniment mieux obeïr aux passions de ceux qui ont droit de commander, ou de conduire, que de s'avoir uniquement pour maître, suivre ses propres passions, & s'aveugler volontairement, en prenant dans l'erreur un air de confiance, pareil à celui que la vûë seule de la vérité doit donner. J'ai expliqué ailleurs les régles qu'il faut observer pour ne pas tomber dans ce défaut: mais

mais j'en parlerai encore dans la suite, car sans cela on ne peut être vertüeux solidement & par raison.

CHAPITRE III.

L'amour de l'ordre ne différe point de la charité. Deux amours, l'un d'union, l'autre de bienveillance. Celui-là n'est dû qu'à la puissance, qu'à Dieu seul: celui-ci doit être proportionné au mérite personnel, comme nos devoirs au mérite rélatif. L'amour propre éclairé n'est point contraire à l'amour d'union. L'amour de l'ordre est commun à tous les hommes. Espéces d'amour de l'ordre, naturel & libre, actuel & habituel. Il n'y a maintenant que celui qui est libre, habituel & dominant, qui nous rende justes devant Dieu. Ainsi la vertu ne consiste que dans l'amour libre, habituel & dominant de l'ordre immuable.

QUoi que je n'aye point exprimé la principale des vertus, ou la vertu Mere par le nom authentique de *charité*, il ne faut pas croire, que je prétende proposer aux hommes, d'autre vertu que celle que Jesus Christ a canonisée par ces paroles: *Toute la Loi & les*

Matth. 22. *Prophetes dépendent de ces deux commandemens : Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur & de toutes vos forces, & vôtre prochain comme vous-même* : & dont St. Paul a fait l'éloge dans ce Chapitre admirable de la premiere Epître *Chap. 13.* aux Corinthiens, qui commence ainsi : *Quand je parlerois toutes les langues, & le langage des Anges mêmes, si je n'avois point la charité, je ne serois que comme de l'airain sonnant, ou une cymbale retentissante.* On parle diversement selon les personnes. L'Ecriture qui est faite pour tout le monde, n'exprime les vérités que par des termes que l'usage le plus commun autorise. Mais celui qui veut convaincre & éclairer les personnes les plus entêtées, j'entens les prétendus esprits forts, & ceux qu'on appelle Philosophes, gens qui trouvent des difficultez par tout; il doit tâcher d'expliquer ses sentimens avec des termes qui soient, autant que cela se peut, exempts d'équivoque.

II. Ces paroles, *Vous aimerez Dieu de toutes vos forces, & vôtre prochain comme vous-même*, sont claires, mais c'est principalement à ceux qu'enseigne intérieurement l'onction de l'Esprit : car à l'égard des autres hommes, elles sont plus

plus obscures qu'on ne s'imagine. Le mot *aimer* est équivoque : il signifie deux choses entre plusieurs autres, s'unir de volonté à quelque objet comme à son bien, ou à la cause de son bonheur; ou souhaiter du bien à quelqu'un. On peut aimer Dieu dans le premier sens, & son prochain dans le second. Mais ce seroit impieté, ou du moins stupidité ou ignorance, que d'aimer Dieu dans le second sens; & une espéce d'idolatrie, que d'aimer son prochain dans le premier.

III. De même ce mot *Dieu* est équivoque, & infiniment plus qu'on ne croit: & tel s'imagine aimer Dieu, qui n'aime effectivement qu'un certain phantôme immense qu'il s'est formé. Il croit aimer Dieu en vivant dans le désordre, ou sans aimer l'ordre sur toutes choses. Il se trompe. Bien loin d'aimer Dieu, il ne le connoit seulement pas. *Car celui qui dit qu'il connoit Dieu, & n'observe pas ses commandemens, est un menteur, & la vérité n'est point en lui : mais celui qui les observe, aime Dieu parfaitement. Verè in hoc charitas Dei perfecta est*, dit St. Jean. *In hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus. C'est en cela que nous savons bien que nous connoissons Dieu, si nous observons ses commandemens.* Epît. 1. Ch. 2. IV.

IV. Vous aimerez Dieu de *toutes vos forces*. *Toutes* eſt aſſez clair: mais *vos forces* peut donner ſujet d'erreur à ceux qui n'ont pas d'humilité, ou qui en ont une fauſſe. Les premiers peuvent en tirer quelque ſujet de vanité, & les autres d'une négligence criminelle. *Et vôtre prochain comme vous-même.* Jeſus Chriſt nous apprend dans la parabole du Samaritain, que tous les hommes ſont nôtre prochain. Ce terme *prochain* n'eſt donc pas trop clair: auſſi les Juifs l'ont-ils toûjours pris dans un faux ſens. *Comme vous-même.* Certainement il n'y a que ceux qui aiment les vrais biens, qui accompliſſent ce commandement, en aimant leur prochain comme eux-mêmes. Car un pere qui aime ſon fils avec la derniére tendreſſe, & qui lui procure avec ſoin tous les biens ſenſibles, quelque amour qu'il ait pour lui, il eſt encore bien éloigné de l'aimer comme Dieu veut qu'on aime ſon prochain.

V. Ces paroles, *vous aimerez Dieu*, & le reſte, ſont donc obſcures: mais ce n'eſt effectivement que pour ceux qui veulent chicaner, ou qui ne rentrent point en eux-mêmes, pour y voir ce commandement écrit de la main de Dieu: ce n'eſt

que pour ceux que l'onction de l'Esprit n'a point instruits, pour lesquels l'Ecriture Sainte est un Livre fermé. Car les personnes de pieté les plus grossiéres & les plus stupides entendent bien ce précepte. Ils sçavent que toute l'application de l'esprit & tous les mouvemens du cœur doivent tendre vers Dieu : qu'il ne faut s'occuper que de lui, autant que cela est possible : que ce n'est point l'aimer véritablement, que de manquer de délicatesse sur son devoir : & que blesser l'ordre de la justice, ou l'ordre immüable, c'est offenser effectivement la Majesté Divine. Bien loin d'aimer les hommes comme capables de leur faire du bien, ils apprehendent l'approche des Grands, & ne se plaisent que parmi ceux qui ont besoin de leur secours. Ils aiment les hommes, non comme leur bien, ni comme capables de joüir ensemble des biens qui passent, biens qui ne sont propres qu'à mettre la division par tout: mais ils les aiment comme cohéritiers des vrais biens ; vrais biens, parce qu'on les possede sans les partager, qu'on en jouït sans s'en dégoûter, qu'on les aime sans apprehender qu'ils s'échappent, comme les plaisirs de la vie présente. Le pere aime son fils : mais

mais il aimeroit mieux le voir contrefait, que de le voir déréglé. Il aimeroit mieux le voir malade, le voir mort, le voir attaché au gibet, que de le voir mort aux yeux de celui, qui n'a jamais eu de ſpectacle plus agréable, que celui de ſon Fils unique attaché en croix pour rétablir l'ordre dans l'Univers. Les perſonnes de piété entendent bien la Loi de Dieu, parce qu'ils ſont inſtruits par le même Eſprit qui l'a dictée. Mais comme je parle principalement aux Philoſophes, & qu'il n'eſt point en mon pouvoir de répandre cette onction ſainte qui produit la lumiére dans les eſprits; je croi devoir tâcher de prouver par raiſon, & expliquer autant que je pourrai par des termes clairs, des veritez dont ils ne ſont peut-être pas aſſez convaincus.

VI. Je croi donc devoir dire, que la charité juſtifiante, ou la vertu qui rend véritablement juſtes & vertueux ceux qui la poſſedent, eſt proprement *l'amour dominant de l'ordre immüable.* Mais il faut encore expliquer ces termes, afin de diſſiper les obſcurités qui accompagnent ordinairement les idées abſtraites.

VII. J'ai dêja dit, que l'ordre immüable ne conſiſte que dans les rapports de perfection qui ſont entre les idées intelli-

ligibles que renferme la ſubſtance du Verbe Eternel. Or on ne doit eſtimer & aimer que la perfection. Donc l'eſtime & l'amour doivent être conformes à l'ordre. Je veux dire qu'il doit y avoir même rapport entre deux amours, qu'entre la perfection, ou la réalité des objets qui les excitent : car ſi la même proportion n'y eſt pas, ils ne ſont point conformes à l'ordre. De là il eſt évident, que la charité ou l'amour de Dieu eſt une ſuite de l'amour de l'ordre, & qu'il faut eſtimer & aimer Dieu non ſeulement plus que toutes choſes, mais infiniment plus que toutes choſes; parce qu'entre l'infini & le fini il ne peut y avoir de rapport fini.

VIII. Or il y a deux principales eſpéces d'amour, un amour de *bienveillance*, & un amour qu'on peut appeller d'*union*. Un brutal aime l'objet de ſa paſſion d'un amour d'*union*; parce que regardant cet objet comme la cauſe de ſon bonheur, il ſouhaite d'y être uni, afin qu'il agiſſe en lui & le rende heureux. Il s'en approche par le mouvement de ſon cœur, ou par ſes affections, auſſi bien que par le mouvement de ſon corps. On aime les gens de mérite d'un amour de *bienveillance*; car on les aime dans le tems même

me qu'ils ne sont point en état de nous faire du bien : on les aime, parce qu'ils ont plus de *perfection* & de *vertu* que les autres. Ainsi la puissance de nous faire du bien, ou cette espéce de perfection qui a rapport à nôtre bonheur, en un mot la *bonté* excite en nous l'amour d'*union*, & les autres perfections l'amour de *bienveillance*. Or Dieu seul est *bon:* il a seul *puissance* d'agir en nous. Il ne communique point réellement aux créatures cette perfection: il les établit seulement causes occasionnelles pour produire quelques effets ; car la veritable puissance est incommunicable. Donc tout l'amour d'union doit tendre vers Dieu.

IX. On peut, par exemple, *approcher* son corps du feu, car le feu est la cause *occasionnelle* de la chaleur qui lui est necessaire : mais on ne peut point *l'aimer* d'un amour *d'union*, sans blesser l'ordre ; car le feu n'a nulle puissance, bien loin d'en avoir sur ce qui est en nous capable d'aimer. C'est la même chose de toutes les autres créatures, des Anges mêmes & des Demons : il n'en faut aimer aucune d'un amour d'union, d'un amour qui honore la puissance : car toutes étant absolument impuissantes, il ne les faut nullement aimer.

mer. Quand je dis aimer, j'entens auſſi craindre, j'entens haïr, j'entens que l'ame doit demeurer immobile en leur préſence. Que le corps par le mouvement local s'approche du feu, ou évite une maiſon qui s'écroule, cela eſt permis. Mais que l'ame n'aime & ne craigne que Dieu ſeul, du moins d'un amour libre, d'un amour de choix, d'un amour de raiſon : car l'union de l'ame & du corps s'étant changée en dépendance, il n'eſt preſque plus en nôtre pouvoir d'empêcher que les biens ſenſibles n'excitent en nous quelque amour pour eux. Les mouvemens de l'ame répondent naturellement à ceux du corps : & l'objet qui nous met en fuite, ou qui nous attire, nous inſpire preſque toûjours ou de l'averſion, ou de l'amour.

X. Il n'en eſt pas de meſme de l'amour de bienveillance, comme de l'amour d'union. Dieu eſt infiniment plus aimable de cette eſpéce d'amour, que toutes ſes créatures enſemble. Mais comme il leur a communiqué réellement quelque perfection, comme elles ſont capables de bonheur, elles ſont effectivement eſtimables & aimables. L'ordre meſme demande qu'on les eſtime & qu'on

qu'on les aime à proportion de la perfection qu'elles possédent, & que nous connoissons en elles. Car de les estimer & de les aimer justement à proportion qu'elles sont aimables, cela est absolument impossible; puis que souvent leurs perfections nous sont inconnuës, & que mesme nous ne connoissons jamais exactement les rapports qui sont entre les perfections, car nous ne pouvons les exprimer ni par des nombres, ni par des lignes incommensurables. Néanmoins la foi diminuë bien des difficultez sur cela. Car comme le fini par le rapport qu'il a avec l'infini, acquiert un prix infini, on voit bien qu'il faut aimer infiniment plus les créatures, qui ont, ou qui peuvent avoir beaucoup de rapport avec Dieu, que toutes celles qui ne sont point à son image, ou qui n'ont point immédiatement d'union ou de rapport avec lui. On voit bien, toutes choses égales, qu'un juste, qu'un membre de Jesus Christ est plus aimable de cette espéce d'amour, que mille impies; & que Dieu juste juge de la valeur de ses créatures, préfere un de ses enfans adoptifs à toutes les Nations de la terre.

XI. Il est certain que c'est l'amour d'esti-

d'estime ou de bienveillance qui doit régler les devoirs : mais il ne faut pas pourtant s'imaginer, qu'on doive toûjours rendre plus de devoirs aux justes qu'aux pécheurs, aux Fidéles qu'aux Hérétiques, & qu'aux Payens mesmes. Car il faut prendre garde, qu'il y a des perfections de plusieurs sortes : des perfections personnelles ou absoluës, & des perfections rélatives. Les perfections personnelles doivent être l'objet immédiat de l'amour d'estime & de bienveillance : mais les perfections rélatives ne sont pas dignes de cet amour, ni d'aucun autre ; c'est seulement l'objet auquel ces perfections ont rapport. Il faut aimer & honorer le mérite par tout où on le trouve : car le mérite est une perfection personnelle qui doit régler l'amour d'estime & de bienveillance : mais il ne doit pas toûjours régler la grandeur & la qualité des devoirs. Il faut au contraire rendre beaucoup de devoirs à son Prince, à son pere, à tous ceux qui ont l'autorité : car l'autorité est nécessaire pour conserver dans les Etats l'ordre, qui est la chose du monde la plus estimable. Mais l'honneur qu'on leur rend, l'amour qu'on leur porte, doit se terminer à Dieu seul: *Sicut Domino, & non*

bo-

hominibus, dit St. Paul. C'eſt à Dieu & non à des hommes,que ſe rapporte l'honneur qu'on rend à la puiſſance; car la puiſſance d'agir ne ſe trouve qu'en Dieu. De même, ſi un homme a des talens naturels, utiles à la converſion des autres, quand il n'auroit ni vertu ni mérite, on doit l'aimer d'un amour d'eſtime qui ſe rapporte ailleurs, & lui rendre à lui-même bien plus de devoirs, qu'à tel qui a beaucoup de mérite perſonnel, & ne peut être utile qu'à lui-même. Mais je m'expliquerai ailleurs plus au long. Je ne dis ceci, que pour empêcher que l'eſprit du Lecteur n'aille ſans y penſer, où je ne veux pas le conduire.

XII. L'amour propre, ennemi irréconciliable de la vertu, ou de l'amour dominant de l'ordre immüiable, peut s'accommoder avec l'amour d'union, qui répond, & qui rend honneur à la puiſſance capable d'agir en nous: car il ſuffit pour cela, que cet amour propre ſoit éclairé. L'homme veut invinciblement être heureux: il voit clairement que Dieu ſeul peut le rendre heureux. Cela ſuppoſé, & le reſte exclu, dont je ne parle pas, il eſt évident qu'il peut déſirer d'être uni à Dieu. Car pour ôter tout équi-

équivoque, je ne parle pas d'un homme qui ſçait que Dieu ne récompenſe que le mérite, & qui n'en trouve aucun en ſoi. Je parle d'un homme qui ne fait attention qu'à la puiſſance & qu'à la bonté de Dieu, ou à qui le témoignage de ſa conſcience & ſa foi lui donnent, pour ainſi dire, libre accés pour s'approcher de Dieu & ſe joindre à lui.

XIII. Mais il n'en eſt pas de-même de l'amour d'eſtime ou de bienveillance qu'on doit ſe porter à ſoi-même; l'amour propre le dérégle toûjours. L'ordre veut que la récompenſe ſoit proportionnée au mérite, le bonheur à la perfection de l'eſprit, acquiſe par le bon uſage de ſa liberté: & l'amour propre ne peut ſouffrir de bornes à ſon bonheur & à ſa gloire. Quelque éclairé qu'il ſoit, s'il n'eſt juſte, il eſt néceſſairement contraire à l'ordre; & il ne peut être juſte, ſans diminüer, ou ſans ſe détruire. Néanmoins, lors que l'amour propre eſt éclairé & juſte, ſoit qu'il ſoit détruit ou confondu avec l'amour de l'ordre, on eſt dans la plus grande perfection dont on ſoit capable. Car certainement un homme qui ſe met toûjours dans le rang qui lui convient, qui ne veut être heu-

reux qu'autant qu'il merite de l'être, qui cherche ſon bonheur dans la juſtice qu'il attend du juſte juge, qui vit de ſa foi, & demeure content, ferme & patient dans l'eſpérance & l'avantgoût des vrais biens: celui-là, dis-je, eſt ſolidement homme de bien, quoi que ce ſoit l'amour qu'il a pour lui-même, qui ſoit le principe naturel, mais réglé & corrigé par la grace, de l'amour de l'ordre ſur toutes choſes.

XIV. Il ne faut pas s'imaginer, que l'amour de l'ordre ſoit ſemblable à ces vertus, ou plutoſt à ſes diſpoſitions particuliéres qu'on peut perdre ou acquerir. Car l'ordre n'eſt point une créature particuliére qu'on puiſſe commencer ou ceſſer d'aimer; c'eſt le Verbe, objet naturel de tous les mouvemens des eſprits. On peut commencer ou ceſſer d'aimer une créature; car l'homme n'eſt pas fait pour elles: mais on ne peut entiérement renoncer à la Raiſon, on ne peut ceſſer d'aimer l'ordre; car l'homme eſt fait pour vivre de Raiſon, pour vivre ſelon l'ordre. Ainſi l'amour de l'ordre regne naturellement par tout où l'amour propre ne lui eſt point contraire. Il regne même ſouvent, quoi que l'amour propre ou la concupiſcence lui réſiſte, je ne dis pas ſeulement

lement dans les justes, où il regne absolument, mais mesme dans les méchans, où l'amour propre est souverain.

XV. Certainement l'homme ne voit, que parce que Dieu l'éclaire : il ne veut, que parce que Dieu l'anime ou l'agite. Or Dieu n'éclaire que par son Verbe, il n'agite que par l'amour qu'il se porte à lui-même. Car Dieu ne peut pas éclairer l'homme par une fausse Raison, ni lui imprimer un amour contraire au sien. Toute la lumiére vient donc du Verbe: tout le mouvement vient donc de l'Esprit Saint, puis qu'enfin Dieu seul agit, & qu'il n'agit que par la sagesse qui l'éclaire, & que par l'amour qu'il se porte à lui-même. Donc tant que l'homme pensera, tant qu'il aimera, il ne sera point separé de la Raison, il ne sera point sans amour pour l'ordre. Car pour tomber dans l'erreur, il faut mal-user de la Raison: mais il en faut user; puis que celui qui ne voit rien, ne peut juger de rien, ne peut tomber dans l'erreur. De-même, pour aimer le mal, il faut aimer le bien: car on ne peut aimer le mal, que parce qu'on le regarde comme un bien. Ainsi l'amour propre n'anéantit pas l'amour de l'ordre: il ne fait que le corrompre, en rapportant à soi

ce qui n'y a point de rapport. Car l'homme, soit qu'il aime les objets par rapport à soi, ou autrement, il aime toûjours ceux qui sont ou qui paroissent les meilleurs, parce que l'amour de l'ordre, ou des biens à proportion de leur perfection, ou de leur bonté, est un amour naturel & invincible.

XVI. Je dis ceci principalement, afin que les méchans sçachent du-moins qu'ils sont tels; & que les justes se défient de leur vertu. Car comme les hommes, quelques misérables qu'ils soient, sentent en eux-mêmes quelque droiture, ou qu'ils ont quelque amour naturel pour l'ordre, ils s'imaginent avoir véritablement de la vertu. Mais pour posséder la vertu, il ne suffit pas d'aimer l'ordre d'un amour naturel, il faut encore l'aimer d'un amour libre, éclairé, raisonnable. Il ne suffit pas de l'aimer, lors qu'il s'accommode avec nôtre amour propre. Il faut lui sacrifier toutes choses, nôtre bonheur actüel, & s'il le demandoit ainsi, nôtre être propre. Car la vertu ne consiste que dans l'amour dominant de l'ordre immüable. Nôtre cœur n'est réglé, que lors qu'il est disposé à se conformer à l'ordre en toutes choses: & celui qui voudroit que dans quelques occasions l'ordre se

ſe conformaſt à ſes inclinations particuliéres, auroit l'eſprit faux & le cœur corrompu. Il n'y a point d'homme quelque méchant qu'il ſoit, qui ne trouve quelquefois dans l'ordre une beauté qui le charme. Apparemment les Demons mêmes ont quelque amour pour l'ordre. Ils ſont preſts à s'y conformer, lors qu'il n'éxige rien qui ſoit contraire à leur amour propre; & peut-être y en a-t-il qui lui offriroient volontiers quelque léger ſacrifice. Ils ne ſont pas tous également méchans; ils ne ſont donc pas tous également opposés à l'ordre. Judas étoit un miſérable que l'avarice dominoit: néanmoins on peut croire, que pour délivrer de la mort le meilleur de ſes amis, il auroit bien ſacrifié quelque peu d'argent. Il vendit le Sauveur pour trente deniers: mais peut-être qu'il ne l'auroit pas livré, ſi la ſomme euſt été plus petite. Pour être vertueux, il ne ſuffit donc pas d'aimer l'ordre, il faut l'aimer plus que toutes choſes: il faut avoir une reſolution ferme de le ſuivre par tout, quoi qu'il en coûte. Il faut être preſt à lui ſacrifier non quelques petits plaiſirs, ou quelques légeres douleurs, mais ſon bonheur, ſa réputation, ſon être propre,

dans l'eſpérance de recevoir de Dieu une récompenſe digne de lui.

XVII. Je croi même devoir ajouter à tout cela, qu'une ſimple réſolution, quelque forte qu'elle ſoit, de ſuivre l'ordre en toutes choſes, ne juſtifie pas devant Dieu. Car Dieu, Juſte juge des diſpoſitions des eſprits, ne juge pas une ame ſur des mouvemens actüels & paſſagers : il la juge ſur ce qu'il trouve en elle de ſtable & de permanent. Les actes paſſent, & celui qui ſe trouvant tout émû de la beauté de l'ordre, prend une ſainte réſolution de lui ſacrifier toutes choſes, doit encore craindre pour lui-même. Car il n'arrive preſque jamais, qu'un acte ſeul forme la plus grande des habitudes, & que le mouvement actüel de l'eſprit détruiſe une diſpoſition invétérée d'obeïr aux inclinations de l'amour propre. Au-contraire les habitudes ſont ſtables : & quoi que le juſte tombe ſept fois le jour ; qu'il ſe conſole, Dieu connoit le fond de ſon cœur. Mais qu'il prenne garde que la concupiſcence ne le ſéduiſe & ne le corrompe, & que les objets ſenſibles faiſant à tous momens des impreſſions dangereuſes ſur ſon imagination, elle ne ſe révolte quelque jour ouvertement con-

contre les loix sévéres qui la désolent. Car il faut bien remarquer, que l'habitude de la charité, est bien plus délicate, bien plus difficile à acquerir & à conserver que les habitudes criminelles : car un seul acte délibéré, un seul péché mortel la dissipe toujours. Un homme est juste devant Dieu, lors que son cœur est véritablement plus disposé à aimer le bien que le mal, d'un amour libre & raisonnable, soit que cette disposition soit acquise par des actes d'amour libres & raisonnables, ou autrement. Mais comme on ne connoit que ce qui se passe actuellement dans l'ame, & que la charité ne se fait pas sentir comme la concupiscence, on ne peut s'assûrer de l'état où l'on est. Ainsi on doit toûjours se défier de soi-même, sans se décourager, & travailler jusqu'à la mort à détruire l'amour propre ou la concupiscence qui se renouvelle sans cesse, & à fortifier l'amour de l'ordre, qui s'affoiblit ou se corrompt, dés qu'on ne veille point sur soi-même.

XVIII. Il faut bien remarquer pour la suite, qu'il y a des actes d'amour de deux sortes ; des actes d'amour naturels ou purement volontaires, & des actes

libres. Tout plaisir produit immanquablement dans l'ame le mouvement naturel de l'amour, ou fait que l'on aime d'un amour naturel, nécessaire ou purement volontaire, l'objet qui cause ou semble causer ce plaisir. Mais tout plaisir ne produit pas l'amour libre : car l'amour libre ne se conforme pas toûjours à l'amour naturel. Cet amour ne dépend pas uniquement du plaisir : il dépend de la Raison, de la liberté, de la force qu'a l'ame de résister au mouvement qui la presse. C'est le consentement de la volonté qui fait la différence essentielle de cette espéce d'amour. Or ces deux actes différens d'amour forment des habitudes, chacun de leur espéce. L'amour naturel laisse dans l'ame une disposition d'amour naturel : l'amour de choix laisse une habitude d'amour de choix. Car quand on a souvent consenti à l'amour d'un bien, on a une pente ou facilité à y consentir de nouveau.

XIX. On doit donc remarquer, que toute disposition d'amour, soit naturel soit libre, corrompt l'ame, & la rend digne de la haine de Dieu, si son objet est la créature ; & la rend juste & agréable à Dieu, si c'est le créateur : pourvû néanmoins

moins que la diſpoſition d'amour naturel ſoit ſeule dans le cœur; car s'il y a dans un cœur deux amours habituels de différente eſpéce, Dieu n'a point d'égard à l'amour naturel, mais à l'amour libre.

XX. Par exemple, un enfant qui vient au monde eſt pécheur & digne de la colére de Dieu, parce que Dieu aime l'ordre, & que le cœur de cet enfant eſt déréglé, ou tourné vers les corps par une diſpoſition habituelle d'un amour naturel, néceſſaire, ou purement volontaire, qu'il * tire de ſes parens, ſans conſentement de ſa part. Adam au premier inſtant de ſa création étoit juſte, parce que ſon cœur étoit diſpoſé à aimer Dieu, quoi qu'alors il n'euſt point encore acquis l'habitude de conſentir à cet amour. La diſpoſition ou l'habitude naturelle, lors qu'elle eſt ſeule, corrompt donc, ou juſtifie l'ame. Car lors qu'il n'y a dans un cœur qu'un amour habituel, & que cet amour eſt bon, il n'y a rien que d'aimable aux yeux de celui qui aime l'ordre; & c'eſt le contraire, ſi cet amour eſt mauvais. Mais lors qu'il y a deux habitudes d'amour de différente eſpéce, Dieu n'a d'égard qu'à celle qui eſt libre. Apparemment

* Voyez le chap. 1. du 2. Livre de la Recherche de la verité, & l'Eclairciſſement ſur ce même chap.

 ment

ment les justes ont beaucoup plus de facilité & de disposition naturelle à aimer les corps, qu'à aimer les vrais biens. Les plaisirs sensibles étant presque continüels, & la délectation prévenante de la grace étant beaucoup plus rare, ils sont plus disposés de cette espéce d'habitude, qui est une suite naturelle du plaisir, à aimer les objets sensibles que les vrais biens. Cela est évident par ce qui leur arrive durant le sommeil, ou lors qu'ils ne sont point sur leurs gardes, & qu'ils agissent sans reflexion : car ils suivent alors presque toûjours les mouvemens de la concupiscence. Or ces déréglemens ne les corrompent point, parce que l'habitude de la vertu n'est point changée ; les actes qui ne sont point libres ne pouvant changer les habitudes libres, mais seulement les habitudes de même espéce. Il est donc visible par tout ce que nous avons dit, que l'amour de l'ordre qui nous justifie devant Dieu, doit être un amour habitüel, libre & dominant de l'ordre immüable. Ainsi, lors que je parlerai dans la suite de l'amour de l'ordre, j'entendrai ordinairement cet amour habitüel, & non point l'amour actüel, ni l'habitüel naturel, ni

ni l'amour qui n'eſt point dominant, ni aucun autre mouvement ou diſpoſition de l'ame.

CHAPITRE IV.

Deux vérités fondamentales de ce Traité. La I. Les actes produiſent les habitudes, & les habitudes les actes. La II. L'ame ne produit pas toujours les actes de ſon habitude dominante. Ainſi le pécheur peut ne point commettre tel péché, & le juſte peut perdre la charité, parce qu'il n'y a point de pécheur ſans amour pour l'ordre, ni de juſte ſans amour propre. On ne peut devenir juſte devant Dieu par les forces du libre-arbitre. En général, moyens pour acquerir & conſerver la charité. Ordre que je ſuivrai dans l'explication de ces moyens.

I. POur expliquer nettement les moyens d'acquerir ou de conſerver l'amour dominant de l'ordre immüable, il faut ſuppoſer deux vérités fondamentales de la premiére Partie de ce Traité. La premiére, qu'ordinairement les vertus s'acquiérent & ſe fortifient par les actes. La ſeconde, que lors qu'on agit,

on ne produit pas toûjours les actes de la vertu qui domine : ce que je dis de la vertu, je l'entens de toutes les habitudes bonnes ou mauvaises, & même des passions qui nous sont naturelles.

II. Tous les hommes sont assez convaincus par leur propre expérience, que les actes forment & conservent les habitudes qui ont quelque rapport au corps. Par exemple, tout le monde demeure d'accord, que l'on peut acquerir par des actes l'habitude de danser, de joüer des instrumens, de parler une Langue. Plusieurs sont persuadés qu'à force de boire on devient yvrogne, que le commerce des femmes rend moû & efféminé, & qu'avec des gens de guerre on devient ordinairement vaillant, ou brutal. Mais il y a peu de gens qui fassent sérieusement réfléxion, que l'ame même par ses propres actes prend des habitudes, dont elle ne peut pas facilement se défaire. Un Mathématicien s'imagine aisément, qu'il dépend de lui de ne point aimer les Mathématiques, & d'en abandonner l'étude. Un ambitieux se persuade follement qu'il n'est point esclave de sa passion. Et chacun croit, quoi que misérablement asservi à quelque mauvaise habitude,

bitude, qu'il ne dépend que de lui de rompre tout d'un coup les liens qui le captivent. C'eſt même ſur ce principe qu'on remet toûjours à ſe convertir. Car comme pour ſe convertir, il ne faut que mépriſer des biens qu'on reconnoit vains & mépriſables, & aimer Dieu, qui certainement mérite ſeul d'être aimé; chacun ſe perſuade qu'il a & qu'il aura toûjours aſſez de raiſon & de force pour former & pour éxécuter un deſſein ſi juſte & ſi raiſonnable.

III. De-plus, comme la volonté n'eſt jamais forcée, on s'imagine que tout ce qu'on veut, on le veut préciſément parce qu'on le veut. On ne penſe point que nos volontés s'excitent en nous en conſéquence de nos diſpoſitions intérieures, parce qu'en-effet ces diſpoſitions étant des modifications de nôtre être propre, qui nous ſont inconnuës, elles nous ſont vouloir de maniére, qu'il ſemble que cela ne dépende que de nous: car nous voulons ſi gayement, que nous croyons que rien ne nous oblige à vouloir. Il eſt vrai qu'alors rien ne nous oblige à vouloir, que nous-mêmes: mais nôtre nous-mêmes n'eſt point nôtre être purement naturel, ou parfaitement libre

pour

pour le bien & pour le mal. C'est nôtre être disposé à l'un ou à l'autre par des modifications qui le corrompent, ou le perfectionnent, & qui nous rendent aux yeux de Dieu, ou justes, ou pecheurs : & ce sont ces dispositions-là qu'il faut ou augmenter, ou détruire par les actes qui sont les causes naturelles des habitudes.

IV. Mais pour cela il faut encore supposer cette autre vérité importante, que l'ame ne produit pas toûjours les actes de l'habitude qui domine en elle. Car il est évident, que si celui dont la disposition dominante est l'avarice, n'agissoit jamais que par quelque mouvement d'avarice, bien-loin de devenir libéral, son vice augmenteroit sans cesse, selon le principe que nous venons d'exposer, que les actes produisent & fortifient les habitudes. Il faut même qu'il soit au pouvoir de l'homme corrompu de produire des actes de vertu, afin qu'il puisse se défaire de ses mauvaises habitudes, & devenir homme de bien : mais cette proposition doit être expliquée.

V. Je dis donc à l'égard des habitudes particuliéres, premiérement qu'un avare, par exemple, peut agir par un mou-

vement d'ambition ; & cela n'eſt ni difficile à croire., ni difficile à prouver. Je dis en ſecond lieu, qu'un avare peut même faire une action contraire à l'avarice qui le domine ; car un avare peut auſſi être ambitieux. Cela ſuppoſé, ſi ſa paſſion pour les richeſſes n'eſt point excitée, & que ſon ambition le ſoit ; ou ſi ſon avarice eſt moins excitée que ſon ambition, dans une proportion réciproque de la force de ces deux paſſions, il eſt certain que l'avare fera une action de libéralité, ſi dans ce moment il ſe détermine à agir, ce qui certainement eſt en ſon pouvoir. Car enfin, on ne peut vouloir que le bien ; & dans ce moment l'avare trouvera meilleur de faire cet action de libéralité, que de ne la pas faire: il ſacrifiera l'amour qu'il a pour l'argent à celui qu'il a pour la gloire. Ainſi il eſt évident, que le pécheur peut par des raiſons d'amour propre, ne pas ſuivre tel mouvement de ſes paſſions qu'on voudra déterminer, s'il peut réveiller quelques paſſions contraires, & ſuſpendre juſques là le conſentement de ſa volonté. Mais cela ne ſuffit pas encore, pour faire comprendre que celui qui péche peut ne point pécher: que le pécheur peut ſe défaire de

ſes mauvaiſes habitudes, & le juſte perdre la charité.

VI. En-effet, il n'en eſt pas des habitudes particuliéres de l'avarice, ou de la libéralité, comme de l'amour de l'ordre, ou de l'amour propre : & quoi qu'on demeure peut-être d'accord, qu'un avare peut faire une action de libéralité, on me conteſtera ſans doute qu'un Payen puiſſe faire une action conforme à l'ordre, & par amour pour l'ordre. Mais pour moi je ne veux point conteſter. Je vas tâcher d'expliquer nettement ma penſée. Que châcun ſuive ce que l'évidence de la Raiſon & l'autorité de la foi l'obligent à croire, & m'abandonne moi, ſi je m'écarte du chemin qui me doit conduire dans la recherche de la vérité.

VII. Si les pécheurs ou les Payens n'avoient nul amour pour l'ordre, ils ſeroient incorrigibles en toutes maniéres : ſi les juſtes n'avoient plus d'amour propre, ils ſeroient impeccables ; car les actes forment & conſervent les habitudes, ſelon le principe que je viens d'expliquer. Le pécheur n'a que de l'amour propre ; on le ſuppoſe : il ne peut donc agir que par amour propre : toutes ſes actions augmentent donc la corruption de

de son cœur. Le juste au-contraire n'a de l'amour que pour l'ordre ; on le suppose : il ne peut donc agir que par amour pour l'ordre : toutes ses actions augmentent donc sa vertu. Le pécheur est donc incorrigible, & le juste impeccable dans la supposition que le pécheur ou le Payen n'a que de l'amour propre, & le juste que de l'amour pour l'ordre. Mais je croi avoir suffisamment prouvé dans le Chapitre précédent, que dans les plus grands pécheurs il y a toûjours quelque disposition à aimer l'ordre ; & je ne pense pas qu'on puisse douter, que les plus gens de bien ne conservent toûjours quelques restes de l'amour propre.

VIII. Il est vrai qu'un Payen ne peut jamais acquerir la charité, ni faire d'action qui mérite les secours néceſſaires pour acquerir l'amour dominant de l'ordre immuable : mais il peut faire des actions conformes à l'ordre, des actions bonnes & méritoires. Car un Payen a toûjours quelque idée de l'ordre ; cette idée est ineffaçable. Un Payen a toûjours quelque amour pour l'ordre ; cet amour est naturel & immortel. Or tout amour est agiſſant, lors qu'il est excité. Donc, si l'amour propre ne s'oppose à l'action de l'amour

Chap. 1.
Chap. 3.

l'amour pour l'ordre, l'amour de l'ordre produira ses actes & agira. Et même, quoi que l'amour propre s'oppose à l'amour de l'ordre, si l'amour de l'ordre est plus excité que l'amour propre, en proportion réciproque de la grandeur de ces deux amours habitüels & de leur mouvement actüel, l'amour pour l'ordre surmontera l'amour propre, si dans ce moment on se détermine à agir.

IX. On conduit, par exemple, un innocent au supplice. L'ordre le deffend. Un Payen le sçait, & peut en disant une parole, empêcher ce désordre. La mort ou la vie de cet homme ne touche point à son amour propre; je le suppose. Certainement il empêchera, ou du-moins il aura assez de force & de raison, pour parler & empêcher ce désordre. Pour moi, je ne doute nullement qu'il ne l'empêchast, dans la supposition telle que je la fais. Car naturellement tous les hommes aiment l'ordre, & ils y sont tellement unis, qu'on ne peut blesser l'ordre, sans les offenser eux-mêmes en quelque maniére. Les mêmes choses supposées, quoi que cet homme soit avare, si sa passion est un peu endormie, ou, quoi qu'excitée, si on ne lui demande qu'un sou,

ſou, par exemple, pour délivrer cet homme de la mort, certainement il fera, ou du-moins il pourra faire une action oppoſée à ſon amour propre ; parce qu'effectivement elle lui eſt peu oppoſée, & que l'ordre qu'il eſt diſpoſé naturellement à aimer, ſeroit extrémement bleſſé, s'il ne faiſoit pas ce petit ſacrifice.

X. Or ces actions ſont bonnes, parce qu'elles ſont conformes à l'ordre : & elles ſont méritoires, parce qu'elles ſont accompagnées du ſacrifice qu'on fait de l'amour propre à l'amour de l'ordre. Mais ces actions ne ſont point méritoires des vrais biens, ni de rien qui conduiſe à leur poſſeſſion, parce qu'elles ne ſont que de légers ſacrifices, & qu'elles procédent d'un cœur corrompu, d'un cœur où l'amour propre eſt abſolument le maître.

XI. On ne peut avoir droit aux vrais biens, qu'on ne ſoit juſte aux yeux de Dieu : & l'on ne peut être juſte devant Dieu, qu'on n'ait plus de diſpoſition à aimer l'ordre que toute autre choſe & que ſoi-même, ou qu'on ne ſoit diſpoſé à ne s'aimer que ſelon l'ordre. Ainſi, quand même on ſuppoſeroit qu'un Payen aimeroit d'un amour actuel l'ordre plus que toutes

choſes,

choses, ce qui ne se peut faire que par le mouvement de la grace; Dieu qui ne juge pas l'ame sur ce qu'il trouve en elle de passager, mais sur ces dispositions stables & permanentes, ne pourroit pas la regarder comme juste & sainte. Car un acte d'amour de Dieu sur toutes choses ne peut pas naturellement changer l'habitude invétérée de l'amour propre. Cela ne se peut sans † l'usage des Sacremens, que Jesus Christ a institués pour nôtre justification, pour donner à un seul acte d'amour de Dieu la force d'en produire l'habitude, laquelle seule donne droit aux vrais biens. Ainsi nul Philosophe, ni Socrate, ni Platon, ni Epictéte, quelques éclairés qu'ils ayent été sur leurs devoirs, ni même ceux qu'on peut supposer avoir répandu leur sang pour l'ordre de la justice, ne peuvent être sauvés, s'ils n'ont reçû la grace que la foi seule obtient: puis que Dieu juste juge ne les a pû juger que sur la disposition permanente de leur volonté; & que quand il seroit naturellement possible de tendre le cou au bourreau par un mouvement actuel d'amour pour la justice, cela seul ne changeroit pas la disposition naturelle & invétérée de l'amour propre, disposition confirmée

† *J'expliquerai ceci dans le Chap. 8.*

& aug-

& augmentée à tous momens par les mouvemens de la concupiſcence durant tout le cours de la vie.

XII. Néanmoins, comme les Payens conſervent toûjours quelque amour pour l'ordre, ils peuvent éviter le péché qu'ils commettent, en réveillant cet amour, en évitant ce qui excite l'amour propre, & en ne conſentant point avant que d'être forcés à conſentir, comme j'expliquerai dans la ſuite. Mais véritablement ils ne peuvent point accomplir les commandemens de Dieu. Ils ne peuvent aimer l'ordre plus qu'eux-mêmes en toutes occaſions. La Raiſon nous en doit convaincre; & la foi nous apprend qu'ils ne le peuvent jamais. Il n'y a que ceux qui ont la foi qui le puiſſent: & même entre ceux-là, tous n'en ont pas un égal pouvoir. Il n'y a que les juſtes à qui rien ne manque. Pour les autres, ils peuvent prier, s'ils connoiſſent leur foibleſſe; ils peuvent par le ſecours de leur foi, & en conſéquence des promeſſes de Jeſus Chriſt, & non par la néceſſité de l'ordre immüable de ſa juſtice, mériter le pouvoir prochain d'obſerver en toutes occaſions les commandemens de Dieu.

XIII. Je reprens en peu de mots les

vérités essentielles que je viens de prouver, & qui sont nécessaires pour la suite. Les habitudes s'acquiérent & se fortifient par les actes. Or l'habitude qui domine n'agit pas toûjours : on peut faire des actes qui n'y ont nul rapport, & quelquesfois qui lui sont opposés. L'homme peut donc changer d'habitudes.

XIV. De-plus, il n'y a point d'homme, quelque corrompu qu'il soit, qui n'ait quelque disposition à aimer l'ordre. Tout homme libre & raisonnable peut donc se corriger, je ne dis pas se rendre juste.

XV. Mais en supposant le secours de la grace, tout homme peut se rendre juste. Car l'amour dominant de l'ordre immüable qui nous justifie devant Dieu, est une disposition stable & permanente, c'est une habitude. Or on peut acquerir cette habitude par le secours de la grace, non seulement parce qu'on peut par le moyen de la grace actuelle former librement tant d'actes d'amour de l'ordre sur toutes choses, ou de si fervens, que l'habitude en résultera; mais plus facilement & plus sûrement, parce qu'on peut s'approcher des Sacremens dans le mouvement de cet amour, & que les Sacre-

cremens de la nouvelle Alliance répandent dans les cœurs la charité justifiante.

XVI. Tout ce qu'il y a donc à faire pour acquerir & pour conserver l'amour dominant de l'ordre immüable ; ou pour abréger les termes, l'amour de l'ordre consiste à rechercher avec soin quelles sont les choses qui réveillent cet amour & qui lui font produire ses actes, & quelles sont celles qui peuvent empêcher le mouvement actüel de l'amour propre. Or je ne voi que deux principes qui déterminent le mouvement naturel de la volonté, & qui excitent les habitudes, sçavoir la lumiére & le sentiment. Sans l'un ou l'autre de ces deux principes, il ne se forme point naturellement d'habitude, & celles qui sont formées demeurent sans action. Si on prend la peine de consulter le sentiment intérieur qu'on a de soi-même, on se persuadera facilement, que la volonté n'aime jamais actüellement le bien, que la lumiére ne le découvre, ou que le plaisir ne le rende présent à l'ame. Et si on consulte la Raison, on reconnoîtra que cela doit être ainsi : car autrement, l'Auteur de la Nature imprimeroit dans la volonté des mouvemens inutiles.

XVII.

XVII. Il n'y a donc que la lumiére & le plaisir qui excitent dans l'ame quelque mouvement actüel ; la lumiére, qui lui découvre le bien qu'elle aime par une impression invincible ; le plaisir, qui l'assûre qu'il est actüellement présent : car jamais l'ame n'est mieux convaincuë de la présence de son bien, que lors qu'elle se trouve actüellement touchée du plaisir qui la rend heureuse. Cherchons maintenant les moyens par lesquels nous pouvons faire que la lumiére se répande dans nos esprits, & que nos cœurs soient touchés par des sentimens propres à nôtre dessein, qui est d'exciter en nous des actes de l'amour de l'ordre, ou de nous empêcher de former ceux de l'amour propre; car il est évident que tous les préceptes de la Morale dépendent absolument de ces moyens. Voici l'ordre que je garderai dans cette recherche.

XVIII. J'examinerai d'abord les moyens que nous avons pour devenir éclairés sur nos devoirs. La lumiére doit toûjours passer la premiére ; outre qu'il dépend beaucoup plus de nous de voir le bien, que de le goûter. Car ordinairement nos volontés sont causes occasionnelles, directes & immédiates de nos con-

connoissances & elles ne le sont jamais de nos sentimens. En-suite j'examinerai quelles sont les causes occasionnelles de nos sentimens & le pouvoir que nous avons sur elles, afin que par leur moyen nous puissions déterminer l'Auteur de la grace & de la nature à nous toucher de maniére, que l'amour de l'ordre se réveille & nous anime, & que l'amour propre ou la concupiscence demeure sans mouvement.

XIX. Je commencerai pas les sentimens que Dieu produit en conséquence de l'ordre de la grace, parce que ceux-là peuvent exciter en nous des actes d'amour de l'ordre capables d'en former l'habitude. En-suite je parlerai des sentimens que Dieu produit en nous en conséquence de l'ordre de la nature: sentimens qui ne peuvent qu'indirectement affoiblir nos mauvaises habitudes, & qu'il est presque toûjours à-propos d'éviter, pour conserver à l'ame le pouvoir & la liberté d'aimer les vrais biens, & de vivre selon l'ordre. Car les diverses maniéres dont on se prive de ces sentimens, sont une des principales parties de la Morale; & la plus-part des noms de vertu ne sont inventés, que pour exprimer les

 dispo-

dispositions qu'on acquiert à éviter ces sentimens.

CHAPITRE V.

De la force de l'esprit. Nos desirs sont les causes occasionnelles de nos connoissances. Il est difficile de contempler les idées abstraites. La force de l'esprit consiste dans l'habitude qu'on a prise de supporter le travail de l'attention. Le moyen d'acquerir cette force d'esprit, c'est de faire taire ses sens, son imagination & ses passions, de régler ses études, de ne méditer que sur des idées claires.

I. LA foi & la Raison nous assûrent, que Dieu seul est la cause véritable de toutes choses : mais l'expérience nous apprend, qu'il n'agit que selon certaines loix qu'il s'est fait, & qu'il suit constamment. Par exemple, c'est Dieu seul qui meut les corps : il faudroit peut-être bien du discours pour en convaincre certaines gens. Mais cela supposé, comme ayant été prouvé ailleurs, il est évident par l'expérience, que Dieu ne meut les corps que lors qu'ils sont choqués. Ainsi on peut dire que le *choq* des corps est la

cause *occasionnelle* qui détermine infailliblement l'efficace de la loi générale, par laquelle Dieu produit dans son ouvrage mille mouvemens divers.

II. Il n'y a aussi que Dieu qui répande la lumiére dans les esprits : c'est une vérité que j'ai déja suffisamment expliquée. Mais il ne faut point chercher ailleurs qu'en nous-mêmes, la cause *occasionnelle* qui le détermine à nous la communiquer. Dieu par une loi générale qu'il suit constamment, & dont il a prévû toutes les suites, a attaché la présence des idées à l'attention de l'esprit : car lors qu'on est le maître de son attention, & qu'on en fait usage, la lumiére ne manque pas de se répandre en nous à proportion de nôtre travail. Cela est si vrai, que l'homme ingrat & stupide s'en fait un sujet de vanité. Il s'imagine être la cause de ses connoissances, à-cause de la fidélité avec laquelle Dieu exauce ses desirs. Car ayant sentiment intérieur de son attention, & n'ayant aucune connoissance de l'opération de Dieu, il regarde l'effort de ses desirs, qui devroit le convaincre de son impuissance, comme la cause véritable des idées qui accompagnent cet effort.

III. Or Dieu a dû établir en nous les causes *occasionnelles* de nos connoissances pour bien des raisons, dont la principale est, que sans cela nous n'eussions pas été les maîtres de nos volontés. Car comme nos volontés doivent être éclairées pour être excitées ; s'il n'étoit pas en nôtre puissance de penser, il n'y seroit pas de vouloir. Nous ne serions donc point libres d'une parfaite liberté, ni par conséquent en état de mériter les vrais biens, pour lesquels nous sommes faits.

IV. L'attention de l'esprit est donc une priére naturelle, par laquelle nous obtenons que la Raison nous éclaire. Mais depuis le peché l'esprit se trouve souvent dans des sécheresses effroyables : il ne peut prier : le travail de l'attention le fatigue & le désole. En-effet, ce travail est grand d'abord, & la récompense fort médiocre ; & d'ailleurs, on se sent à tous momens sollicité, pressé, agité par l'imagination & les passions, dont il est doux de suivre l'inspiration & les mouvemens. Cependant c'est une nécessité, il faut invoquer la Raison pour en être éclairé : il n'y a point d'autre voye pour obtenir la lumiére & l'intelligence,

gence, que le travail de l'attention. La foi est un don de Dieu qui ne se mérite point : mais l'intelligence ne se donne ordinairement qu'aux mérites. La foi est pure grace en tout sens : mais l'intelligence de la vérité est tellement grace, qu'il faut la mériter par le travail, ou la coopération à la grace.

V. Or ceux qui sont faits à ce travail, & qui sont toûjours attentifs à la vérité qui les doit conduire, ont une disposition qui mériteroit sans doute un nom plus magnifique que ceux qu'on donne aux vertus les plus éclatantes. Mais quoi que cette habitude ou cette vertu soit inséparable de l'amour de l'ordre, elle est si peu connuë parmi nous, que je ne sçai si nous lui avons fait l'honneur de lui donner un nom particulier. Qu'il me soit donc permis de la désigner par le nom équivoque de *force* d'esprit.

VI. Pour acquérir cette véritable force par laquelle l'esprit supporte le travail de l'attention, il faut commencer de bonne heure à travailler ; car naturellement on ne peut acquérir les habitudes que par les actes, on ne peut se fortifier que par l'exercice : mais c'est peut-être

la difficulté que de commencer. On se souvient qu'on a commencé, & qu'on a été obligé de cesser. De là on se décourage, on se croit inhabile à la méditation, on renonce à la Raison. Si cela est, quoi qu'on dise pour justifier sa paresse & sa négligence, on renonce à la vertu, du-moins en partie. Car sans le travail de l'attention, on ne comprendra jamais la grandeur de la Religion, la sainteté de la Morale, la petitesse de tout ce qui n'est pas Dieu, le ridicule des passions, & toutes ses miséres intérieures. Sans ce travail, l'ame vivra dans l'aveuglement & dans le désordre; puis qu'il n'y a point naturellement d'autre voye pour obtenir la lumiére qui doit nous conduire : on sera éternellement dans l'inquiétude & dans un embarras étrange; car on craint tout, lors qu'on marche dans les ténébres, & qu'on se croit environné de précipices. Il est vrai que la foi conduit & soûtient; mais c'est parce qu'elle produit toûjours quelque lumiére par l'attention qu'elle excite en nous : car il n'y a que la lumiére qui puisse bien rassûrer les esprits, lors qu'ils ont autant d'ennemis à craindre que nous en avons.

VII.

VII. Que faire donc pour commencer ſans ſe rebutter ? Voyons ce qui nous rebutte. On médite avec peine & ſans récompenſe. D'un côté la peine déſole: de l'autre la récompenſe ne conſole point aſſez. Il faut donc diminüer la peine, & augmenter la récompenſe. Cela eſt clair. Mais rien n'eſt plus difficile. Cela même eſt impoſſible à l'égard de la pluſpart des hommes. Et c'eſt pour cela qu'il nous falloit une voye abrégée de nous aſſûrer de la vérité, & que l'autorité viſible de l'Egliſe étoit néceſſaire pour nous conduire. Car ceux mêmes qui ont le plus d'eſprit, s'ils s'écartent de la foi, ou s'ils abandonnent l'analogie de la foi, ils s'écartent du chemin qui méne à l'intelligence, ils rompent l'enchaînement des vérités, qui toutes ſe tiennent de maniére, qu'une ſeule fauſſe vérité étant ſuppoſée, on peut renverſer toutes les ſciences, ſi l'on ſçait raiſonner conſéquemment.

VIII. Pour diminüer la peine qu'on trouve dans la méditation, il faut éviter tout ce qui partage inutilement la capacité de l'eſprit: & comme rien ne le partage davantage que ce qui le touche, que ce qui le frappe, que ce qui l'agite; il

eſt viſible qu'on doit éviter avec ſoin tous les objets qui flattent les ſens, & qui réveillent les paſſions. Les ſentimens & les paſſions étant des modifications de la ſubſtance propre de l'ame, il eſt néceſſaire que toutes les idées intelligibles qui ne la modifient pas, ſe diſſipent à la préſence des objets ſenſibles, quelque effort qu'on faſſe pour retenir ces idées & en reconnoître les rapports. De-plus, on eſt perſuadé qu'il dépend de nous de rappeller les idées intellectüelles, & l'expérience apprend, que nos volontés ne ſont point les cauſes occaſionnelles de nos ſentimens. Ainſi on s'arrête volontiers aux ſentimens par leſquels on jouït des biens qui paſſent, & qu'on ne peut rappeller; & on laiſſe là les idées pures, dans leſquelles on découvre la vérité qui demeure, & que l'on peut contempler dés qu'on le ſouhaite. Car il faut ſe déterminer promptement ſur les biens qui nous échappent, & on peut remettre à examiner ceux qui ſont ſtables & toûjours préſens. Enfin on veut être actüellement heureux: on ne veut jamais être actüellement malheureux. Le plaiſir actüel rend actüellement heureux, & la douleur actüelle actüellement malheureux.

reux. Donc tout ſentiment qui participe ou du plaiſir, ou de la douleur, occupe l'eſprit : tout mouvement de l'ame, qui a le bien ou le mal actüel pour objet, domine la volonté. Ainſi il faut faire de tres-grands efforts pour contempler la vérité, lors que nos ſens ſont frappés & nos paſſions émuës : & comme l'expérience nous apprend, que ces efforts ſont alors aſſez inutiles, il n'eſt pas poſſible que l'ame fatiguée ne ſe chagrine & ne ſe rebutte. C'eſt pour cela que ceux qui traitent de l'oraiſon, donnent cet avis important, qu'il faut travailler ſans ceſſe à la mortification de ſes ſens, & ne point ſe mêler des affaires qui ne nous regardent pas, & qui peuvent dans la ſuite à-cauſe de nôtre engagement indiſcret, exciter en nous mille mouvemens importuns.

IX. La ſeconde choſe qu'il y a à faire, c'eſt d'éviter autant qu'on le peut, toutes les ſciences & tous les emplois qui n'ont que de l'éclat ; les ſciences où la memoire ſeule travaille, l'étude & l'emploi où l'imagination s'exerce trop. Lors que l'homme a la tête pleine, content de ſes richeſſes prétenduës, & enflé d'orgueil, il mépriſe le travail de l'atten-

tion ; ou s'il en reconnoit la néceſſité, il faudroit faire de trop grands efforts, pour éloigner toutes les fauſſes idées que ſa mémoire lui fournit. Et lors que l'imagination eſt trop exercée, l'évidence de la vérité ne nous touche plus vivement, parce qu'effectivement rien n'eſt plus oppoſé à la Raiſon, qu'une imagination trop inſtruite, trop délicate, trop agiſſante, ou plûtôt maligne & corrompuë: car l'imagination doit toûjours ſe taire, lors que la Raiſon prononce; & quand on a coutume de l'exercer, elle interrompt & ſe révolte ſans ceſſe. Auſſi voyons-nous que les ſçavans dont je parle, n'ont gueres de pieté, ni les prétendus eſprits forts de Religion ; parce qu'effectivement il n'y a point de plus grand aveuglement, que celui dont les uns & les autres ſont frappés. L'orgueil éteint en eux toutes les lumiéres, parce qu'étant toûjours tres-ſatisfaits d'eux-mêmes, raſſaſiés, ou plutôt ſans faim pour la vérité, ils ne peuvent pas ſe réſoudre à gagner à la ſueur de leur front le pain de l'ame, nourriture dont ils ne peuvent pas goûter la ſaveur.

X. L'homme doit travailler de l'eſprit pour gagner la vie de l'eſprit ; c'eſt une né-

nécessité absolüe. Mais travailler de l'esprit pour gagner de l'or, pour acquérir de l'honneur, rien n'est plus servile. Qu'un artisan travaille du corps pour gagner la vie du corps, pour avoir du pain, cela est dans l'ordre; du-moins peut-il en remüant son corps, se nourrir l'esprit, & l'occuper de bonnes pensées: mais qu'un Magistrat, qu'un homme d'affaire, qu'un marchand prodigue la force de son esprit pour acquérir du bien, inutile souvent à la vie de son corps, & toûjours dangereux à celle de son esprit; c'est une insigne folie. Il faut donc en troisiéme lieu, éviter tous les emplois qui ôtent la liberté de l'esprit, si Dieu n'y engage par une vocation extraordinaire. Car si la charité, l'ordre de l'état où l'on vit nous y oblige, & que nous ne prenions de charge qu'autant que nous en pouvons porter; Dieu suppléera en nous l'équivalent de ce que nous eussions pû obtenir par le travail de la méditation. Nous trouverons même toûjours assez de tems pour nous examiner sur nos devoirs, si ce n'est point l'ambition ou l'intérest qui nous anime dans l'exercice de nôtre emploi.

XI. Tout le monde sçait assez quel-

les sont les choses qui l'agitent & qui le dissipent ; ou du-moins châcun peut s'en instruire en consultant l'éxperience ou le sentiment intérieur qu'on a de soi-même. Ainsi je ne m'arrêterai pas davantage à marquer en détail ce que l'on doit faire pour faciliter la méditation. Il n'y a que le corps qui appésantisse l'esprit: voilà le principe de nôtre stupidité. Or tous les objets sensibles n'agissent en nous que par nôtre corps. Ainsi on voit bien qu'il n'y a qu'à faire taire ses sens, son imagination & ses passions, en un mot le bruit confus que le corps excite en nous, pour entendre sans peine les réponses de la vérité intérieure. Or chacun sçait par sa propre expérience, que le corps est assez calme, quand rien ne l'ébranle au dehors, ou ne l'a dêja trop ébranlé. Car comme il conserve longtems les traces & les mouvemens qu'il a reçûs des objets sensibles, j'avouë que l'imagination demeure salie & blessée, lors qu'on a été assez indiscret pour se familiariser avec les plaisirs. Néanmoins la playe se refermera, le cerveau se rétablira, si l'on évite avec soin l'action des objets qui frappent nos sens; ce qu'on peut toûjours du-moins en partie:

je ſuppoſe pour cela les ſecours néceſſaires. Qu'on faſſe de ſon côté ce qu'on peut, & bien-loin de méditer avec dégoût, on ſe trouvera ſi bien récompenſé, qu'on ne ſe repentira pas de ſon travail; pourvû néanmoins qu'on obſerve la regle que je vas donner, ſans laquelle, quoi qu'on médite, on ne recevra jamais pour récompenſe la vûë claire de la vérité. Je ne prétens pas expliquer ici l'art de penſer, ni donner toutes les régles ſur leſquelles l'eſprit doit régler toutes ſes démarches dans la recherche de la verité. Je traite de la Morale, ſcience néceſſaire à tous les hommes; & je laiſſe la Logique, que ceux-là ſeuls ſont obligés d'étudier à-fond, qui veulent être en état de découvrir la vérité ſur toutes ſortes de ſujets.

XII. La ſeule régle que je ſouhaite qu'on obſerve avec ſoin, c'eſt de ne méditer que ſur des idées claires & des expériences inconteſtables. Méditer ſur des ſentimens confus & ſur des expériences douteuſes, travail inutile; c'eſt contempler des fantômes, & ſuivre l'erreur. L'ordre immüable & néceſſaire, la loi divine eſt auſſi nôtre loi: ce doit être le principal ſujet de nos médi-

tations. Or rien n'eſt plus abſtrait & moins ſenſible que cet ordre. J'avouë que l'ordre rendu ſenſible & viſible par les actions & les préceptes de Jeſus Chriſt, peut auſſi nous conduire : mais c'eſt qu'effectivement cet ordre ſenſible éléve l'eſprit à la connoiſſance de l'ordre intelligible ; car le Verbe fait chair n'eſt nôtre modéle, que pour nous conformer à la Raiſon, modéle indiſpenſable de toutes les intelligences, modéle ſur lequel le premier homme a été formé, modéle ſur lequel nous devons être réformés par la folie de la foi, qui nous conduit par nos ſens à nôtre Raiſon, à la contemplation de nôtre modéle intelligible.

XIII. L'homme renverſé par terre s'appuye ſur la terre, mais c'eſt pour ſe relever. Jeſus Chriſt s'accommode à nôtre foibleſſe, mais c'eſt pour nous en tirer. La foi ne parle à l'eſprit que par le corps, il eſt vrai ; mais c'eſt afin que l'homme n'écoute plus ſon corps, qu'il rentre en lui-même, qu'il contemple les véritables idées des choſes, & faſſe taire ſes ſens, ſon imagination, ſes paſſions : c'eſt afin qu'il commence ſur la terre, à faire de ſon eſprit l'uſage qu'il en fera dans le ciel, où l'intelligence ſuccedera

à la

à la foi, où le corps sera soûmis à l'esprit, où la Raison seule sera la maîtresse. Car le corps de lui-même ne parle à l'esprit que pour le corps; c'est une vérité essentielle dont on ne peut trop se convaincre.

XIV. La vérité & l'ordre ne consistent que dans les rapports de grandeur & de perfection que les choses ont entre elles. Mais comment découvrir ces rapports avec évidence, lors qu'on manque d'idées claires? Comment donnera-t-on à chaque chose le rang qui lui convient, si l'on n'estime rien que par rapport à soi? Certainement, si on se regarde comme le centre de l'Univers, sentiment que le corps inspire sans cesse; tout l'ordre se renverse, toutes les vérités changent de nature: un flambeau devient plus grand qu'une étoille, un fruit plus estimable que le salut de l'Etat: la terre, que les Astronomes regardent comme un point par rapport à l'Univers, est l'Univers même. Mais cet Univers n'est encore qu'un point par rapport à nôtre être propre. Dans certains momens que le corps parle & que les passions sont émuës, on est prest, si cela se pouvoit, à le sacrifier à sa gloire & à ses plaisirs.

XV. Par idées claires, dont je fais le principal objet de ceux qui veulent connoître & aimer l'ordre, je n'entens pas seulement celles entre lesquelles l'esprit peut découvrir des rapports exacts & précis, comme sont toutes celles qui sont l'objet des Mathématiques, & qui peuvent s'exprimer par nombres, ou se répréſenter par des lignes : j'entens généralement par idées claires, toutes celles qui répandent quelque lumiére dans l'esprit de ceux qui les contemplent, ou desquelles on peut tirer des conséquences certaines. Ainsi je mets au nombre des idées claires non seulement les simples idées, mais les vérités qui renferment les rapports qui sont entre les idées. Je mets de ce nombre les notions communes, les principes de la Morale, en un mot toutes les vérités claires soit par elles-mêmes, soit par démonstration, soit même par une autorité infaillible; quoi qu'à parler exactement, ces derniéres vérités soient plûtôt certaines que claires & évidentes.

XVI. Par expériences incontestables j'entens principalement les faits que la foi nous enseigne, & ceux dont nous sommes convaincus par le sentiment intérieur que nous avons de ce qui se passe en

en nous. Si nous voulions nous conduire par les exemples, & juger des choſes par l'opinion, nous nous tromperions à tous momens: car il n'y a rien de plus équivoque & de plus confus que les actions des hommes, & ſouvent rien de plus faux que ce qui ſe paſſe pour certain chez des Peuples entiers. Au-reſte, il eſt fort inutile de méditer ſur ce qui ſe paſſe en nous, ſi c'eſt dans le deſſein d'en découvrir la nature. Car nous n'avons point d'idées claires ni de nôtre être, ni d'aucune de ſes modifications; & on ne découvre jamais la nature des êtres, qu'en contemplant les idées claires qui les répréſentent. Mais nous ne pouvons faire trop de réfléxion ſur nos ſentimens & nos mouvemens intérieurs, afin d'en découvrir les liaiſons & les rapports, & les cauſes naturelles ou occaſionnelles qui les excitent; car cela eſt d'une conſéquence infinie pour la Morale.

XVII. La connoiſſance de l'homme eſt de toutes les ſciences la plus néceſſaire à nôtre ſujet: mais ce n'eſt qu'une ſcience expérimentale, qui réſulte de la réfléxion qu'on fait ſur ce qui ſe paſſe en ſoi-même. Réfléxion qui ne nous fait point

point connoître la nature des deux substances dont nous sommes composés, mais qui nous apprend les loix de l'union de l'ame & du corps, & qui nous sert à établir ces grands principes de Morale, sur lesquels nous devons régler nôtre conduite.

XVIII. La connoissance de Dieu tout-au-contraire n'est point expérimentale : on découvre la nature & les attributs divins, lors qu'on sçait contempler avec attention l'idée vaste & immense de l'Etre infiniment parfait ; car à l'égard de Dieu, il n'en faut juger que sur l'idée claire qu'on a de lui. C'est à quoi on ne prend point assez garde ; car la plus-part des hommes jugent de Dieu par rapport à eux : ils le font semblable à eux en plusieurs maniéres : ils se consultent, au-lieu de consulter uniquement l'idée de l'Etre infiniment parfait. Ainsi ils lui ôtent les attributs divins qu'ils ont peine à reconnoître, & lui attribüent une sagesse, une puissance, une conduite, en un mot des sentimens semblables, du-moins en quelque chose, à ceux qui leur sont les plus familiers. Cependant la connoissance de nos devoirs suppose celle des attributs divins ; & nôtre conduite

ne peut être sûre, si elle n'est établie & réglée sur celle que Dieu tient dans l'exécution de ses desseins.

XIX. La connoissance de l'ordre, qui est nôtre loi indispensable, est mêlée d'idées claires & de sentimens intérieurs. Tout homme sçait qu'il vaut mieux être juste que riche, que Souverain, que Conquérant: mais tout homme ne le voit pas par idée claire. Les enfans & les ignorans sçavent bien quand ils font mal: mais c'est le reproche secret de la Raison qui les reprend; ce n'est pas toûjours que la lumiére les éclaire. Car l'ordre, pris spéculativement & précisément entant qu'il renferme les rapports de perfection, éclaire l'esprit sans l'ébranler; & l'ordre consideré comme la loi de Dieu, comme la loi de tous les esprits, consideré précisément entant qu'il a force de loi, car Dieu aime & veut invinciblement qu'on aime l'ordre, où toutes choses à proportion qu'elles sont aimables: l'ordre, dis-je, comme principe & régle naturelle & nécessaire de tous les mouvemens de l'ame, touche, pénétre, convainc l'esprit sans l'éclairer. Ainsi on peut voir l'ordre par idée claire; mais on le connoit aussi par sentiment, parce

parce que Dieu aimant l'ordre, & nous imprimant ſans ceſſe un amour, un mouvement pareil au ſien, il eſt néceſſaire que nous ſoyons inſtruits par la voye courte & ſeure du ſentiment, quand nous ſuivons ou abandonnons l'ordre immüable.

X X. Mais il faut prendre garde, que le péché qui a introduit la concupiſcence, rend ſouvent peu ſeure la voye de diſcerner l'ordre par ſentiment ou par inſtinct, parce que les inſpirations ſecretes des paſſions ſont de même nature que ce ſentiment intérieur. Car quand on agit contre l'opinion & la coûtume, on ſent ſouvent des reproches intérieurs aſſez ſemblables à ceux de la Raiſon & de l'ordre. Avant le péché le ſentiment du reproche intérieur n'étoit point un ſigne équivoque; car alors il n'y avoit que ce ſentiment qui parlaſt en maître. Mais depuis le péché, les inſpirations ſecretes des paſſions ne ſont point ſoûmiſes à nos volontés. Ainſi il eſt facile de les confondre avec les inſpirations de la vérité intérieure, lors que l'eſprit n'eſt point éclairé de quelque lumiére. C'eſt pour cela qu'il y a tant de perſonnes qui de bonne foi défendent des erreurs abominables.

bles. Une fausse idée de Religion & de Morale qui s'accommode avec leurs intérests & leurs passions, leur paroit la vérité même: & convaincus par le sentiment agréable qui justifie leurs excés, ils poussent leur zéle indiscret & téméraire avec tout le mouvement de l'amour propre.

XXI. Rien n'est donc plus seur que la lumiére: on ne peut trop s'arrêter aux idées claires; & quoi qu'on puisse se laisser animer par le sentiment, il ne faut jamais s'y laisser conduire. Il faut contempler l'ordre en lui-même, & souffrir seulement que le sentiment soûtienne nôtre attention par le mouvement qu'il excite en nous: autrement nos méditations ne seront point récompensées de la vûë claire de la vérité, le dégoust nous prendra à tous momens, & toûjours inconstans, incertains, embarassés, nous nous laisserons conduire aveuglément à nôtre caprice.

XXII. Il est vrai que lors que le cœur est corrompu, on n'est guéres en état de contempler l'ordre en lui-même: on ne considére avec plaisir que les rapports imaginaires que les choses ont avec soi, & on méprise les rapports réels

qu'el-

qu'elles ont entre elles. On peut alors aimer les Mathématiques ; mais c'eſt qu'on s'en fait honneur, ou qu'on en tire du profit ; c'eſt que les Mathématiques n'éxaminent que les rapports de grandeur, & que l'ordre ne conſiſte que dans les rapports de perfection. L'évidence de la vérité eſt toûjours agréable, lors qu'elle ne bleſſe point nôtre amour propre : mais on n'aime point naturellement une lumiére qui éclaire nos déſordres cachés, une lumiére qui nous condamne, qui nous punit, qui nous couvre de confuſion & de honte. Car l'ordre, la loi divine eſt une loi terrible, menaçante, inéxorable. Nul homme ne peut la contempler ſans crainte & ſans horreur, dans le tems qu'il ne veut point lui obeïr. Tout cela eſt vrai. Mais quoi que le cœur ſoit corrompu, l'amour propre éclairé peut quelquefois arrêter ou diminuer le mouvement des paſſions. On n'aime point le déſordre pour le déſordre ; & l'on peut déſirer ſa converſion, lors qu'on eſpére par là augmenter ſes plaiſirs. Enfin je ſuppoſe toûjours les ſecours néceſſaires : car j'avouë que ſans le ſecours de la grace, on ne peut travailler comme il faut à ſa

con-

conversion, ni même avoir aucune bonne pensée qui puisse contribuër à la guérison de nos maux.

CHAPITRE VI.

De la liberté de l'esprit. Il faut suspendre son consentement autant qu'on le peut, c'est la grande régle. C'est par la liberté de l'esprit qu'on peut éviter l'erreur & le péché, comme c'est par la force de l'esprit qu'on se délivre de l'ignorance. La liberté de l'esprit, aussi-bien que sa force, est une habitude qui se fortifie par l'usage qu'on en fait. Exemples de l'utilité de son usage dans la Physique, dans la Morale, dans la vie civile.

I. ON ne peut découvrir la vérité sans le travail de l'attention, parce qu'il n'y a que le travail de l'attention qui ait la lumiére pour récompense. Afin de supporter & de continuër le travail de l'attention, il faut avoir acquis quelque force d'esprit, & quelque autorité sur son corps pour imposer silence à ses sens, à son imagination, à ses passions, ainsi que j'ai dit dans le Chapitre pré-

précédent. Mais quelque force d'esprit qu'on ait acquise, on ne peut point travailler sans cesse : & quand cela se pourroit, il y a des sujets si obscurs, qu'il n'y a point d'esprit qui les puisse pénétrer. Ainsi, afin que l'homme ne tombe point dans l'erreur, il ne suffit pas qu'il ait l'esprit fort pour supporter le travail, il faut de-plus qu'il ait une autre vertu, que je ne puis encore mieux designer que par le nom équivoque de *liberté* d'esprit, par laquelle l'homme retient toûjours son consentement, jusqu'à ce qu'il soit invinciblement porté à le donner.

II. Lors qu'on examine une question fort composée, & que l'esprit se trouve environné de toutes parts de fort grandes difficultés, la Raison permet bien qu'on abandonne le travail, mais elle ordonne indispensablement qu'on suspende son consentement, & qu'on ne juge de rien, puis que rien n'est évident. *Faire usage de sa liberté* AUTANT QU'ON LE PEUT, c'est le précepte essentiel & indispensable de la Logique & de la Morale. Car il ne faut jamais croire, avant que l'évidence y oblige : il ne faut jamais aimer ce qu'on peut sans remors s'empêcher d'aimer. Je parle de l'homme raisonnable, ou de l'hom-

l'homme qui se conduit uniquement par raison. Car le fidéle, entant que fidéle, a d'autres principes que la lumiére & l'évidence. Le politique même, le citoyen, le religieux, le soldat a ses principes; & il est raisonnable qu'il les suive, quoi qu'il ne voye pas encore clairement & évidemment qu'ils soient conformes à la Raison. Mais quand la foi ne décide rien, il ne faut croire que ce qu'on voit. Quand la coûtume ne prescrit rien, il ne faut suivre que la foi & la Raison: & quoi que l'autorité humaine décide, & que la coûtume autorise, si l'on reconnoit clairement & évidemment qu'on se trompe, il vaut mieux renoncer à tout qu'à la Raison. Je dis à la Raison, & non aux sentimens, à l'imagination, aux inspirations secretes des passions: qu'on y prenne garde. Je parle aussi de l'autorité sujette à l'erreur, & non pas de l'autorité infaillible de l'Eglise, qui ne peut jamais se trouver contraire à la Raison. Car Jesus Christ ne peut jamais être contraire à lui-même, la Vérité incarnée à la Vérité intelligible, le Chef qui conduit l'Eglise à la Raison universelle qui éclaire tous les esprits.

III. La force de l'esprit est à la re-

cherche de la vérité, ce que la liberté de l'esprit est à la possession de la même vérité, ou du-moins à l'infaillibilité ou à l'exemption de l'erreur. Car par l'usage qu'on fait de la force de son esprit, on découvre la vérité; & par l'usage qu'on fait de la liberté de son esprit, on s'exempte de l'erreur. Comme l'esprit manquoit de force & d'étenduë, la liberté lui étoit nécessaire, afin qu'il pust éviter l'erreur en suspendant son consentement, & que l'auteur de son être ne le fust point de ses désordres. Car la liberté supplée à la foiblesse & à la limitation de l'esprit humain; & celui qui est assez libre pour suspendre toûjours son consentement, quoi qu'il ne puisse pas se délivrer de l'ignorance, mal nécessaire à tout esprit fini, il peut se délivrer de l'erreur & du péché, qui rendent l'homme digne de mépris, & sujet à la peine.

IV. Certainement, si on faisoit toûjours usage de sa liberté autant qu'on le peut, on ne consentiroit jamais qu'à l'évidence, qui seule ne trompe point, ainsi que je l'ai prouvé ailleurs, & qui seule aussi oblige la volonté à consentir. Car lors que l'esprit voit clair, il ne peut

pas

pas douter qu'il ne voye : lors que l'esprit a examiné tout ce qu'il y avoit à éxaminer, pour découvrir les rapports ou les vérités qu'il cherche, il est nécessaire qu'il se repose & qu'il cesse ses recherches. De-même, à l'égard du péché, celui qui n'aime que ce qu'il reconnoit évidemment pour vrai bien, que ce qu'il ne peut point s'empêcher d'aimer, n'est point déréglé dans son amour. Il n'aime que Dieu ; car il n'y a que Dieu qu'on ne puisse sans remors s'empêcher d'aimer. Il n'y a que lui qu'on reconnoisse clairement & évidemment pour le vrai bien, pour la cause véritable du bonheur, pour l'Etre infiniment parfait, pour un objet capable de contenter l'ame, qui étant faite pour tout bien, peut suspendre le consentement de son amour à l'égard de ce qui ne renferme pas tous les biens.

V. La force & la liberté de l'esprit sont donc deux vertus qu'on peut appeller générales ou *Cardinales*, pour me servir du mot ordinaire. Car comme on ne doit jamais ni aimer, ni agir sans y avoir bien pensé ; il faut à tous momens faire usage de la force & de la liberté de son esprit. Et ces deux vertus, de la

maniére que je les conſidére, ne ſont point des facultés naturelles communes à tous les hommes: rien n'eſt plus rare, & perſonne ne les poſſéde parfaitement. Je ſçai bien que l'homme eſt naturellement capable de quelque travail d'eſprit; mais il n'a pas pour cela l'eſprit fort. L'homme peut auſſi ſuſpendre ſon conſentement; mais il n'a pas pour celà naturellement l'eſprit libre de la maniére dont je l'entens. La force & la liberté d'eſprit dont je parle, ſont des vertus qui s'acquiérent par l'uſage. Mais comme ces vertus perfectionnent l'ame, & la remettent en partie dans ſon état naturel, car avant le péché l'eſprit étoit fort & libre en toutes maniéres; on ne les regarde pas ordinairement comme des vertus. Car on s'imagine que la vertu doit changer la nature, ou la détruire, au-lieu de la réparer. Il y a même des perſonnes, qui penſent que la force & la liberté d'eſprit ſont des facultés de l'ame qui conſiſtent dans une eſpéce d'indiviſible; & jugeant des autres par eux-mêmes, ils s'imaginent qu'on ne peut ſe rendre attentif aux ſujets qui les rebuttent, & que c'eſt opiniâtreté, que de ne pas conſentir aux vrai-ſemblances qui les trompent.

VI.

VI. Mais la force & la liberté d'esprit sont inégales dans tous les hommes. Il n'y a pas même deux personnes également propres à rentrer en eux-mêmes, ni également en état de suspendre leur consentement. Que dis-je? La même personne ne conserve pas long-tems la force & la liberté de son esprit dans le même état. Si elles n'augmentent par l'usage qu'on en fait, il est nécessaire qu'elles diminüent, parce qu'il n'y a point de vertus plus combattuës & plus contraires aux mouvemens continuels de la concupiscence. La plus-part des vertus s'accommodent assez avec l'amour propre, car on peut souvent avec plaisir & par amour propre, rendre certains devoirs. Mais on ne peut guéres méditer sans peine, & beaucoup moins suspendre son consentement, ou le jugement qui détermine les mouvemens de l'esprit & du corps. Lors que le bien se découvre à l'ame, & l'attire par sa douceur, elle n'est point en repos, si elle demeure immobile: car il n'y a point de plus grand travail, que d'être ferme dans les courants: dès qu'on cesse d'agir, on est emporté.

VII. Aussi voyons-nous, qu'il n'y a

presque personne qui médite, & que ceux qui entreprennent de rechercher la vérité, manquent souvent de force & de courage pour arriver jusqu'au lieu où la vérité habite: fatigués & rebuttés, ils tâchent de se contenter de ce qu'ils possédent, ou peut-être se consolent-ils par un mépris ridicule, ou par un désespoir de lâcheté & de bassesse d'esprit. S'ils sont trompés, ils deviennent trompeurs; & s'ils sont fatigués, ils inspirent la nonchalance & la paresse: il suffit de les voir, pour se sentir, comme eux, rebutté du travail, & dégoûté de la vérité. Car les hommes sont faits de maniére, qu'ils aiment beaucoup mieux se tromper les uns les autres, que de consulter leur Maître commun; & ils sont si crédules à l'égard de leurs amis, & si incrédules ou si peu attentifs aux réponses de la vérité intérieure, que l'opinion & le parti sont la régle ordinaire de leurs sentimens & de leur conduite.

VIII. Afin d'acquerir quelque liberté d'esprit, & s'accoûtumer à suspendre son consentement, il faut sans cesse faire réfléxion sur les préjugés des hommes, & sur les causes de ces préjugés. On croit bien comprendre les choses, dès qu'on cesse

cesse de les admirer ; & la familiarité nous délivrant de toute appréhension, l'esprit consent volontiers, parce que l'intéreſt ne le retient point. Il est inutile de suspendre son consentement, si l'on n'a dessein d'éxaminer : car qu'importe de tomber dans l'erreur? Mais il est grand & agréable de juger de tout. Or on ne peut éxaminer sans peine ; du-moins, pour examiner, faut-il employer du tems, que l'ame faite pour être heureuse, croit perdu, lors que le plaisir, la vanité & l'intéreſt ne la sollicitent point. C'est pour cela que le langage ordinaire n'est qu'un galimatias perpétuel. Car tout le monde croit bien sçavoir ou ce qu'il dit, ou ce qu'il entend dire, lors qu'il l'a dêja dit, ou ouï dire plusieurs fois. Il n'y a que les termes nouveaux qui fassent peine, & qui réveillent l'attention; & ces termes nouveaux, quoi que clairs & exempts d'équivoques, sont toûjours suspects, parce que tout le monde est capable d'appréhension, & peu d'une attention suffisante pour découvrir la vérité, & se délivrer d'appréhension. Je remplirois des volumes entiers d'exemples de ces expressions reçûës de tout le monde, & dont le sens est indéterminé

& confus. Mais chacun doit se faire un plaisir, d'attacher, s'il le peut, des idées claires aux discours ordinaires; car il y a peu d'occupations plus agréables & plus propres à nous délivrer de nos préjugés, & à nous donner quelque liberté d'esprit.

IX. Par le même principe la plupart des hommes s'imaginent connoître assez bien la cause des effets naturels qui sont ordinaires; & lors qu'on leur en demande la raison, ils croyent qu'on doit être content, quoi qu'ils ne disent que ce qu'on sçait déja bien : parce qu'on croit devoir cesser ses recherches, dés qu'on cesse d'admirer, & qu'il faut consentir à tout, pourvû qu'on n'ait rien à craindre, ou à espérer. D'où vient que d'un œuf il en sort un poulet? C'est la chaleur de la poule qui le couve. Cela est clair : rien n'est plus commun : il en faut demeurer là. D'où vient qu'un grain de blé germe & perce la terre pour y répandre ses racines, & en faire sortir l'épi? C'est la pluye qui fait tout cela; il n'en faut pas davantage : ou si vous n'étes pas content de ces réponses, ou de semblables, ceux qui passent pour Philosophes vous diront, que *l'humidité & la chaleur*, ter-

termes fort clairs, ſont les principes féconds de la génération & de la corruption de toutes choſes. Ils vous diront que les petits animaux s'engendrent de *corruption* & de pourriture ; que les grands conſervent leur eſpéce par certaines vertus *ſéminales* ou *prolifiques*, qui forment & arrangent toutes les parties du *fœtus* : mais que le ſoleil & la lune préſident à tout ; ou peut-être un premier mobile, qui donne le mouvement à tous les corps qu'il renferme. On a ouï dire ces belles choſes, ou de ſemblables, étant enfant, à des hommes graves, qu'on appelloit ſes Maîtres. Il falloit alors, pour être docile, croire ſans éxamen, bien retenir & bien redire. On a donc crû & répété tant de fois ces fadaiſes, qu'on ne peut plus s'empêcher de les croire, & de les apprendre aux autres.

X. Si un bœuf ou quelque animal d'une nouvelle eſpéce tomboit des nuës, tous les eſprits étonnés & curieux feroient mille réfléxions ſur un fait très-peu digne de leur application. Mais que tous les animaux ſortent du ſein de leurs meres d'une maniére uniforme, & par des loix infiniment ſages ; cela eſt trop ordinaire, pour être le ſujet de leurs réfléx-

fléxions & de leurs recherches. C'eſt la *nature* qui fait ces merveilles. Ce grand mot explique tout. On demeure content. On ne ſuſpend point ſon jugement. On croit: mais que croit-on? Que la nature fait tout: rien n'eſt plus clair. Doutera-t-on? Examinera-t-on des choſes que l'on a dites ou oüi dire mille & mille fois? Et où en ſerions-nous reduits? Méditer, il en coûte trop. Devenir écolier, il n'eſt plus tems. On nous conſulte: c'eſt donc à nous à répondre & à juger.

XI. Où ſeroient les athées & les libertins, ſi les hommes faiſoient quelque réfléxion, je ne dis pas ſur eux-mêmes, je dis ſur les ouvrages de Dieu les moins eſtimables, ſur une feüille, une graine, un moucheron? Mais ils ont vû ces merveilles étant enfans. Ils y ſont accoûtumés avant qu'ils pûſſent penſer par ordre, réfléchir, ſuſpendre leur conſentement. On leur en a inſpiré du mépris. Ainſi ils ſont environnés d'ouvrages admirables, ſans qu'ils s'en apperçoivent. Ils ſont eux-mêmes le chef-d'œuvre des ouvrages de Dieu, & ils penſent moins à examiner ce qu'ils ſont, qu'à toute autre choſe.

XII. Mais il eſt bien plus utile de ſuſpendre ſon conſentement dans les ſujets de Morale, qu'en toute autre rencontre. Car ce qui a rapport aux mœurs eſt très-peu connu, & très-difficile à connoître exactement, à-cauſe que les principes & les idées que nous avons de cette matiére, ſont obſcurcies par les paſſions, qui ne nous laiſſent quelque liberté d'eſprit, qu'à l'égard des vérités qui nous touchent peu. Ainſi dans les ſujets de Morale, on évite l'erreur preſque autant de fois qu'on ſuſpend ſon conſentement; & ces erreurs ſont toûjours de conſéquence. Ce n'eſt pas que ſouvent on ne ſoit obligé d'agir; avant que d'avoir reconnu clairement ce qu'on doit faire. Mais quoi qu'on doive agir, on ne doit jamais croire, avant que l'évidence y oblige. Je ne prétens pas non-plus qu'il faille toûjours demeurer dans le doute: car entre douter & croire il y a des différences infinies qui n'ont point de nom particulier. On doute, lors que tout eſt également vrai-ſemblable. On croit, lors que tout eſt évident. Mais comme il y a des vrai-ſemblances plus grandes & plus petites à l'infini, l'eſprit doit mettre chaque choſe dans ſon rang,

pour être bon juge. Et c'est toûjours la lumiére & l'évidence qui doivent régler ses décisions. Car quoi qu'un principe ne soit pas évident, il est peut-être évident que ce principe est vrai-semblable. Ainsi l'ame doit suspendre son consentement, & l'éxaminer, si le tems le permet. Elle doit le regarder comme vrai-semblable, & lui attribüer le degré de vrai-semblance que la lumiére & l'évidence lui donnent. Car enfin, les jugemens de la volonté ne doivent pas avoir plus d'étendüe que les perceptions de l'esprit: il faut suivre pas-à-pas la lumiére, & ne pas la prévenir. Dès qu'on juge précisément, parce qu'on le veut, & avant qu'on y soit obligé par l'évidence, ce jugement venant de nôtre fond, & non de l'action de Dieu en nous, est sujet à l'erreur; & quoi que par hazard il soit juste, il n'est point justement rendu, parce qu'il faut faire usage de sa liberté *autant qu'on le peut*, ainsi que j'ai dêja dit plusieurs fois.

XIII. Qu'un homme passe seulement un an dans le commerce du monde, entendant tout ce qu'on dit, & n'en croyant rien, rentrant en soi-même à tous momens, pour écouter si la vérité in-

intérieure tient le même langage, & suspendant toûjours son consentement, jusqu'à ce que la lumiére paroisse: je le tiens plus sçavant qu'Aristote, plus sage que Socrate, plus éclairé que le divin Platon. Mais j'estime encore plus la facilité qu'il aura de méditer & de suspendre son consentement, que toutes les vertus des plus grands hommes de l'antiquité Payenne: parce que s'il cultive un fond qui ne soit point ingrat, il aura acquis par son travail plus de force & de liberté d'esprit qu'on ne peut se l'imaginer. Qu'il y a de différence entre la Raison & l'opinion; entre le maître intérieur qui convainc par l'évidence, & les hommes qui persuadent par instinct, par le geste, par le ton, par l'air & les maniéres; entre les hommes & trompés & trompeurs, & la Sagesse éternelle, la vérité même! Que ceux qui n'ont point fait de réflexion sur ces choses, me condamnent, & commencent par renoncer à la Raison.

XIV. Si les hommes vouloient bien suspendre leur consentement à l'égard même des faits, desquels on ne peut s'instruire en consultant la vérité intérieure, & sur lesquels il semble qu'on soit obligé de croire ce qu'on en dit; de combien

d'erreurs & d'inquiétudes se délivreroient-ils, en faisant quelque usage de leur liberté? Rien ne fait plus de mal dans le monde, que l'opinion qu'on a des choses: mais l'opinion qu'on a des personnes excite encore une infinité de passions. La médisance, la calomnie, les faux rapports sont souvent la cause de l'oppression des innocens, des haines irréconciliables, & quelquefois même des combats & des guerres sanglantes. Il ne faut qu'un mot mal-entendu, & plus mal interprété, pour mettre aux champs un esprit léger. On ne veut point d'éclaircissemens: mais si l'on en veut, les gens ne sont pas toûjours en humeur d'en donner. Que faire à cela? Ne rien croire de ce qu'on dit, suspendre son consentement, & se souvenir de ces paroles du Sage, *Qui citò credit, levis est corde*: car la plus grande marque de petitesse d'esprit, c'est de croire légérement toutes choses. Quoi! ne doit-on pas sçavoir que la plus-part des hommes empoisonnent les paroles & les actions les plus innocentes, je ne dis pas par une malice noire, mais par intérest, par divertissement, par esprit, par une malignité naturelle? Ne doit-on pas avoir remarqué,

que

que presque tous les bruits qui courent se trouvent faux dans la suite; & que lors que les gens de parti ont intérest que tel soit honnête, ou malhonnête homme, la renommée le déguise & le transforme en un moment? Que chacun fasse réfléxion sur soi-même. Combien a-t-on porté de jugemens faux & téméraires sur tout ce qu'on a oüi dire des personnes qu'on n'aime pas? Cependant, qu'on y prenne garde, si on se laisse une fois aller à croire le mal qu'on entend dire, l'imagination & les passions ne se tairont pas, & en feront croire encore beaucoup davantage. Car l'imagination & les passions ne manquent jamais de répandre sur les objets qui les excitent, leurs dispositions & leur malignité; de-même que les sens répandent sur les corps les qualités sensibles dont ils sont touchés: car autrement, comment les passions pourroient-elles justifier leurs emportemens & leurs injustices? Il ne faut pas toûjours attribüer aux autres ce que nous sentons en nous-mêmes: & comme ce défaut est ordinaire, dès qu'on nous parle de quelqu'un, nous pouvons craindre qu'on y tombe, & que celui qui nous parle ne nous dit pas tant la vérité, que ce

qu'il croit véritable. De-ſorte que pour ne ſe point tromper dans l'opinion qu'on a des perſonnes, il faut ſuſpendre ſon conſentement, & regarder ce qu'on en dit ſeulement comme vrai-ſemblable. On doit ſe défier des hommes, & toûjours être ſur ſes gardes contre leur malignité: la prudence le veut ainſi. Mais il n'eſt pas permis de les condamner en ſoi-même: il faut laiſſer à Dieu ſeul la qualité de juge & de ſcrutateur des cœurs, ſi l'on ne veut ſe mettre au hazard de commettre mille injuſtices.

XV. Pour faire clairement comprendre la néceſſité qu'il y a de travailler à acquérir quelque liberté d'eſprit, ou quelque facilité à ſuſpendre le conſentement de la volonté; il faut ſçavoir que lors que deux ou pluſieurs biens ſont actüellement préſens à l'eſprit, & qu'il ſe détermine à leur égard, il ne manque jamais de choiſir celui qui dans ce moment lui paroit le meilleur; je ſuppoſe égalité dans tout le reſte. Car comme l'ame n'eſt capable d'aimer que par le mouvement naturel qu'elle a vers le bien, elle aime infailliblement ce qui a plus de conformité avec ce qu'elle aime invinciblement.

XVI.

XVI. Mais il faut prendre garde, qu'elle peut toûjours ſuſpendre ſon conſentement, & ne pas ſe déterminer dans le tems même qu'elle ſe détermine, principalement à l'égard des faux biens. (Je ſuppoſe que la capacité qu'elle a de penſer, ne ſoit point remplie par quelques ſentimens ou mouvemens trop violens.) Car enfin, on peut retenir ſon conſentement, juſqu'à ce que l'évidence oblige à le donner. Or on ne peut jamais voir évidemment, que les faux biens ſoient des vrais biens, puis qu'on ne voit jamais évidemment ce qui n'eſt pas. Ainſi, quoi qu'on ne puiſſe s'empêcher de ſe déterminer vers les biens les plus apparens, on peut, en ſuſpendant ſon conſentement, n'aimer que les plus ſolides. Car on ne peut ſuſpendre ſon jugement ſans réveiller ſon attention; & l'attention d'eſprit fait évanouïr toutes les vaines apparences & les vrai-ſemblances qui ſéduiſent les négligens, les eſprits foibles, les ames ſerviles venduës au plaiſir, & qui ne combattent point pour la conſervation & l'augmentation de leur liberté, en un mot, ceux qui ne peuvent ſupporter le travail de l'éxamen, & qui conſentent imprudemment à tout

ce qui flatte leur concupiſcence. Il n'y a donc rien de plus néceſſaire que la liberté de l'eſprit pour n'aimer que les vrais biens, pour vivre ſelon l'ordre, pour obeïr inviolablement à la Raiſon, pour acquérir la vraye & la ſolide vertu. Et toutes les occupations qui peuvent contribüer à donner à l'eſprit quelque facilité de ſuſpendre ſon conſentement, juſqu'à ce que la lumiére de la vérité paroiſſe, ſont toûjours très-utiles aux hommes, qui ont une inclination naturelle à juger promptement & cavaliérement de toutes choſes, & par conſéquent un penchant extrême à tomber dans l'erreur & dans le déſordre.

CHA-

CHAPITRE VII.

De l'obeïſſance à l'ordre. Moyens pour acquérir la diſpoſition ſtable & dominante de lui obeïr. Cela ne ſe peut ſans la grace. Combien le bon uſage de la force & de la liberté y contribuë par la lumiére qu'il fait naître en nous, par le mépris qu'il nous inſpire pour nos paſſions, par la pureté qu'il conſerve & rétablit dans nôtre imagination.

I. LA facilité qu'on a de ſe rendre attentif, & celle de retenir ſon conſentement, juſqu'à ce que l'évidence oblige à le donner, ſont des habitudes néceſſaires à ceux qui veulent être ſolidement vertueux. Mais la ſolide vertu, la vertu accomplie en toutes maniéres ne conſiſte pas ſeulement dans ces deux grandes & rares diſpoſitions d'eſprit; il faut y ajouter une obeïſſance exacte à la loi divine, une délicateſſe générale ſur tous ſes devoirs, une diſpoſition ſtable & dominante de régler ſur l'ordre connu tous les mouvemens de ſon cœur & toutes les démarches de ſa conduite, en un mot l'amour de l'ordre. Car à quoi ſert à l'hom-

l'homme d'avoir assez de force & de liberté d'esprit pour découvrir les vérités les plus cachées, & pour éviter jusqu'aux moindres erreurs, s'il ne vit pas selon ses lumiéres, s'il combat ou s'il abandonne la vérité connuë, & s'il se soustrait de l'obeïssance qu'il doit à l'ordre, loi inviolable, loi éternelle, loi divine? Certainement cela ne peut servir qu'à le rendre plus criminel & plus coupable aux yeux de celui qui aime l'ordre invinciblement, & qui punit indispensablement tout désordre.

II. Mais comment acquérir cette disposition stable & dominante de régler sur l'ordre connu tous les mouvemens de son cœur & toutes les démarches de sa conduite? Ce qu'il faut faire pour cela est évident par le quatriéme Chapitre. Les actes forment les habitudes: il faut donc prendre souvent des résolutions fermes & constantes d'obeïr à l'ordre, & de lui sacrifier toutes choses. Car en réitérant souvent ces résolutions actüelles, & en les suivant du-moins en partie, on pourra peu-à-peu s'en faire quelque disposition habitüelle. Cela est assez facile à concevoir; mais cela n'est nullement facile à faire. Car comment prendre

cette résolution héroïque de sacrifier à la loi divine jusqu'à sa passion dominante ? Certainement cela n'est pas possible sans le secours de la grace. Un homme sans la grace peut se donner la mort, il peut désirer de rentrer dans le néant : mais le néant n'est point si terrible que cet état désolant, de vivre sans ce qu'on aime. Le néant est un milieu entre le bonheur & le malheur. On peut donc souhaiter de n'être point, lors qu'on est malheureux, & désespéré dans son malheur. Mais on ne peut souhaiter d'être malheureux, parce qu'on veut invinciblement être heureux. Ainsi, sans une foi ferme, sans l'espérance de trouver un bonheur plus solide que celui qu'on quitte, l'amour propre, quelque éclairé qu'il soit, ne peut pas seulement inspirer le dessein de sacrifier sa passion dominante. Cela ne se peut contester.

III. Or cette foi & cette espérance sont des dons de Dieu pour plusieurs raisons, dont la principale, ce me semble, est qu'il n'est pas naturellement possible, qu'un homme dissipé sans cesse par les objets qui flattent ses sens, & qui excitent ses passions, puisse assez prendre sur lui-même, pour examiner les véri-

tés

tés de la Religion avec autant d'attention & de persévérance qu'il en faut pour s'en convaincre pleinement & pour s'y soûmettre, si Dieu par une grace particuliére ne lui fait trouver du goust dans cette sorte d'application. Neanmoins, comme on peut faire servir la nature à la grace en mille maniéres, on doit, par un principe d'amour propre éclairé, faire effort pour rentrer en soi-même, pour affermir sa foi, & augmenter son espérance. Il faut expliquer ces vérités plus au-long.

IV. Tout homme veut invinciblement être heureux, mais d'un bonheur solide & durable. Nul homme ne veut être trompé, & principalement dans une chose d'aussi grande conséquence qu'est le salut éternel. Ainsi tout homme qui a dêja acquis quelque force & quelque liberté d'esprit, ou même qui n'est point tellement vendu au péché & asservi au plaisir actüel, qu'il ne puisse encore faire quelque réfléxion sur le chemin qui conduit à la vie, doit & peut s'assûrer une bonne fois, si son être est immortel, s'il y a un Dieu jaloux & inéxorable, si l'ordre est une loi inviolable, & si toute action conforme ou contraire à cette loi,

ſera infailliblement récompenſée ou punie. L'amour propre éclairé, le deſir d'être ſolidement heureux eſt ſans doute une grace ſuffiſante pour le porter à quelque examen des vérités de la Religion. Il peut ſe priver pour un moment d'un plaiſir léger, pour chercher la jouïſſance d'un plaiſir ſolide & durable. Car vouloir ceſſer d'être pour quelque tems actüellement heureux, pour l'être ſolidement pendant toute l'éternité, rien n'eſt plus raiſonnable & conforme à l'amour propre éclairé.

V. Il ne dépend point de l'homme que l'Evangile lui ſoit annoncé. Il ne dépend point de lui de tomber dans une converſation ou ſur un livre qui puiſſent le convaincre & le convertir, à-cauſe des circonſtances favorables de la grace & de ſon état préſent. Mais il dépend de lui, ou il en a dépendu, de conſerver quelque force & quelque liberté d'eſprit, & de ne pas laiſſer corrompre ſon imagination de maniére, que la grace lui étant donnée, elle ſoit infructueuſe; de maniére, dis-je, que le gouſt des vrais biens, la délectation ſpirituelle ne ſe faſſe preſque plus ſentir, à-cauſe de l'abondance, de la vivacité & de la force des plai-

plaiſirs ſenſibles qui le troublent & qui le captivent. Car, comme j'ai dêja dit, c'eſt par le moyen de cette délectation ſpirituelle, que les vérités de la Religion frappent vivement l'eſprit. Sans elle on lit l'Ecriture, comme les Juifs, un voile ſur les yeux. Le Prédicateur parle aux oreilles, les miracles & les prodiges étonnent les ſens: mais Dieu ne parle point au cœur. C'eſt l'attention qui eſt la cauſe naturelle de la lumiére. Mais d'ordinaire, dès que le plaiſir ceſſe, auſſitoſt l'attention manque; du-moins cette eſpéce d'attention favorable, qui rend agréable la lumiére, & qui la fait aimer; cette eſpéce d'attention qui prépare l'ame au mouvement vers le bien, à-cauſe que le plaiſir eſt le caractére naturel du bien, & que l'ame en tout tems veut invinciblement être heureuſe.

VI. Neanmoins, comme l'on veut être ſolidement heureux, on peut ſacrifier en partie les faux plaiſirs, quoi que préſens, aux plaiſirs ſolides, quoi que futurs. On peut même rechercher ceux-ci plûtoſt que ceux-là, lors que l'eſpérance & l'apparence actüelles du bien ſont en proportion réciproque. L'expérience nous apprend ces vérités: car ſou-

ſouvent on quitte un plaiſir léger, lors qu'on a quelque eſpérance d'en poſſéder un plus ſolide. Mais comme on veut invinciblement être heureux, & actüellement heureux, on ne peut réſiſter longtems à l'attrait actüel & continüel des plaiſirs ſenſibles, quelque force & quelque liberté d'eſprit qu'on ait acquiſe. On ne peut vouloir remettre à être heureux après la mort, qui paroit à l'imagination un anéantiſſement véritable; à l'imagination, dis-je, toûjours ſans la grace maîtreſſe de la Raiſon, gouvernante des paſſions, principe intérieur de tous les grands mouvemens qui ébranlent l'ame. Ainſi on voit bien, que d'un côté celui qui péche & qui ne travaille pas à conſerver la force & la liberté de ſon eſprit, mérite d'être puni; & de l'autre, que la loi & la Philoſophie la plus éclairée ne peuvent donner à l'ame corrompuë & affoiblie par le péché originel, aſſez de ſanté & de force pour marcher dans le chemin qui conduit au bonheur: ce que St. Paul fait voir dans toute l'Epître aux Romains.

VII. Il faut donc que l'homme capable de Raiſon, capable de bonheur, faſſe uſage de toute la force & de toute la

liberté d'esprit qui lui reste, pour s'instruire de ce qui peut augmenter sa foi & fortifier son espérance, par lesquelles il peut tendre à son bonheur, & sans lesquelles je viens de faire voir qu'il n'est pas possible de prendre seulement le dessein de sacrifier sa passion dominante. Mais quoi ! sacrifier sa passion dominante pour devenir heureux ? Cela se contredit. Du-moins cela est-il effrayant & rebuttant. Il est vrai; mais c'est lors que la passion a ses charmes : il faut donc les lui ôter. Je ne prétens pas qu'on la sacrifie avec tous les ornemens qui la déguisent. Au-contraire, puis qu'on ne veut pas être trompé, puis qu'on veut être solidement heureux, je prétens qu'on doit tâcher à la reconnoître telle qu'elle est, à en découvrir le ridicule qui la fasse mépriser, ou le déréglement qui en donne de l'horreur. Je prétens qu'on doit & qu'on peut se mettre l'esprit en tel état par la force de son espérance & de sa foi, qu'il puisse par le secours de la grace faire avec plaisir, ou du-moins avec joye, ce sacrifice qui lui paroissoit si terrible. Au-reste, c'est nécessité. Il faut ou périr sans resource avec nos richesses prétenduës, ou s'en décharger pour arriver

river heureusement au port, où nous retrouverons des biens solides qui ne seront plus sujets aux tempêtes & aux orages.

VIII. Pour cela il faut étudier l'homme, se connoître soi-même, sa grandeur, ses foiblesses, ses perfections, ses inclinations, & se bien convaincre de l'immortalité de son être: examiner avec soin la différence des deux parties dont l'homme est composé, & les loix admirables de leur union: de là s'élever à l'Auteur de ces loix, & à la cause véritable de tout ce qui se passe en nous & dans les objets qui nous environnent: contempler Dieu dans les attributs que renferme l'idée vaste & immense de l'Etre infiniment parfait, & n'en juger jamais par rapport à soi; mais soûtenir, s'il est nécessaire, la vûë de son esprit sur un sujet si abstrait & si profond, par les effets visibles de la cause universelle: sur tout examiner les rapports de la conduite de Dieu aux attributs divins, & reconnoître comment cette conduite doit nécessairement être la régle de la nôtre: pénétrer enfin dans ses desseins éternels, & reconnoître du-moins qu'il est lui-même la fin de son ouvrage, & l'ordre immüable sa loi: re-

venir à soi-même, se comparer à l'ordre ; & se reconnoître tout corrompû : sentir ses inclinations basses & indignes, & demeurer confus : se condamner comme criminel, comme ennemi de son Dieu, comme n'entrant point dans ses desseins, & n'obeïssant point à sa loi, mais sans cesse à la loi honteuse de la chair & du sang : humble & tremblant devant un Dieu jaloux de sa gloire, & vengeur des crimes, craindre la mort & l'enfer, sa juste & terrible vengeance, chercher avec empressement un Médiateur, & trouver enfin Jesus Christ Fils unique de Dieu, victime sur la croix pour les péchés du monde, & maintenant assis à la droite du Dieu vivant, établi Seigneur de toutes choses, & consacré Souverain Prêtre des vrais biens ; jadis mis à mort hors de Jérusalem comme un criminel, & aujourdhui dans le temple, dans le Saint des Saints devant la face de son Pere, toûjours vivant pour intercéder pour les pécheurs, & les combler de bénédictions & de graces ; mais enfin leur juge inéxorable au jour des vengeances du Seigneur ; jour éternel qui finira tous les tems, & qui réglera pour jamais & les biens & les maux.

IX.

IX. Peut-on penser à ces grandes vérités, en être convaincu par de fréquentes méditations; & trouver toûjours ses passions tout-à-fait les mêmes? Ce faste sensible, & ces charmes qui les environnent, peuvent-ils supporter la lumiére vive & pénétrante qui se répand dans l'esprit, lors qu'on pense à la mort, à l'enfer, à ce monde futur, cette Jérusalem céleste éclairée des splendeurs de Dieu même, & environnée du torrent de ses voluptés? Certainement la seule pensée de la mort change la face de toutes choses dans ceux qui ont encore quelque reste de sentiment, quelque force & quelque liberté d'esprit. Mais cette alternative inévitable de deux éternités si contraires qui succédent aux derniers moments, rompt tous les desseins, & efface toutes les idées que les passions nous présentent: du-moins n'est-il pas possible qu'elles justifient leurs excès & leurs déréglemens dans ces tems de réfléxion.

X. Que si l'on ajoûte à ces vérités que la Raison découvre, lors qu'elle est conduite par la foi, ce que la seule Raison apprend de la différence de l'ame & du corps, & des loix de l'union de ces deux substances; il ne sera pas si difficile de re-

reconnoître la malignité des passions, & de mépriser les caresses flateuses qui séduisent invinciblement les esprits foibles. Car enfin, lors qu'on a fait de sérieuses réfléxions sur le jeu de sa machine, on aime quelquefois mieux la conduire, que de s'en laisser emporter: & quand on s'est bien convaincu, que tout l'éclat & les charmes des objets sensibles dépendent uniquement de la maniére dont la fermentation des humeurs & du sang les fait regarder, le désir qu'on a d'être solidement heureux porte ailleurs nos pensées, & répand quelquefois le dégoût & l'horreur sur ces vains objets: vains sans doute & méprisables, puis que leur éclat cesse, dès que la fermentation diminuë, ou que la circulation du sang fournit le cerveau d'esprits tout nouveaux: vains pour mille autres raisons qu'il est inutile d'exposer. Ils passent, & cela suffit. Mais ils passent de maniére, qu'ils entraînent & qu'ils perdent pour l'éternité ceux qui s'y attachent.

XI. Qu'un chacun examine donc sa passion dominante sur les principes que la vraye Philosophie fournit, & sur les vérités de la foi, dont il a dû se convaincre par le bon usage de la grace & de la liberté;

liberté ; car rien n'eſt plus raiſonnable que la Religion, quoi qu'il faille du ſecours pour la bien comprendre & pour s'y ſoûmettre : que chacun, dis-je, examine à la lumiére de la Raiſon & de la foi, la paſſion qui le captive, & il ſe trouvera du-moins dans quelque déſir d'être délivré de ſa tyrannie. Peu-à-peu les charmes qui l'enchantoient ſe diſſiperont : il aura honte de lui-même, de s'être laiſſé ſottement ſéduire : & ſi la fermentation du ſang & des humeurs ceſſe pour quelque tems, & que les eſprits animaux changent de route, il ſe trouvera en tel état, que chagrin contre l'objet de ſes inclinations, il ne pourra pas même en ſupporter la préſence.

XII. Néanmoins qu'on ne ceſſe pas de veiller ſur ſoi-même, de ſe défier de ſes forces, & de méditer les ſujets qui rendent les paſſions ridicules & mépriſables : car il ne faut pas s'imaginer d'être en liberté, parce qu'on n'eſt point actuellement maltraité. L'imagination demeurera long-tems ſalie par l'impreſſion de la paſſion qui a regné : car les playes que le cerveau a reçûës par l'action des objets & par le mouvement des eſprits, ne ſe guériſſent pas facilement.

 Comme

Comme les esprits animaux passent naturellement dans les endroits du cerveau les plus ouverts ou les plus exposés à leur cours, il est impossible que les blessures de l'imagination se guérissent, si l'on ne détourne sans cesse le cours des esprits qui les renouvelle : car il n'est pas possible de refermer une playe, lors qu'on y enfonce à tous momens le poignard qui l'a faite, ou quelque chose qui la renouvelle & qui l'aigrisse.

XIII. Mais les esprits ne vont pas seulement d'eux-mêmes, & comme par hazard, dans les playes que le cerveau a reçûës par l'action des objets sensibles; ils sont déterminés à y passer sans cesse par le plaisir que l'ame en reçoit, & sur tout par la construction admirable de la machine, qui jouë son jeu, sans attendre les ordres de la volonté, & souvent même, à-cause du péché, contre ses ordres. Ainsi, dès qu'on cesse de résister, & de faire diversion dans les esprits, les passions se renouvellent & se fortifient. Or il n'y a point d'autre moyen de faire diversion & révulsion dans les esprits, que de se mettre à la présence de certains objets, & s'occuper de pensées ausquelles les différens cours d'esprits animaux sont

attachés par les loix de l'union de l'ame & du corps. Car le cours des esprits ne dépend point immédiatement de nos volontés : il n'en dépend, que parce que les pensées qui déterminent le mouvement de ces esprits, en dépendent, ainsi que j'ai fait voir dans le Chapitre V. Il n'est donc pas possible de se délivrer de ses passions, si l'on n'évite avec soin les objets qui les excitent, & si l'on ne s'occupe l'esprit de pensées propres à les rendre ridicules & méprisables, ainsi que je viens de dire. Mais j'expliquerai encore cela plus particuliérement dans la suite.

XIV. Afin qu'on fasse encore davantage de réfléxion sur les vérités que je viens d'exposer, je croi devoir dire en particulier, que ni la priére de l'invocation, ni les bonnes oeuvres, ni même la grace de Jesus Christ, ne guérissent point les blessures que le cerveau reçoit par le mouvement violent & déréglé que les passions excitent dans les esprits. Non, la grace de Jesus Christ la plus sublime, celle du Batême, celle que reçoit une ame qui communie avec les dispositions les plus saintes, ne guérit point sans miracle ces sortes de maux. Il est vrai que la grace de la justification nous donne

ne droit aux ſecours néceſſaires pour ré-ſiſter à l'effort actüel des paſſions ; mais elle ne nous délivre point de leurs attaques, elle ne referme point les playes que le cerveau a reçûës par l'action des objets ſenſibles. Dieu ne fait point de miracles ſur nôtre corps dans le tems qu'il nous juſtifie : il nous laiſſe toutes nos foibleſſes. Le Batême ne nous délivre point de nôtre concupiſcence : & le nouveau Chrêtien que la goutte incommode, ou que quelque paſſion inquiéte, ne ſe trouve point guéri de ces maux fâcheux ; il reçoit ſeulement les ſecours néceſſaires pour ſupporter patiemment la douleur qui le maltraite, & impatiemment, mais généreuſement, les careſſes de la paſſion qui le ſollicite & qui le cajole.

XV. Il faut dire à-peu-près la même choſe des priéres ou des bonnes œuvres : elles obtiennent de Dieu les ſecours néceſſaires au combat, mais elles ne nous délivrent point de nos miſéres ; ſi ce n'eſt qu'à-force de combattre & de réſiſter, on faſſe prendre naturellement un autre cours aux eſprits : car alors nos playes ſe guériſſent & ſe referment ; parce que pour guérir les bleſſures du cerveau, auſſi-bien que celles des autres parties

parties de nôtre corps, il suffit que rien n'empêche les parties séparées de se rejoindre.

XVI. Or la raison pour laquelle la grace ne nous délivre point de nos passions, ni le Batême de l'effort continuel de nôtre concupiscence; c'est que la puissance de la grace de Jesus Christ paroit bien davantage par les victoires continuelles que les justes remportent contre leurs ennemis domestiques; c'est que le mérite des Saints en devient & plus pur & plus grand; c'est enfin que la gloire répondant aux mérites, la cité sainte, le temple éternel, le grand ouvrage de Jesus Christ en reçoit mille & mille beautés, qu'il n'auroit pas, si nos passions ne nous livroient sans cesse mille & mille combats. St. Paul étoit juste, mais il sentoit dans sa chair une loi opposée à celle de l'esprit qui l'animoit. Il demanda souvent à Jesus Christ, qu'il le délivrast de ce qu'il appelle, écrivant aux Corinthiens, *éguillon de sa chair*. Mais Jesus Christ lui répondit: *Ma grace vous doit suffire; car c'est dans les foiblesses que ma puissance paroit, & que la vertu se purifie.* Aussi St. Paul se glorifioit-il dans les infirmités, les persécutions, les ou-

trages, *afin*, dit-il, *que la puissance de Jesus Christ habitât en lui.*

XVII. Qu'on ne soit donc pas surpris, si l'usage des Sacremens laisse le corps tel qu'il le trouve, & ne fortifie que l'homme intérieur, duquel on n'a point de parfaite connoissance: & qu'on ne se désespére pas, de ce qu'on se voit toûjours insulté & maltraité par des passions criminelles, pourvû qu'on soit toûjours ferme dans sa foi, content de ses espérances, & par là inébranlable dans la résolution de sacrifier à Dieu toutes choses. Que si on veut, comme on le doit, car on doit toûjours éviter les dangers; si on veut, dis-je, se délivrer des mouvemens importuns que les passions excitent, il faut absolument se servir du reméde que je viens d'expliquer, & remplir son esprit de pensées qui fassent diversion & révulsion dans les esprits, & rendent les passions ridicules & méprisables: il n'y a point d'autre moyen. Mais que ceux qui par un esprit philosophique, ou par le mouvement de l'amour propre éclairé, condamnent les passions comme des criminelles, ne s'imaginent pourtant pas être déja justes aux yeux de Dieu, & ne se préférent point trop prompte-

promptement à leurs freres. Il faut, autant qu'on le peut, faire servir la nature à la grace; mais qu'on se souvienne toûjours, que la nature ne justifie pas, & que souvent la grace opére dans les esprits, & les convertit, sans qu'on y apperçoive de changement.

CHAPITRE VIII.

Des moyens que la Religion fournit pour acquérir & conserver l'amour de l'ordre. Jesus Christ est la cause occasionnelle de la grace: il faut l'invoquer avec confiance. Lors qu'on s'approche des Sacremens, l'amour actüel de l'ordre se change en habitüel en conséquence des désirs permanens de Jesus Christ. Preuve de cette vérité essentielle à la conversion des pécheurs. La crainte de l'enfer est un aussi bon motif que le désir de la félicité éternelle. Il ne faut pas confondre le motif avec la fin. Le désir d'être heureux, ou l'amour propre, doit nous conformer à l'ordre, ou nous assujettir à la loi divine.

I. ON ne peut acquérir, ou conserver la vertu ou l'amour de l'or-

dre, que par des résolutions actüelles de lui sacrifier toutes choses : car naturellement ce sont les actes qui produisent & conservent les habitudes. Or on ne peut former la résolution de sacrifier sa passion dominante, sans une foi vive & une ferme espérance; sur tout, lors que la passion paroit avec ses charmes & ses attraits. Ainsi, comme la lumiére éclaire la foi, affermit l'espérance, & fait paroître à l'esprit le ridicule & le déréglement des passions, nous devons méditer sans cesse sur les vrais biens, rechercher & conserver chérement dans nôtre mémoire les motifs qui peuvent nous porter à les aimer, & à mépriser ceux qui passent; & cela avec d'autant plus de soin, que la lumiére est soûmise à nos volontés, & que si nous vivons dans l'aveuglement, c'est presque toûjours uniquement nôtre faute. Je croi avoir prouvé suffisamment ces vérités.

II. Mais lors que la foi n'est point assez vive, ni l'espérance assez ferme, pour nous faire résoudre à sacrifier une passion, qui s'est rendüe tellement la maîtresse de nôtre cœur, qu'elle corrompt à tous momens nôtre esprit en sa faveur; tout ce que nous devons & pouvons peut-être

faire

faire alors, c'eſt de chercher dans la crainte de l'enfer & de la juſte colére d'un Dieu vengeur, ce que nous ne trouvons point dans l'eſpérance d'une félicité éternelle: c'eſt de prier avec ardeur, dans le mouvement que cette crainte inſpire, le Sauveur des pécheurs, qu'il augmente nôtre foi & nôtre confiance en lui, ſans ceſſer néanmoins de méditer ſur les vérités de la Religion & de la Morale, & ſur la vanité des biens qui paſſent: car ſans cela on ne peut ni reconnoître ſes miſéres, ni invoquer ſon libérateur. Enfin, lors que nous ſentons en nous aſſez de force pour former actüellement la réſolution de ſacrifier nos paſſions à l'amour de l'ordre; alors, quoi que ſelon les principes que j'ai établis dans les Chapitres précédens, nous puiſſions abſolument par le ſecours de la grace, en réitérant de ſemblables actes, acquérir la charité ou l'amour habitüel & dominant de l'ordre immüable, il vaut mieux, ſans différer, s'approcher des Sacremens, & venir par ce mouvement actüel de l'amour de l'ordre, que le St. Eſprit nous inſpire, laver ſes péchés par la pénitence. C'eſt aſſûrément la voye la plus courte & la plus ſeure de changer l'acte en habitude;

tude ; l'acte, dis-je, qui passe & ne convertit point, en l'habitude qui demeure & qui justifie. Car Dieu ne juge pas des ames sur ce qui est en elles d'actuel & de passager, mais sur les dispositions habituelles & permanentes : & par les Sacremens de la nouvelle Loi, on reçoit la charité justifiante, qui donne droit aux vrais biens, & aux secours nécessaires pour les obtenir. Ce sont là des vérités que je dois maintenant expliquer par des principes certains, ou par l'évidence, ou par la foi.

III. Je croi avoir démontré en plusieurs endroits, & en plusieurs manieres, que Dieu éxécute toûjours ses desseins par des loix générales, dont l'efficace est déterminée par l'action des causes occasionnelles. J'ai prouvé cette vérité par les effets dont les causes secondes nous sont connües, & je croi l'avoir démontré par l'idée de Dieu même, parce que son action doit porter le caractére de ses attributs. On peut voir sur cela mes autres Ecrits. Mais si la Raison ne pouvoit nous conduire à cette vérité, l'Ecriture Sainte ne nous permettroit pas d'en douter à l'égard du sujet dont je traite. Car l'Ecriture Sainte nous apprend, que Jesus

sus Christ comme homme n'est pas seulement la cause méritoire, mais encore la cause distributive ou occasionnelle de toutes les graces : que Jesus Christ par son sacrifice a acquis droit sur toutes les Nations de la terre, pour lui servir de matériaux à la construction du temple spirituël de l Eglise, dont le temple superbe de Salomon n'étoit que l'ombre & la figure : & que maintenant & depuis le jour de son ascension, il use de son droit, & éléve à la gloire de son Pere le temple éternel, par la puissance qu'il a receüe de lui au jour de ses victoires, lors qu'il a été Souverain Prêtre des vrais biens selon l'ordre irrévocable de Melchisedech. *Jesus Christ est le Chef de l'Eglise* : il influë sans cesse dans les membres qui la composent, l'esprit qui lui donne la vie & la sainteté. *C'est l'Avocat, le Médiateur, le Sauveur des pécheurs.* Il est dans le Saint des Saints *toûjours vivant pour intercéder pour nous*, & toutes ses priéres, ou ses désirs sont exaucés. En un mot, Jesus Christ lui-même nous apprend, que *toute puissance lui a été donnée dans le ciel & sur la terre.* Or il n'y a pas receu cette puissance, comme Dieu égal au Pere, mais entant qu'homme semblable à nous;

Ephes. 4. 15, 16.
1 *Joann.* 2: 1.
1 *Tim.* 2. 5.
Ephes. 5. 23.
Hebr. 7. 25.
Joann. 11. 42.
Matth. 28. 18.
Joann. 13. 3.

à nous, & Dieu ne communique sa puissance aux créatures, que parce qu'il éxécute leurs volontés, & par elles ses propres desseins : car Dieu seul est cause véritable de tout ce qui se fait dans la nature & dans la grace. Ainsi il est certain par l'Ecriture, que Jesus Christ comme homme est la *cause occasionnelle* qui détermine l'efficace de la loi générale, par laquelle Dieu veut sauver tous les hommes en son Fils & par son Fils.

IV. Il est nécessaire de se bien convaincre de cette vérité essentielle à la Religion, par la lecture du Nouveau Testament, & principalement de l'Epître aux Hebreux : & comme je croi l'avoir suffisamment prouvé dans le Traité *de la Nature & de la Grace*, & dans les *Méditations Chrêtiennes*, je ne m'y arrêterai pas davantage. J'écris pour des Philosophes, mais des Philosophes Chrêtiens, qui reçoivent l'Ecriture & la Tradition infaillible de l'Eglise Universelle ; & je tâche d'expliquer les vérités de la foi par des termes clairs & exempts d'équivoque. Car c'est pour cette raison que je dis que Jesus Christ comme homme & Souverain Prêtre des vrais biens, est la cause *occasionnelle* de la grace. Je pourrois dire

natu-

naturelle, *instrumentelle*, *seconde*, *distributive*, ou me servir de quelque autre terme plus commun : mais les termes les plus communs ne sont pas toûjours les plus clairs. Quoi qu'on s'imagine les bien entendre, on ne sçait pas trop ce qu'on dit, lors qu'on les prononce ; & si on veut se donner la peine d'examiner ceux-ci, on verra bien que le mot de cause *naturelle* réveille une fausse idée ; que celui d'*instrumentelle* est obscur ; que celui de *seconde* est si général, qu'il ne dit rien de distinct à l'esprit ; & que celui de *distributive* est du-moins équivoque & confus. Pour celui de cause *occasionnelle* de la grace, il n'a, ce me semble, aucun de ces défauts, du-moins par rapport aux personnes pour lesquelles uniquement j'ai écrit le Traité *de la Nature & de la Grace*, duquel néanmoins plusieurs autres ont voulu juger, qui n'entendent point trop les principes que j'ai supposés. Car ce terme marque précisément, que Dieu qui fait tout comme cause *véritable* ; ainsi que je croi l'avoir démontré en plusieurs endroits, ne donne sa grace que par Jesus Christ, victime immolée sur la croix, & maintenant clarifiée & consommée en Dieu, maintenant

nant Souverain Prêtre des biens futurs; Chef de l'Eglise, Architecte du temple éternel. Il fait comprendre clairement, que la loi générale de l'ordre de la grace, c'est que Dieu veut sauver tous les hommes en son Fils & par son Fils: verité que St. Paul répéte à tous momens, comme étant le fondement de la Religion que nous professons. Peut-être que le mot propre pour exprimer clairement ce que la foi nous enseigne de Jesus Christ, m'est échappé. Mais qu'on ne se chagrine point contre moi, je suis docile. Je ne disputerai jamais avec chaleur & avec entêtement pour des termes. Dès qu'on m'en donnera de meilleurs, je m'en servirai. Mais j'estime que les meilleurs sont les plus clairs: qu'on y prenne garde. Car les mots ne sont que pour exprimer les pensées. De-sorte que ceux qui expriment clairement de fausses pensées, sont en eux-mêmes préférables à ceux qui expriment confusément les pensées les plus solides: principalement quand on parle comme je fais, dans le dessein d'expliquer & de prouver clairement des vérités que les Philosophes mêmes ne conçoivent pas trop bien.

V.

V. Au-reste, je prie qu'on me fasse justice, ou qu'on ait pour moi la cha-
:é de croire, que ce n'est ni chagrin
ontre les personnes, ni désir de justifier
es sentimens ou mes maniéres, que je
éveille maintenant certaines idées. Je
roi que ceux qui ne m'ont pas rendu ju-
tice, n'ont eu aucun dessein de m'offen-
er; & que s'ils ont jugé un peu trop
promptement de mes opinions sur des
ermes qu'ils n'entendent pas, c'est l'amour qu'ils ont eu pour la Religion qui les y a sollicités: amour qui ne peut être trop grand, & qu'il est difficile de retenir, lors qu'il est aussi ardent que je le reconnois dans quelques-uns de mes adversaires. Qu'on me pardonne ce petit écart, je reviens.

VI. Dieu n'agit jamais sans raison, & il n'a que deux raisons générales qui le déterminent à agir: l'ordre qui est sa loi inviolable, & les loix générales qu'il a établies, & qu'il suit constamment, afin que sa conduite porte le caractére de ses attributs. Ainsi, comme il n'arrive rien dans les créatures, que Dieu ne le fasse en elles, & qu'à l'égard des pécheurs l'ordre immüable de la justice n'éxige pas que Dieu leur fasse aucun bien; le pé-

cheur

cheur ne peut rien obtenir, & sur tout la grace, qu'il n'ait recours à la cause *occasionnelle*, qui détermine la cause *véritable* à la communiquer aux hommes. C'est donc une espéce de nécessité, de sçavoir distinctement quelle est précisément cette cause occasionnelle, afin de s'en approcher avec confiance, & obtenir les secours, sans lesquels j'ai fait voir qu'il n'est pas possible de prendre seulement la résolution de sacrifier à la loi de Dieu sa passion dominante.

VII. Lors qu'un malade craint la mort, & qu'il est pleinement convaincu qu'il n'y a qu'un certain fruit capable de lui rendre la santé; sa crainte suffit, afin qu'il fasse quelques efforts pour en recouvrer. Le premier homme n'étoit immortel, que parce qu'il sçavoit que le fruit de l'arbre de la vie conservoit la vigueur & donnoit l'immortalité, & qu'il étoit en son pouvoir de s'en nourrir. Ainsi, lors qu'on craint l'enfer, & qu'on sçait distinctement que Jesus Christ est l'arbre de la vie, dont le fruit donne l'immortalité; ou pour parler clairement & sans équivoque aux Philosophes, lors qu'on sçait que Jesus Christ est la cause *occasionnelle* de la grace, la crainte ac-

lle de la mort éternelle suffit pour l'in-
quer, afin qu'il forme par rapport à
is, quelques désirs qui déterminent
eu comme cause véritable, à nous déli-
r de nos maux.

VIII. Or encore un coup, car on
peut trop imprimer cette vérité dans
esprits, Jesus Christ comme homme
seul la cause occasionnelle de la grace;
l est plus certain & plus seur, que ses
irs influent l'esprit qui nous vivifie,
il n'est seur que demain le soleil répan-
la lumiére, & le feu la chaleur & le
uvement. Le feu respecte le corps
Martyrs: le soleil s'éclipse souvent,
la nuit il nous laisse dans les ténébres:
is Jesus Christ n'a jamais prié en vain.
r si Jesus Christ avant que de consom-
r son sacrifice, par lequel il a mérité
gloire qu'il posséde présentement, par-
t à son Pere, disoit de soi: *Je sça-
s bien, mon Pere, que vous m'exaucez
jours*; certainement aujourdhui qu'il
entré par son sang dans le Saint des
nts, & qu'il est établi Souverain Prêtre
s biens véritables, ce seroit être bien
idéle, que de manquer de confiance
lui. Mais, dira-t-on, le feu commu-
que la chaleur par la nécessité des loix
natu-

naturelles : on ne peut s'en approcher, sans ressentir son action ; & il dépend au-contraire de Jesus Christ, de prier pour ceux qui l'invoquent. Cette différence est véritable. Mais quoi ! doutera-t-on de la bonté de Jesus Christ ? Oubliera-t-on qu'il porte la qualité de Sauveur des pécheurs ? Se défiera-t-on des promesses qu'il nous a faites en tant d'endroits de son Evangile ? Qu'on se souvienne que nous avons en lui un Pontife qui a éprouvé nos maux, & compatissant à nos foiblesses : qu'il ne souhaite rien tant que d'achever son grand ouvrage, le temple éternel, dont nous devons être les piérres vivantes ; & que, comme il le dit lui-même, tout est en joye dans le ciel, lors qu'un pécheur se convertit : & qu'on s'approche dans ces pensées du trône de sa grace, du vrai Propitiatoire avec confiance. Qu'on demande, on recevra : qu'on cherche, on trouvera : qu'on frappe, & on aura enfin la liberté d'entrer. *Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé.* L'Ecriture nous apprend ces vérités.

Hebr. 4: 14, 15. 5: 9.

Luc. 15.

Joel 2: 32.

IX. Ainsi, supposé qu'un homme craigne les jugemens terribles du Dieu vi-

vivant, croye en J. Christ, & l'invoque comme son Sauveur, & qu'enfin il reçoive de lui assez de force pour former cette résolution héroïque de renoncer à sa passion dominante : ce qu'il doit faire en cet état, c'est de venir, sans différer, se jetter aux pieds du Prêtre, afin de recevoir par le Sacrement de Pénitence, l'absolution de ses péchés, & la charité justifiante, que les pécheurs reçoivent par ce Sacrement, lors qu'ils s'en approchent par le mouvement qu'inspire le St. Esprit, quoi qu'il n'habite point encore en eux. Voici la preuve de ce que j'avance.

X. Jesus Christ après sa résurrection s'apparut à ses Apôtres, & leur dit : *La paix soit avec vous. Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoye aussi de-même. Et ayant dit ces paroles, il souffla sur eux, & leur dit : Recevez le Saint Esprit. Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez*, &c. D'où il est clair premiérement, que les Apôtres, & les Prêtres par conséquent, ont le pouvoir de remettre les péchés ; & cela ne peut guéres contester. En second lieu, que ce Sacrement, & même tous ceux de la nouvelle alliance, pour d'autres raisons que celles

Ioann. 20. 21.

les que je donne présentement, conférent la charité justifiante, ou l'amour habitüel & dominant de l'ordre immüable. Car Dieu ne juge point d'une ame sur ce qu'il connoit en elle de passager & d'actüel, mais sur les dispositions stables & permanentes. Donc l'amour actüel de l'ordre ne justifie pas, mais l'amour habitüel. Car Dieu, qui aime l'ordre inviolablement, ne peut pas aimer un cœur déréglé, un cœur plus disposé au mal qu'au bien. Or le Prêtre a le pouvoir de remettre les péchés. Donc il a celui de rendre le pécheur agréable à Dieu. Son absolution change donc l'acte en l'habitude, en disposition permanente. Car enfin, le Prêtre ne peut pas juger de l'état du pénitent, mais seulement de sa résolution actüelle. Il ne peut juger du pénitent que sur la déclaration que le pénitent lui fait: & le pénitent lui-même ne peut sçavoir, si l'amour qu'il a pour l'ordre est habitüel, ou non. Car on ne peut juger de soi, que par le sentiment intérieur qu'on en a; & ce sentiment ne répréſente que les actes qu'on sent actüellement, & nullement les habitudes, si elles ne sont excitées.

XI. De là il est évident, que c'est une

une erreur très-pernicieuſe, de croire que l'abſolution du Prêtre ne délivre le pénitent que de la peine éternelle dûë au péché. Car le Prêtre n'ayant aucun moyen de reconnoître moralement, qu'un pénitent ſoit juſte aux yeux de Dieu, il ne pourroit jamais donner l'abſolution qu'au hazard, ſi le Sacrement ne changeoit pas l'acte, ou la réſolution actüelle dont on a ſentiment intérieur, en diſpoſition habitüelle, qui ne ſe fait point ſentir. Deplus, eſt-ce avoir le pouvoir de remettre les péchés, que de laiſſer le pécheur dans la mort du péché, & ne faire du bien qu'aux juſtes ? Il faut donc qu'il y ait en Jeſus Chriſt un déſir permanent & efficace, en conſéquence de la puiſſance que Dieu lui a donnée en l'établiſſant cauſe occaſionnelle de la grace; que l'état du pénitent change par l'abſolution du Prêtre; & qu'il ſoit délivré de la *coulpe* du péché, auſſi-bien que de la peine éternelle qui lui eſt dûë.

XII. Certainement, quand on compare enſemble les deux Alliances de Dieu avec les hommes, pour en découvrir les rapports, les biens promis par la Loi avec ceux que Jeſus Chriſt nous a mérités, & dont il eſt le diſpenſateur; on

voit bien que l'Auteur de la Loi donnant droit par ses promesses aux biens temporels, Jesus Christ Médiateur de la nouvelle Alliance, doit aussi donner droit aux vrais biens, aux biens éternels : & qu'ainsi nos Sacremens doivent opérer la grace ou la charité justifiante dans ceux qui les reçoivent, laquelle seule donne droit à ces vrais biens. Car il est certain, que Dieu qui aime l'ordre, ne peut pas donner le ciel à ceux qui sont plus disposés au mal qu'au bien, à ceux qui sont actuellement dans le désordre. Au reste, le Concile de Trente a défini ce que je viens d'établir. C'est un article
Seß. 7. Can. 8. de nôtre foi, que les Sacremens de la nouvelle Alliance opérent la grace ou la charité justifiante; & que le pécheur qui s'approche du Sacrement de Pénitence par le mouvement que lui inspire le St.
Seß. 14. Chap. 4. Can. 5. Esprit, mouvement qui ne le justifie point, car le St. Esprit n'habite point encore en lui, comme le dit le Concile, & pour les raisons que je viens d'expliquer; que ce pécheur, dis-je, reçoit véritablement la charité habituelle de la justification, par l'efficace du Sacrement que le Sauveur des pécheurs a établi pour les délivrer de la captivité du péché.

XIII. Il eſt donc évident, que le pécheur contrit par quelque motif que ce puiſſe être, car il n'importe, lors qu'il ſe ſent touché de repentir, & qu'il a obtenu par ſes priéres, ou autrement, aſſez de force pour former la réſolution généreuſe de ne plus pécher, ou de renoncer à ſa paſſion dominante; doit promptement avoir recours à la pénitence, pour recevoir par ce Sacrement, ce qu'apparemment il ne pourroit point obtenir par les priéres ordinaires.

XIV. Je ſçai bien que pluſieurs perſonnes condamnent la crainte de l'enfer, comme un motif d'amour propre qui ne peut produire rien de bon : motif néanmoins que j'ai pris, comme étant le plus vif & le plus ordinaire pour s'exciter à faire les choſes qui nous peuvent conduire à la juſtification. Je ſçai, dis-je, qu'ils rejettent ce motif comme inutile, & approuvent au-contraire l'eſpérance de la récompenſe éternelle, comme un motif ſaint & raiſonnable, & dont les plus gens de bien s'animent à la vertu, ſelon ces paroles de David, toûjours ſi rempli d'ardeur & de charité : *Inclinavi cor meum ad faciendas juſtificationes tuas in æternum* PROPTER RETRIBUTIONEM.

Cependant, vouloir être heureux, ou ne vouloir pas être malheureux, c'est la même chose; rien n'est plus facile à comprendre. La crainte de la douleur, le désir du plaisir ne sont l'un & l'autre que des mouvemens d'amour propre. Mais l'amour propre en lui-même n'est point mauvais. Dieu le produit sans cesse en nous. Il nous porte invinciblement au bien, & par ce même mouvement il nous détourne invinciblement du mal. Nous ne pouvons point nous empêcher de souhaiter d'être heureux, & par conséquent de n'être point malheureux. Ainsi la crainte de l'enfer, ou l'espérance du paradis sont deux motifs égaux, aussi bons l'un que l'autre: si ce n'est que celui de la crainte a cet avantage sur l'autre, que c'est le plus vif, le plus fort, le plus efficace; parce qu'ordinairement, toutes choses égales, on craint plus la douleur, qu'on ne souhaite les plaisirs: chacun peut sur cela se consulter soi-même. Et qu'on ne dise pas, que la récompense éternelle renferme la vûë de Dieu; & que c'est par cette raison-là que l'espérance de la récompense est un bon motif: car il en est de-même de la crainte. L'enfer de son côté exclud la vûë de

de Dieu ; & la crainte de ne point posséder Dieu, est la même chose que le désir ou l'espérance de le posséder. Ainsi, soit qu'on compare la douleur au plaisir, Dieu perdu avec Dieu possédé, la crainte est aussi bonne que le désir ou l'espérance. Mais de-plus, elle a cet avantage, qu'elle est propre à réveiller les plus assoupis & les plus stupides ; & c'est pour cela que l'Ecriture & les Péres se servent à tous momens de ce * motif. Car enfin, on devroit y prendre garde ; ce n'est point proprement le motif qui régle le cœur, c'est l'amour de l'ordre. Tout motif est fondé sur l'amour propre, sur le désir invincible d'être heureux, que Dieu inspire sans cesse en nous pour le bonheur, en un mot sur la volonté propre ; car nous ne pouvons aimer que par nôtre volonté. Et celui qui brûleroit d'ardeur de jouïr de la présence de Dieu, pour contempler ses perfections, & avoir part à la félicité des Saints, seroit toûjours digne de l'enfer, s'il avoit le cœur déréglé, & refusoit de sacrifier à l'ordre sa passion dominante. Et au-contraire, celui qui seroit indifférent, si cela se pouvoit ainsi, pour le bonheur éternel, mais d'ailleurs rempli de charité, ou de l'a-

* *Par motif j'entens ce qui excite dans l'ame quelque mouvement actüel de cette espéce d'amour que j'ai appellé auparavant* amour d'union.

l'amour de l'ordre, qui renferme la charité, ou l'amour de Dieu sur toutes choses, seroit juste & solidement vertueux; parce que, comme j'ai déja prouvé fort au-long, la vraye vertu, la conformité avec la volonté de Dieu, consiste précisément dans l'amour habituel & dominant de la loi éternelle & divine, l'ordre immüable.

XV. L'homme doit aimer Dieu non seulement plus que la vie présente, mais plus que son être propre : l'ordre le demande ainsi. Mais il ne peut être excité à cet amour, que par l'amour naturel & invincible qu'il a pour le bonheur : il ne peut aimer que par l'amour du bien, que par sa volonté. L'homme ne peut trouver son bonheur en lui-même : il ne peut le trouver qu'en Dieu, puis qu'il n'y a que Dieu capable d'agir en lui, & de le rendre heureux. De-plus, il vaut mieux n'être point, que d'être malheureux : il vaut donc mieux n'être point, que d'être mal avec Dieu : il faut donc aimer Dieu plus que soi-même, & lui rendre une exacte obéïssance. Il y a de la différence entre les motifs & la fin. On s'excite par les motifs à agir pour la fin. C'est le dernier des crimes, que de mettre sa fin

dans

dans soi-même. Il faut tout faire pour Dieu. Toutes nos actions se doivent rapporter à celui de qui seul nous tenons la force de les faire : autrement nous blessons l'ordre, nous offensons Dieu, nous commettons une injustice. Cela est incontestable. Mais nous devons chercher dans l'amour invincible que Dieu nous donne pour le bonheur, des motifs qui nous fassent aimer l'ordre. Car enfin, Dieu étant juste, on ne peut être heureux, si l'on n'est soûmis à l'ordre. Que ces motifs soient de crainte ou d'espérance, il n'importe, pourvû qu'ils nous animent & qu'ils nous soûtiennent. Les meilleurs sont les plus vifs, les plus forts, les plus solides & les plus durables.

XVI. Il y a des personnes qui se font mille suppositions extravagantes, & qui, faute d'avoir une idée juste de Dieu, supposeront, par exemple, que Dieu ait eu dessein de les rendre éternellement malheureux. Ils se croyent, dans cette supposition, obligés d'aimer plus que toutes choses ce fantôme de leur imagination. Et cela les embarasse extrémement : car le moyen d'aimer Dieu, lors qu'on s'ôte tous les motifs raisonnables de l'aimer ; ou plûtôt, lors qu'au-lieu de lui, on

présente à l'esprit une idole terrible qui n'a rien d'aimable ? Dieu veut qu'on l'aime tel qu'il est, & non pas tel qu'il est impossible qu'il soit. Il faut aimer l'Etre infiniment parfait, & non pas un fantôme épouvantable, un Dieu injuste, un Dieu puissant, à-la-vérité, absolu, souverain, tel que les hommes souhaitent d'être, mais sans sagesse & sans bonté ; qualités qu'ils n'estiment guéres. Car le principe de ces imaginations extravagantes qui font peur à ceux qui les forment, c'est que les hommes jugent de Dieu par le sentiment intérieur qu'ils ont d'eux-mêmes, & pensent sans réflexion, que Dieu peut former des desseins qu'ils se sentent capables de prendre. Mais qu'ils n'ayent rien à craindre : s'il y avoit un Dieu tel qu'ils se l'imaginent, le vrai Dieu, jaloux de sa gloire, nous deffendroit de l'adorer & de l'aimer ; & qu'ils tâchent de se convaincre, qu'il y a peut-être plus de danger d'offenser Dieu, lors qu'on lui donne une forme si horrible, que de mépriser son fantôme. Il faut sans cesse chercher des motifs qui conservent & qui augmentent en nous l'amour de Dieu, tels que sont des menaces & des promesses qui se rapportent à l'ordre immüable ;

müable : motifs propres pour des créatures qui veulent invinciblement être heureuses, & dont aussi l Ecriture est remplie; & ne pas retrancher ces justes motifs, ni rendre odieux le principe de tout bien. Car enfin, la raison pour laquelle les Démons ne peuvent plus aimer Dieu, c'est qu'effectivement ils n'ont plus maintenant par leur faute, aucun motif de l'aimer; c'est qu'il est arrêté, & ils le sçavent, que Dieu ne sera jamais bon à leur égard. Car comme on ne peut aimer que le bien, que ce qui est capable de rendre heureux; ils n'ont plus aucun motif d'aimer Dieu, mais ils en ont de le haïr de toutes leurs forces, comme la cause véritable, mais très-juste des maux qu'ils souffrent. Ils ne peuvent aimer Dieu, & ils y sont obligés, parce que l'ordre le demande; l'ordre, dis-je, loi inviolable de toutes les intelligences, en quelque état qu'elles puissent être, heureuses ou malheureuses. Ainsi, comme ils méritent ce qu'ils endurent, ils sont déréglés, & seront incorrigibles dans leur malice pendant toute l'éternité. Tout ceci n'est que pour faire comprendre, que tout ce qui peut nous faire aimer Dieu, recourir à Jesus Christ, vi-

vre dans l'ordre, ne peut être mauvais, & ne doit point être rejetté. Si je me trompe, je demande qu'on m'éclaire, car ceci est de conséquence.

CHAPITRE IX.

L'Eglise dans ses priéres s'adresse au Pére par le Fils, & pourquoi. Il faut prier la Sainte Vierge, les Anges & les Saints, non pas néanmoins comme causes occasionnelles de la grace intérieure. Les Anges, & même les Démons, ont pouvoir sur les corps, en qualité de causes occasionnelles. Ainsi les Démons peuvent nous tenter, & les Anges favoriser l'efficace de la grace.

I. JEsus Christ considéré selon sa nature humaine, étant seul le *vrai propitiatoire*, ou la cause *occasionnelle* de la grace, ainsi que j'ai fait voir dans le Chapitre précédent, il est clair que c'est de lui seul dont il faut s'approcher pour l'obtenir. Néanmoins on peut invoquer Dieu, & même il n'y a que lui qu'on doive adorer ou invoquer comme cause *véritable* de nos biens. On peut aussi prier la Sainte Vierge, les Anges & les Saints,

Saints, non pas comme des causes *véritables*, ni *occasionnelles* ou distributives de la grace, mais comme amis de Dieu, ou intercesseurs aùprès de Jesus Christ. On peut même enfin prier les Anges, comme nos protecteurs contre le Démon, ou comme *causes occasionnelles* de certains effets qui peuvent nous disposer à recevoir utilement la grace intérieure. Mais il faut que j'explique ces vérités plus au long, car elles sont de la derniére conséquence pour régler nos priéres, nôtre culte, tous nos devoirs.

II. L'Eglise conduite par l'Esprit de vérité adresse ordinairement ses priéres au Pere par le Fils; & lors qu'elle s'adresse au Fils, elle le considére comme égal au Pere: & par conséquent ce n'est point simplement entant qu'homme qu'elle l'invoque, mais entant qu'Homme-Dieu. Cela est évident par les conclusions ordinaires des priéres; *Per Christum Dominum nostrum*, ou *per Dominum nostrum Jesum Christum*, ou *qui vivis & regnas Deus*, &c. Comme il n'y a que Dieu qui soit cause véritable, & qui par son efficace propre puisse faire ce que nous souhaitons, il est nécessaire que la plus-part de nos priéres & tout nôtre culte se rapporte à lui.

Mais comme il n'agit que lors que les causes occasionnelles qu'il a établies déterminent l'efficace de ses loix, il est aussi à-propos que nôtre maniére de l'invoquer soit conforme à ce sentiment.

III. Si Jesus Christ comme homme n'intercéde pour les pécheurs, c'est en vain que les pécheurs invoquent Dieu : car la grace n'étant point donnée aux mérites, l'ordre immüable de la justice n'oblige point Dieu à l'accorder aux pécheurs qui la demandent. Il faut que ce soit la cause occasionnelle qui l'oblige à cela, en conséquence de la puissance qui lui a été donnée par l'établissement des loix générales de l'ordre de la grace : parce qu'enfin *Dieu n'agit, que lors que l'ordre immüable le demande, ou que les causes occasionnelles ou particuliéres l'y obligent*, ainsi que j'ai déja dit. Mais quoi que Jesus Christ seul entant qu'homme soit la cause particuliére des biens que nous recevons, si les priéres de l'Eglise s'adressoient toûjours directement à lui, cela pourroit donner aux hommes quelque occasion d'erreur, & les porter peut-être à l'aimer entant qu'homme, de cette espéce d'amour qui n'est dû qu'à la puissance

ſance véritable, & même à l'adorer ſans rapport à la perſonne divine en qui ſa nature humaine ſubſiſte. Or l'adoration & l'amour d'union qui honore la puiſſance, ne ſont dûs qu'au Tout-puiſſant: car Jeſus Chriſt même ne mérite nos adorations & cette eſpéce d'amour, que parce qu'il eſt en même tems Dieu & homme.

IV. Ainſi l'Egliſe a très-grande raiſon d'adreſſer ſes priéres à Dieu, cauſe unique & *véritable*; par Jeſus Chriſt néanmoins, en qui ſe trouve la cauſe *occaſionnelle* & diſtributive des biens que nous demandons. Car encore que les pécheurs ne reçoivent la grace, que lors que Jeſus Chriſt prie par ſes déſirs actüels ou habitüels, paſſagers ou permanens, il faut qu'on ſçache toûjours, qu'il n'y a que Dieu qui la donne comme cauſe véritable, afin qu'il ſoit ſeul le terme de nôtre amour & de nôtre culte. Néanmcins, quoi qu'on s'adreſſe à la cauſe véritable & générale, c'eſt de-même que ſi l'on s'adreſſoit à la cauſe particuliére & diſtributive: parce que Jeſus Chriſt comme homme étant le Sauveur des pécheurs, l'ordre veut qu'il ſoit averti de leurs invocations; & que bien-loin d'être jaloux

de

de la gloire qu'on rend à Dieu, que lui-même entant qu'homme reconnoit sans cesse son impuissance & sa dépendance; & qu'il n'exaucera jamais ceux qui, semblables aux Eutychiens, regardent sa nature humaine comme transformée en la divine, & lui ôtent ainsi les qualités d'Avocat, de Médiateur, de Chef de l'Eglise, en un mot de Souverain Prêtre des biens véritables. Ainsi on voit bien d'un côté, que pour prier utilement, il n'est pas absolument nécessaire de sçavoir si précisément & si distinctement les vérités que je viens d'expliquer; & de l'autre, que la conduite de l'Eglise s'accommode parfaitement avec les fondemens de la Religion & de la Morale, qui sont que Dieu seul est la fin de toutes choses, & qu'on ne peut avoir accès auprès de lui, que par Jesus Christ nôtre Seigneur. Je croi que l'on conviendra assez de tout ceci.

V. Mais à l'égard de la Sainte Vierge, des Anges & des Saints, il y a plus de difficulté. Néanmoins le sentiment de l'Eglise est, qu'ils sçavent nos besoins, lors que nous les invoquons; & que comme ils sont en grace avec Dieu, & unis à Jesus Christ leur Chef, ils peuvent le sol-

solliciter par leurs priéres & leurs désirs, à nous délivrer de nos miséres. Cela paroit même incontestable par l'exemple de Saint Paul & de tous les Saints, qui se sont toûjours recommandés aux priéres les uns des autres. Car enfin, si les Saints sur la terre remplis encore d'imperfection, peuvent par leurs priéres être utiles à leurs amis ; je ne voi pas qu'il y ait de bonnes raisons pour ôter aux Saints ce pouvoir. Ce qu'il faut seulement observer, c'est qu'ils ne sont point causes occasionnelles de la grace intérieure. Car cette puissance n'a été donnée qu'à Jesus Christ, comme Architecte du temple éternel, Chef de l'Eglise, Médiateur nécessaire, en un mot cause particuliére ou distributive des vrais biens.

VI. Ainsi on peut prier la Sainte Vierge, les Anges & les Saints, qu'ils sollicitent pour nous la charité de Jesus Christ. Apparemment il y a de certains tems de faveur pour chaque Saint, comme les jours ausquels l'Eglise solemnise leur fête. Il se peut même faire, qu'ils ayent en qualité de causes naturelles ou occasionnelles, le pouvoir de produire ces effets que nous appellons miraculeux, à-cause que nous n'en connoissons pas la

cause : tels que sont la guérison des maladies, l'abondance des moissons, ou d'autres changemens extraordinaires dans l'arrangement des corps, substances inférieures aux esprits, & sur lesquelles il semble que l'ordre demande, ou dumoins permette qu'ils ayent quelque pouvoir, pour récompenser, ou plûtôt pour faire admirer leur vertu, & la faire embrasser aux autres hommes. Mais quoi que cela ne soit pas tout-à-fait certain à l'égard des Saints, je croi que cela est indubitable à l'égard des Anges. Cette vérité est de si grande conséquence pour plusieurs raisons, que je croi la devoir expliquer en peu de mots dans la conduite que Dieu a tenuë pour l'éxécution de ses desseins.

VII. Dieu ne pouvant agir que pour sa gloire, & n'en trouvant qu'en Jesus-Christ une digne de lui, il a certainement tout fait par rapport à son Fils. Cette vérité est si claire, qu'il n'est pas possible d'en douter, lors qu'on y fait quelque réflexion. Car quel rapport entre l'action de Dieu & son ouvrage, si on sépare cet ouvrage de Jesus Christ qui le sanctifie ? Quel rapport entre un monde prophane qui n'a rien de divin, & l'action

tion de Dieu toute divine, en un mot, entre le fini & l'infini ? Et peut-on concevoir, que Dieu qui ne peut agir que par sa volonté, que par l'amour qu'il se porte à lui-même, puisse agir pour ne rien faire qui soit digne de lui, puisse agir pour faire un monde qui n'ait point de rapport à lui, ou qui ne vaille point l'action par laquelle il est produit ?

VIII. Apparemment donc, les Anges immédiatement après leur création, étonnés de se voir sans Chef, sans Jesus Christ, & ne pouvant justifier le dessein de Dieu de les avoir créés, les méchans crûrent valoir quelque chose par rapport à Dieu, & l'orgueil les perdit : ou, supposé, ce qui paroit le plus vrai-semblable, que le Verbe Eternel pour justifier dans leur esprit la sagesse de la conduite de Dieu, leur eust appris qu'il avoit dessein de former l'homme, & de s'unir aux deux substances, esprit & corps, qui le composent, pour sanctifier en lui tout l'ouvrage de Dieu, qui n'est aussi composé que de ces deux genres d'êtres ; les méchans s'opposérent à ce dessein, & ne voulurent point adorer Jesus Christ, ni se soûmettre à celui qu'ils croyoient leur être égal, ou même inférieur par sa na-

ture, quelque relevée qu'elle dust être par l'union hypostatique. Alors il se fist deux partis opposés dans l'ouvrage de Dieu, St. Michel & ses Anges, Satan & ses Ministres, principes des deux cités éternelles, Jérusalem & Babylone.

IX. Les Anges ayant donc pouvoir sur les corps, ou par le droit de leur nature, à-cause qu'il semble que l'ordre demande que les êtres supérieurs agissent sur ceux qui sont au dessous d'eux ; ou plûtôt par le decret que Dieu avoit formé d'éxécuter par eux, comme causes occasionnelles, de certains effets, ses propres desseins, construire la cité sainte, la Hiérusalem céleste, son grand ouvrage, dont les Anges sont ministres, sous le sage & l'unique Architecte Jesus Christ nôtre Seigneur, selon les Saintes Ecritures; & faire ainsi paroître la puissance de son Fils bien-aimé, à qui il falloit des ennemis à combattre & à vaincre : laquelle puissance n'a jamais éclatté davantage, que lors qu'il a détrôné le Prince rebelle qui avoit assujetti à ses loix toute la terre. Car jamais la puissance du libérateur ne paroit davantage, que lors que l'ennemi s'est rendu absolument le maître, qu'on n'a plus aucun pouvoir de lui

lui résister, & qu'on gémit depuis longtems sous sa tyrannie. Les Anges, dis-je, ayant un pouvoir immédiat sur les corps, & par eux un pouvoir indirect sur les esprits, dès que les premiers hommes furent formés, les méchans tenterent la femme de la maniére qu'on sçait, en la flattant apparemment sur le dessein connu de Dieu, que le Verbe s'uniroit à l'ame de l'homme pour le sanctifier, selon ces paroles, *Eritis sicut Dii, scientes bonum & malum.* Car je ne voi pas que des esprits éclairés pûssent avoir d'autre motif de désobeïr formellement à Dieu, que celui d'être tirés de leur état prophane à un état divin & digne de Dieu, par une union particuliére avec la Raison universelle, le Verbe Eternel, pour lequel & sur lequel ils sçavoient bien qu'ils avoient été formés, & sur lequel ils devoient être réformés, eux qui étoient seuls sur la terre, & chefs de la postérité qu'ils pouvoient avoir. Ainsi les Démons les vainquirent & s'en rendirent maîtres, & de tous leurs descendans : & par là, quoi qu'ils favorisassent le dessein de l'incarnation du Verbe, puis que le péché du premier homme la rend nécessaire en plusieurs maniéres, ils crûrent l'avoir ren-

renversé; car apparemment ils s'imaginoient que l'union avec Dieu se devoit mériter par une obeïssance éxacte à ses ordres.

4. Partie du premier Eclaircissement.

X. Il faut sçavoir par des raisons que j'ai dites dans *la Recherche de la Vérité*, que le premier homme ayant péché, il étoit nécessaire en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps, & de l'immutabilité de l'ordre, que sa chair se révoltât contre son esprit, & que même la concupiscence se transmit dans tous ses enfans, mais par d'autres raisons que j'ai expliquées fort au-long dans un autre endroit du même Livre. Or la concupiscence est cet instrument universel de l'iniquité qui a inondé toute la terre. Car étant entre les mains du Démon, qui peut l'exciter en mille maniéres par le pouvoir qu'il a sur les corps, il a regné par elle jusqu'à la venuë de Jesus Christ, qui par son sacrifice a mérité la qualité de Souverain Prêtre des vrais biens, ou de cause occasionnelle de la délectation intérieure, laquelle seule peut contrebalancer le poids de la concupiscence, & rendre inutile au Démon cet instrument de ses conquêtes : parce que l'homme voulant invinciblement être heureux, rien

Voyez l'Eclarcissement sur le péché originel.

rien ne peut guérir son cœur corrompu par les plaisirs sensibles, que l'onction de la grace, le goust ou l'avantgoust des vrais biens. Car enfin, les bons Anges ne pouvant répandre dans le cœur de l'homme la grace de sentiment, & les méchans pouvant y exciter la concupiscence; c'étoit une nécessité que le péché regnast, je ne dis pas parmi les idolâtres, je dis même parmi les Juifs. Aussi sçait-on que ce Peuple étoit fort charnel & fort grossier, toûjours porté à l'idolâtrie, & qu'il y retomboit souvent, malgré les miracles extraordinaires que St. Michel & ses Anges faisoient en leur faveur, malgré les promesses & les menaces des biens & des maux temporels, qui étoient l'objet de leur concupiscence. Car les Anges mêmes ne conservoient le culte du vrai Dieu, & ne retenoient dans le devoir le Peuple soumis à leur conduite, que par des motifs d'amour propre, en leur promettant des biens, que les vrais Chrêtiens croyent en toutes maniéres indignes de leur amour.

XI. La Loi ne devoit point promettre les vrais biens pour plusieurs raisons: mais une des principales, c'est que ces

sortes

ſortes de biens ne pouvant être l'objet de la concupiſcence, la connoiſſance & le culte du vrai Dieu auroient bientôt été détruits parmi les Juifs, & cette Nation choiſie réduite à une poignée de gens qui appartenoient à Jeſus Chriſt, & que la grace intérieure a ſanctifiés en chaque ſiécle. Or il falloit que la connoiſſance du vrai Dieu ſe conſervaſt avec quelque éclat chez les Juifs, Peuple prophétique & témoin irréprochable des vérités de la Religion, malgré la puiſſance & les artifices du Prince du monde, juſqu'à ce qu'enfin le Fils unique de Dieu, pour lequel & par lequel toutes choſes ont été faites, deſcendit du ciel pour changer la face de toute la terre, & commencer ce denoüement ſurprenant & admirable de la conduite de Dieu. Denouëment qui finira par le nœud indiſſoluble de l'époux & de l'épouſe, qui joüiront enſemble dans le ciel d'une félicité éternelle au milieu des ſplendeurs divines, chantant ſans ceſſe des cantiques de loüanges à la gloire de celui qui aura réduit leurs ennemis ſous leurs pieds par la puiſſance invincible de ſon bras, & par des voyes parfaitement dignes de ſa ſageſſe & de ſes autres attributs.

XII. Ces

XII. Ces grandes vérités méritetoient sans doute d'être prouvées & expliquées plus au-long, mais ce n'est pas ici le lieu. Mon dessein est principalement de faire comprendre, que les Anges sont Ministres de Jesus Christ, & qu'ils *sont envoyés*, comme dit St. Paul, *pour exercer leur ministére en faveur de ceux qui doivent hériter le ciel:* & qu'ainsi, ils ont en qualité de causes occasionnelles, car Dieu ne communique point sa puissance aux créatures d'une autre maniére; ils ont, dis-je, le pouvoir, non de donner la grace intérieure, mais de produire dans les corps, & par eux dans les ames qui leur sont unies, certains effets, qui peuvent favoriser l'efficace de la grace, & empêcher que les hommes ne trouvent à tous momens ces sujets de chûte que les Démons leur proposent: car, comme dit le Prophete, *Il a ordonné à ses Anges de vous protéger dans toutes vos voyes: ils vous porteront sur leurs mains, de-peur que vôtre pied ne rencontre quelque pierre qui vous fasse choir.*

Hebr. 1. 14.

Pseaum. 91: 11, 12.

XIII. On peut donc prier les Anges, & leur demander leur protection contre *ce lion rugissant*, qui, comme dit St. Pierre, *tourne sans cesse autour de nous*

1 Petr. 5.

pour nous dévorer; ou, pour parler comme St. Paul, *contre ces Puissances invisibles, ces Principautés, ces Princes du monde remplis de ténébres & d'erreurs, ces malins esprits répandus dans l'air. Car ce n'est pas seulement contre la chair & le sang que nous avons à combattre.* Mais il ne faut pas regarder les Anges, comme causes distributives de la grace, ni leur rendre le culte qui n'est dû qu'à Jesus Christ. *Ne vous laissez pas séduire*, dit S. Paul, *par ceux qui s'humilient devant les Anges, & leur rendent un culte superstitieux, qui se mêlent des choses qu'ils n'entendent point, éblouïs par de vaines imaginations de leur esprit propre: au-lieu de demeurer attachés au Chef, duquel tout le corps de l'Eglise reçoit l'esprit qui lui donne l'accroissement & la vie, à Jesus Christ, qui ayant désarmé les Principautés & les Puissances, après les avoir vaincus par sa croix, les a fait servir publiquement à la gloire de son triomphe. Qui expolians principatus & potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso.*

Ephes. 6. 12.

Coloss. 2. 18, 19.

Ibid. 15.

CHA-

CHAPITRE X.

Des causes occasionnelles des sentimens & des mouvemens de l'ame qui résistent à l'efficace de la grace soit de lumiére, soit de sentiment. L'union de l'esprit à Dieu est immédiate, & non celle de l'esprit au corps. Explication de quelques loix générales de l'union de l'ame & du corps, nécessaires pour bien entendre la suite de ce Traité.

I. DAns les Chapitres V. VI. & VII. j'ai parlé assez au-long de la cause occasionnelle de la *lumiére*; & dans les deux précédens, j'ai tâché de faire comprendre quelle est la cause occasionnelle de la grace de *sentiment*, & ce qu'il y a à faire pour l'obtenir. Ainsi, comme il n'y a que la lumiére & le sentiment qui déterminent la volonté, ou le mouvement naturel qu'a l'ame vers le bien en général; tout ce qui me reste présentement à expliquer par rapport aux moyens d'acquérir ou de conserver l'amour habituel & dominant de l'ordre immuable, ne sont que les loix de l'union de l'ame & du corps, ou les causes occasionnelles de

tous ces sentimens vifs & confus, & de tous ces mouvemens indélibérés qui nous unissent à nôtre corps, & par nôtre corps à tous les objets qui nous environnent. Car, pour aimer l'ordre & acquérir la vertu, il ne suffit pas d'obtenir la grace de sentiment, qui seule ébranle l'ame & la met en mouvement vers le vrai bien; il faut de-plus faire en-sorte, que cette grace agisse dans nos cœurs selon toute son efficace. Ainsi il faut éviter avec soin les causes occasionnelles des sentimens & des mouvemens qui résistent à l'action de la grace, & qui la rendent quelquefois entiérement inutile. Voici le principe le plus général de tout ce que je dirai dans la suite de la premiére Partie de cet Ouvrage.

II. L'esprit de l'homme a deux rapports essentiels & naturels; à Dieu, cause véritable de tout ce qui se passe en lui; à son corps, cause occasionnelle de toutes les pensées qui ont rapport aux objets sensibles. Dieu ne parle immédiatement à l'esprit que pour l'unir à lui: le corps ne parle à l'esprit que pour le corps, que pour l'attacher aux biens sensibles. Dieu ne parle à l'esprit que pour l'éclairer & le rendre parfait: le corps ne parle

parle à l'esprit que pour l'aveugler & le corrompre en sa faveur. Dieu par la lumiére conduit l'esprit à sa félicité : le corps par le plaisir entraîne & précipite l'homme dans son malheur. En un mot, quoi que Dieu fasse tout, & que le corps ne puisse agir sur l'esprit, non-plus que l'esprit sur le corps, que comme cause occasionnelle, en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps, & en punition du péché, qui sans toucher à ces loix, a changé l'union en dépendance : néanmoins on peut dire, que c'est le corps qui aveugle l'esprit, & corrompt le cœur; parce que c'est le rapport de l'esprit au corps qui est la cause de toutes les erreurs & de tous les désordres dans lesquels on tombe.

III. Cependant il faut être bien convaincu, & n'oublier jamais que l'esprit ne peut avoir de rapport immédiat qu'à Dieu seul, qu'il ne peut être uni directement qu'à lui : car enfin, l'esprit ne peut être uni au corps, que parce qu'il est uni à Dieu même. Il est certain par mille & mille raisons, que si je souffre, par exemple, la douleur d'une piqûre, c'est que Dieu agit en moi, en conséquence néanmoins des loix de l'union de l'ame

& du corps; loix efficaces par l'action des volontés divines, capables seules d'agir en moi. Mais le corps par lui-même ne peut être uni à l'esprit, ni l'esprit au corps. Ils n'ont nul rapport entre eux, ni nulle créature à quelque autre: je parle des rapports de causalité, tels que sont ceux qui dépendent de l'union de l'ame & du corps. C'est Dieu qui fait tout. Sa volonté est l'union de toutes les unions. Les modifications des substances ne dépendent que de celui qui leur donne & qui leur conserve l'être. C'est une vérité essentielle que je croi avoir ailleurs suffisamment démontrée.

IV. Mais quoi que l'esprit ne puisse être uni immédiatement qu'à Dieu, il peut l'être encore aux créatures par la volonté de Dieu, qui leur communique sa puissance, lors qu'il les établit causes occasionnelles pour produire certains effets. Mon ame est unie à mon corps, parce que d'un côté ma volonté est établie cause occasionnelle de quelques changemens que Dieu seul produit en lui; & de l'autre, que les changemens qui se passent dans mon corps, sont établis causes occasionnelles de quelques-uns de ceux qui arrivent à mon esprit.

V. Or

V. Or Dieu a établi ces loix pour plusieurs raisons qui nous sont inconnües. Mais entre celles qui nous sont connües, c'est premiérement, parce qu'en les suivant, Dieu agit d'une maniére uniforme & constante, par des loix générales, par les voyes les plus simples & les plus sages, en un mot, d'une maniére qui porte admirablement le caractere de ses attributs. En second lieu, parce que le corps de l'homme est sa propre victime: car il semble qu'il se sacrifie lui-même par la douleur, & qu'il s'anéantisse par la mort. L'ame est en épreuve dans son corps: & Dieu voulant être mérité en quelque maniére, voulant proportionner les récompenses aux mérites, il nous fournit par les loix de l'union de l'ame & du corps, voye simple, générale, uniforme & constante, mille moyens de nous sanctifier, & de mériter les vrais biens. J'ai expliqué ailleurs ces vérités; mais il faut qu'on s'en souvienne.

VI. Cette espéce d'union de l'esprit avec Dieu, laquelle n'a nul rapport aux créatures, passe dans l'esprit de bien des gens pour une imagination sans fondement. Car comme l'opération de Dieu n'a rien de sensible, on croit se répon-

dre à soi-même, & se faire des reproches, lors que la Raison universelle nous répond, & nous reprend dans le plus secret de nous-mêmes. Certainement celui qui ne connoit point ce que c'est que la vérité & l'ordre, ne connoit point cette union, quoi que peut-être elle agisse en lui; de-même que celui qui n'aime point la vérité, & n'obeït point à l'ordre, rompt cette union, quoi que peut-être il la connoisse.

VII. Pour cette espéce d'union de l'esprit avec Dieu, laquelle a rapport aux créatures, on la croit réelle, mais on la conçoit mal. Car on s'imagine recevoir des objets ce qui ne vient que de Dieu seul. La cause de ce préjugé est la même que du précédent. Comme l'opération divine n'est pas visible, on attribue aux objets qui frappent les sens, tout ce qu'on sent à leur présence; quoi qu'ils ne soient eux-mêmes présens à l'ame, que parce que Dieu, plus présent à nous que nous-mêmes, nous les répréfente dans sa propre substance: substance, dis-je, qui seule est intelligible, seule même capable d'agir en nous, & d'y produire toutes ces sensations qui rendent sensibles les idées intellectuelles, & nous font juger confusément non seulement

qu'il

qu'il y a des corps, mais encore que ce ſont ces corps qui agiſſent en nous, & nous rendent heureux; ce qui eſt la cauſe la plus générale de nos déſordres.

VIII. Car les hommes en tout tems veulent être heureux, ils ne veulent jamais être malheureux. Le plaiſir actüel rend actüellement heureux: & la douleur malheureux. Or on ſent du plaiſir & de la douleur à la préſence des corps, & on croit qu'ils en ſont la cauſe véritable. C'eſt donc une eſpéce de néceſſité, qu'on les craigne & qu'on les aime: & même, quoi qu'on ſoit convaincu par des démonſtrations métaphyſiques & certaines, que Dieu ſeul eſt cauſe véritable; cela ne donne pas la force de les mépriſer, lors qu'on en jouït. Car les jugemens des ſens agiſſent plus ſur nous, que les raiſons les plus ſolides, parce que ce n'eſt pas tant la lumiére, que le plaiſir, qui ébranle l'ame & la met en mouvement.

IX. Ainſi il eſt viſible, que pour conſerver l'amour dominant de l'ordre immüable, il faut d'un côté faire tous ſes efforts pour augmenter cette eſpéce d'union de l'eſprit avec Dieu, laquelle n'a point de rapport aux objets ſenſibles; & de l'autre, diminuër, autant qu'il eſt

possible, cette autre espéce d'union qui a rapport aux corps, substances inférieures à la nôtre, & qui, bien-loin de pouvoir nous rendre parfaits, ne peut agir en nous, ni nous corrompre, que parce que le péché du premier homme a introduit la concupiscence, qui consiste uniquement dans la perte que nous avons faite du pouvoir d'arrêter, ou de suspendre les loix des communications des mouvemens, par lesquelles les corps qui nous environnent agissent sur celui que nous animons, & par lui sur nôtre esprit, en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps.

Méditations Chrétiennes, Medit. 13, 14. &c.

X. J'ai déja, ce me semble, suffisamment prouvé, du-moins à l'égard de certaines personnes, que tout le mouvement de l'ame dépendant de la lumiére & du sentiment, il est nécessaire pour exciter en nous ce mouvement qui nous approche de Dieu, & qui nous y tient unis, de s'éxercer sans cesse dans le travail de l'attention, cause occasionnelle de la lumiére, & d'invoquer souvent Jesus Christ, cause occasionnelle de la grace de sentiment. Je dois maintenant expliquer les moyens de diminüer l'union qui est entre nous & les créatures,

res, & faire en-ſorte qu'elles ne partagent point avec Dieu nôtre eſprit & nôtre cœur. Car nous ſommes tellement ſitués entre Dieu & les corps, que nous ne pouvons nous approcher des corps, ſans nous éloigner de Dieu; & qu'il ſuffit de rompre le commerce que nous avons avec eux, pour ſe trouver uni à Dieu, à-cauſe de l'influence continuelle que J. Chriſt répand dans ſes membres.

XI. Aſſûrément tout ce que je vais dire n'eſt pas fort néceſſaire à ceux qui ont lû & médité les principes que j'ai établis dans la *Recherche de la Vérité*: & ſi les hommes avoient tous aſſez de raiſon pour étudier par ordre, ou du-moins aſſez d'équité pour croire qu'un Auteur a peut-être plus penſé qu'eux au ſujet qu'il traite; je ne ſerois pas obligé de répéter en général ce que j'ai dêja dit ou prouvé ailleurs en pluſieurs maniéres. Perſonne ne lit Apollonius, ou Archimede, ſans ſçavoir ſon Euclide: parce qu'on n'entend rien dans les Sections Coniques, ſi l'on ne ſçait la Géométrie ordinaire; & qu'en matiére de Géométrie, quand on n'entend pas, on ſçait bien qu'on n'entend pas. Mais en matiére de Morale & de Religion, chacun ſe croit aſſez en état

de bien concevoir tout ce que les Livres en disent : je n'ose dire pourquoi. Ainsi chacun en juge, sans prendre garde que la Morale, par exemple, j'entens la Morale démontrée ou expliquée par principes, est à la connoissance de l'homme, ce qu'est la science des lignes courbes à celle des lignes droites.

XII. Je me croi donc obligé de faire ici quelques suppositions des principes que j'ai prouvés ailleurs, & qui sont nécessaires pour la suite. Cela éclaircira peut-être bien des choses que j'ai dites, & que je crains fort qu'on n'ait pas bien entendües : mais ces suppositions ne sont point pour ceux qui ont médité les principes que j'ai expliqués ailleurs, ou qui ont bien compris ce que j'ai dit jusqu'ici. Ils peuvent passer au Chapitre suivant, & s'épargner une lecture inutile.

XIII. Je suppose premiérement, qu'on soit bien convaincu que pour unir l'ame au corps, il ne faut pas confondre les idées de ces deux substances, comme font la plus-part des hommes, qui pour faire cette union, étendent l'ame dans toutes les parties du corps, & attribüent au corps tous les sentimens qui n'appartiennent qu'à l'ame. L'union de l'ame &
du

du corps consiste dans l'action mutüelle & réciproque de ces deux êtres, en conséquence de l'efficace des volontés divines, qui seules peuvent changer les modifications des substances. L'ame pense,& n'est point étendüe. Le corps est étendu, & ne pense point. On ne peut donc unir l'ame au corps par l'étendüe, mais par la pensée: ni le corps à l'ame par des sentimens, mais par des situations & des mouvemens. Le corps est piqué, l'ame le sent. L'ame craint un mal, le corps le fuit. L'ame veut remüer le bras, il se remüe aussi-tôt: & l'ame le voit & le sent. Ainsi il y a une correspondance mutüelle entre certaines pensées de l'ame & certaines modifications du corps, en conséquence de quelques loix naturelles que Dieu a établies, & qu'il suit constamment. C'est là ce qui fait l'union de l'ame & du corps. L'imagination peut fournir d'autres idées de tout ceci. Mais cette correspondance est inconteſtable, & elle me suffit pour la suite. Ainsi je ne veux & ne dois point bâtir sur des fondemens peu sûrs.

XIV. Je suppose en second lieu, qu'on sçache que l'ame n'est point immédiatement unie à toutes les parties du

corps, mais à celle qui leur répond à toutes, & que j'appelle, sans la connoître, la *partie principale*; & qu'ainsi, nonobstant les loix de l'union de l'ame & du corps, on peut bien couper le bras à un homme, sans qu'il résulte dans son ame aucune pensée qui y réponde; mais il n'est pas possible qu'il arrive le moindre changement dans la *principale partie* du cerveau, qu'il n'en arrive aussi dans l'ame. L'expérience prouve ces vérités; car quelquefois on coupe des parties, sans qu'on le sente, parce que l'ébranlement de la coupure ne se communique point alors à la partie principale. Et au-contraire ceux qui ont perdu un bras, sentent souvent une douleur très-réelle dans ce bras qu'ils n'ont plus, parce qu'il se passe dans la *partie principale* du cerveau, le même ébranlement, que si on avoit mal au bras.

XV. Le premier homme avant son péché avoit sur son corps un pouvoir absolu; du-moins empêchoit-il, dès qu'il le vouloit, que le mouvement ou l'action des objets ne se communiquast des organes des sens qui en pouvoient être frappés, à la partie principale du cerveau: & cela apparemment par une espéce de révul-

révulsion, semblable en quelque chose à celle qu'on fait, quand on se veut rendre attentif à des pensées que la présence des objets sensibles fait évanouïr.

XVI. Mais je suppose en troisiéme lieu, que maintenant nous n'avons plus ce pouvoir; & qu'ainsi pour avoir quelque liberté d'esprit, penser à ce qu'on veut, aimer ce qu'on doit, il est nécessaire que la partie principale qui répond aux sens, soit calme & sans agitation, ou du-moins qu'on puisse encore l'arrêter; ou la fléchir du côté qu'on le désire. Nôtre attention dépend de nos volontés; mais elle dépend beaucoup plus de nos sentimens & de nos passions. Il faut faire de grands efforts pour ne pas regarder ce qui frappe, pour ne pas aimer ce qui plait; ce qui frappe, dis-je, & ce qui plait au cœur. L'ame ne se lasse jamais plûtôt, que lors qu'elle combat contre les plaisirs, & qu'elle se rend actuellement malheureuse.

XVII. En quatriéme lieu, je suppose qu'on sçache que la partie principale n'est jamais touchée ou ébranlée d'une maniére agréable ou désagréable, qu'il ne s'excite dans les esprits animaux quelque mouvement propre à transporter le

corps vers l'objet qui agit en lui, ou à s'en séparer par la fuite; & qu'ainsi les ébranlemens des fibres du cerveau qui ont rapport au bien ou au mal, sont toûjours suivis du cours des esprits, qui disposent le corps comme il le doit être, par rapport à l'objet présent; & que même les sentimens de l'ame qui répondent à ces ébranlemens, sont suivis des mouvemens de la même ame qui répondent au cours de ces esprits. Car les traces ou ébranlemens du cerveau, sont au cours des esprits, ce que les sentimens de l'ame sont aux passions: & les traces sont aux sentimens, ce que le mouvement des esprits est au mouvement des passions.

XVIII. En cinquiéme lieu, je suppose que les objets ne frappent jamais le cerveau, sans y laisser des marques de leur action; ni les esprits animaux, des traces de leur cours: que ces traces & ces blessures ne se referment ou ne s'effacent pas facilement, lors que le cerveau a été souvent, ou rudement frappé, & que le cours des esprits a été rapide, ou a recommencé souvent de la même maniére: que la mémoire & les habitudes corporelles ne consistent que dans ces mêmes traces, qui donnent au cerveau

& aux autres parties du corps, une facilité particuliére à obeïr au cours des esprits ; & qu'ainsi le cerveau est blessé, & l'imagination salie, lors qu'on a joui des plaisirs, & qu'on n'a pas craint de se familiariser avec les objets sensibles.

XIX. Enfin je suppose qu'on conçoive distinctement, que lors que plusieurs traces ont été formées dans le même tems, on ne peut en ouvrir quelqu'une, sans entrouvrir toutes les autres ; & qu'ainsi il y a toûjours plusieurs idées accessoires qui se présentent confusément à l'esprit, & qui ont rapport à la principale, à laquelle on s'applique particuliérement ; & aussi plusieurs sentimens confus & mouvemens indirects, qui accompagnent la passion principale qui ébranle l'ame, & la transporte vers certain objet particulier. Rien n'est plus certain que cette liaison des traces entre elles, & avec les sentimens & les passions. Pour peu qu'on connoisse l'homme, & qu'on fasse réfléxion sur le sentiment intérieur qu'on a de ce qui se passe en soi-même, on découvrira plus de ces vérités en une heure, que je n'en pourrois expliquer en un mois ; pourvû qu'on ne confonde point l'ame avec le

le corps pour les unir entre eux, & qu'on distingue avec soin les propriétés dont la substance qui pense est capable, de celles qui appartiennent à la substance étenduë. Et je croi devoir avertir, que ces sortes de vérités sont d'une conséquence infinie, non seulement pour concevoir distinctement ce que j'ai dit jusques ici & ce que je dois dire dans la suite, mais généralement pour toutes les sciences qui ont quelque rapport à l'homme. Comme j'ai traité ce sujet fort au-long dans la *Recherche de la Vérité*, & principalement dans le second Livre, je n'ai pas crû devoir en parler d'abord: & si même ces suppositions paroissent obscures, & n'ouvrent pas assez l'esprit, pour faire clairement comprendre ce que je dois dire ici; qu'on ait recours à ce même Livre, car je ne puis me résoudre à expliquer amplement une même chose plusieurs fois.

CHA-

CHAPITRE XI.

De quelle ſorte de mort il faut mourir pour voir Dieu & s'unir à la Raiſon, & pour ſe délivrer de la concupiſcence. C'eſt la grace de la foi qui nous donne cette heureuſe mort. Les Chrêtiens ſont morts au péché par le Batême, & vivent en Jeſus Chriſt reſuſcité. De la mortification des ſens, & de l'uſage qu'il en faut faire. On doit s'unir aux corps, ou s'en ſéparer, ſans les aimer, ni les craindre. Mais le plus ſeur, c'eſt même de rompre avec eux tout commerce, autant que cela eſt poſſible.

I. LA mort eſt une voye abrégée de ſe délivrer de la concupiſcence, & de rompre tout d'un coup cette union malheureuſe qui nous empêche de nous réünir à nôtre principe. Mais il n'eſt pas néceſſaire que je prouve ici, que ſe la procurer, c'eſt commettre un crime, qui bien-loin de nous réünir avec Dieu, nous en ſépare pour jamais. Il eſt permis de mépriſer la vie, & même de ſouhaiter la mort, comme St. Paul, pour être avec Jeſus Chriſt: *Deſiderium habens* Phil. 1:23.

bens dissolvi, & esse cum Christo. Mais on est obligé de conserver sa santé & sa vie; & c'est la grace de Jesus Christ qui doit nous délivrer de la concupiscence, ou de ce corps de mort qui nous attache aux créatures. *Infelix ego homo! Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* s'écrie le même Apôtre, *Gratia Dei per Jesum Christum.*

Rom. 7: 24.

II. Certainement il faut mourir pour voir Dieu & s'unir à lui: *car personne ne peut le voir, & vivre*, dit l'Écriture. Mais on meurt véritablement, à proportion qu'on quitte le corps, qu'on se sépare du monde, qu'on fait taire ses sens, son imagination & ses passions par lesquelles on est uni à son corps, & par lui à tous ceux qui l'environnent. On meurt à son corps & au monde, à proportion qu'on rentre en soi-même, qu'on consulte la vérité intérieure, qu'on s'unit & qu'on obeït à l'ordre. La Sagesse Eternelle est cachée aux yeux de tous les *vivans*. Mais ceux qui sont *morts* au siécle & à eux-mêmes, ceux qui ont crucifié leur chair avec ses desirs déréglés, ceux qui sont crucifiés avec Jesus Christ, & à l'égard desquels le monde est crucifié, en un mot ceux qui ont le cœur pur, ou l'esprit

Exod. 33: 20.

Job. 28.

Beati mundi corde, quoniam ipsi Deum videbunt. Matth. 5.

l'esprit net, & ceux dont l'imagination n'est point salie, sont en état de contempler la vérité. Maintenant ils ne voyent Dieu que confusément & imparfaitement, *ex parte, per speculum, in ænigmate*. Mais ils le voyent véritablement, ils sont étroitement & immédiatement unis à lui, & ils le verront quelque jour face à face : car il faut connoître & aimer Dieu dès cette vie, pour le posséder en l'autre. *1 Cor. 13. 12.*

III. Mais ceux qui vivent non seulement de la vie du corps, mais encore de la vie du monde ; ceux qui jouïssent des plaisirs, & se répandent dans tous les objets qui les environnent, ne trouveront point la vérité. Car *la sagesse n'habite point avec ceux qui vivent dans les délices*, dit l'Ecriture : *Non invenitur in terra suaviter viventium*. Il ne faut donc pas se donner la mort qui tuë le corps, & finit la vie ; mais il faut se donner la mort qui abbat le corps, & diminuë la vie ; j'entens l'union de l'esprit au corps, ou sa dépendance. Il faut commencer & continuer son sacrifice, & en attendre de Dieu la consommation & la récompense. Car la vie du Chrêtien sur la terre, est un sacrifice continuel, par lequel il *Iob. 28.*

immole

immole sans cesse son corps, sa concupiscence, son amour propre à l'amour de l'ordre; & sa mort, précieuse aux yeux de Dieu, est le jour de ses victoires & de ses triomphes en Jesus Christ résuscité, le précurseur de nôtre gloire, & le modéle de nôtre réformation éternelle.

Rom. 6:6. IV. Saint Paul nous apprend que nôtre vieil homme a dêja été crucifié avec Jesus Christ: parce qu'effectivement par le sacrifice que Jesus Christ a offert sur la croix, il nous a mérité, à nous particuliérement qui avons été lavés dans son sang par le Batême, toutes les graces nécessaires pour contrebalancer, & même diminuer peu-à-peu le poids de la concupiscence, de-maniére que le péché ne regne plus en nous que par nôtre faute. Ainsi ne nous imaginons pas, pour justifier nôtre lâcheté, que nous ne puissions point résister à la loi de la chair qui se révolte sans cesse contre la loi de l'esprit. La loi du péché seroit la maîtresse absoluë des mouvemens de nôtre cœur, si Jesus Christ ne l'avoit point détruite par sa croix. Mais nous qui *sommes morts & ensevelis au péché par le Batême*, qui sommes justifiés & résuscités en Jesus Christ glorifié, qui sommes animés

Rom. 6:4.
Ibid. 11.

més de l'influence de notre Chef, de l'esprit de Jesus Christ, d'une force toute divine; nous ne devons pas croire que le ciel nous abandonne dans les combats, & que si nous sommes vaincus, c'est que le secours nous manque. Jesus Christ ne néglige point ceux qui l'invoquent: c'est une impiété que de le croire; *car quiconque invoquera le Seigneur, sera sauvé*, disent toutes les Ecritures. *Act. 2: 21. Rom. 10: 13. Joël 2: 32.*

V. Certainement *nous ne serions point glorifiés & assis dans le ciel avec Jesus Christ, nous n'aurions point la vie éternelle résidente en nous, nous ne serions point héritiers de Dieu & cohéritiers avec Jesus Christ, citoyens de la sainte cité, & enfans adoptifs de Dieu même*, ce que les Apôtres disent des Chrêtiens, si Dieu n'étoit point fidéle dans ses promesses, en permettant que nous fussions tentés au dessus de nos forces; ce que St. Paul aussi nous deffend de croire. *1 Cor. 10. 13.* Mais on peut dire avec vérité, que nous sommes déja glorifiés en Jesus Christ, & le reste; parce qu'effectivement il ne dépend plus que de nous, de conserver par la grace le droit que la même grace nous donne aux biens futurs; & que c'est une espéce de brutalité, qui doit même surprendre les

les esprits, que l'homme perde par sa faute des biens infinis, & se damne pour jamais par sa négligence.

VI. Cette vérité supposée, comme incontestable, réveillons nôtre foi & nôtre espérance, cherchons les moyens d'assûrer nôtre salut, & faisons en-sorte que la grace que Dieu ne peut pas répandre sur nous, dans d'autre dessein que celui de nous sanctifier & de nous sauver, nous sanctifie effectivement, & nous fasse mériter les vrais biens. *Mortui enim estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Mortificate ergò membra vestra quæ sunt super terram.* Vous estes morts, dit Saint Paul, *& vôtre vie est cachée en Dieu avec Jesus Christ. Mortifiez donc les membres de vôtre corps.* Nous sommes morts au péché, parce que vivans en Jesus Christ nôtre Chef, nous devons & pouvons par son influence donner la mort au vieil homme: il ne tient qu'à nous. Mais pour éxécuter ce dessein suivant le conseil que St. Paul donne ici, il faut travailler toute sa vie à la mortification de ses sens, veiller avec soin à la pureté de son imagination, régler sur l'ordre tous les mouvemens de ses passions, en un mot, diminuer le poids du péché, qui par les efforts actüels de la con-

Coloss. 3. 3.

concupiscence excitée, est capable de contrebalancer les graces les plus fortes, & de nous séparer de Dieu. *Mortificate ergò membra vestra quæ sunt super terram.* Si nous faisons ce qui dépend de nous, la grace agira selon toute son efficace dans nôtre cœur, nous mourrons dans le sens de St. Paul, & enfin *nôtre vie cachée en Dieu avec Jesus Christ, paroîtra avec éclat, lors que Jesus Christ lui-même viendra à paroître tout environné de gloire & de majesté.* CUM *Christus apparuerit, vita vestra tunc & vos apparebitis cum ipso in gloria.* Coloss. 3. 4.

VII. De tous les exercices propres à favoriser l'efficace de la grace, il n'y en a point de plus nécessaire que celui de la mortification des sens; car ce n'est que par nôtre corps que nous sommes unis à ceux qui nous environnent. C'est principalement par le sans que l'ame s'étend, pour ainsi dire, dans toutes les parties de son corps, & par l'imagination & les passions qu'elle se transporte au dehors, & se répand dans toutes les créatures. Mais comme les sens présentent à l'esprit les objets, l'imagination & les passions supposent les sens, & en dépendent. Car il est certain que l'image corporelle d'un

objet ſenſible (il n'eſt pas queſtion ici des figures qui ſont l'objet des Mathématiques) n'eſt que la trace & l'ébranlement que ce même objet a produit dans le cerveau par le moyen des ſens; laquelle trace ſe renouvelle par l'action de l'imagination ou le cours des eſprits. A l'égard des paſſions, elles ne peuvent auſſi être excitées que par le mouvement des eſprits animaux, qui ſuppoſe toûjours que le cerveau, réſervoir de ces eſprits, ſoit ébranlé par les ſens, ou par l'imagination. Ainſi celui qui mortifie ſes ſens, combat dans ſon principe l'union de l'eſprit au corps, ou plûtôt ſa dépendance: il diminüe la vie animale, le poids du péché, la concupiſcence: il favoriſe l'efficace de la grace, qui ſeule peut nous réünir à nôtre principe: il ſe donne enfin cette eſpéce de mort, ſans laquelle il n'eſt pas poſſible de voir Dieu, comme le dit l'Ecriture.

VIII. Le ſens le plus étendu, celui qui ſert à tous les autres, & ſans lequel l'imagination & les paſſions ſeroient toutes languiſſantes, c'eſt la vûë. Pour peu de réfléxion qu'on faſſe ſur ſoi-même & ſur l'uſage qu'on peut faire de ſes yeux, on reconnoîtra qu'ils nous expoſent tous

les

les jours à mille dangers. Un regard 2 *Reg.* 11. indiſcret eſt certainement capable de nous précipiter dans les enfers. Il fit tomber David dans un adultére, qui l'engagea en-ſuite dans un homicide. Eve ſe laiſſa tromper par le Démon, parce qu'elle oſa bien regarder fixement le fruit deffendu, & qu'elle le trouva fort agréable à la vûë, *Pulchrum viſu, aſpectuque* *Geneſ.* 3: 6. *delectabile.* Et s'ils avoient l'un & l'autre mépriſé leurs ſens, comme des trompeurs, & s'étoient défiés de leur témoignage, ils auroient conſervé leur innocence. Il n'eſt pas fort à-propos que je m'étende ici à prouver par les mauvais effets de la vûë, la néceſſité qu'il y a de fermer les yeux en bien des rencontres. Il vaut mieux que j'explique les choſes dans leur principe, & que je faſſe voir l'uſage légitime qu'on doit faire généralement de tous ſes ſens; ce qui ſe réduira à l'uſage le plus reſerré qu'on en puiſſe faire.

IX. Voici le principe que je croi avoir démontré en pluſieurs maniéres dans le premier Livre de la Recherche de la Verité : *Les ſens ne nous ſont donnés que pour la conſervation de nôtre être ſenſible.* Ils ſont parfaitement bien réglés par rapport à ce deſſein : mais rien n'eſt plus

faux, plus trompeur, plus déréglé qu'eux par rapport à l'usage que le monde en fait. En voici la preuve. Nous sommes composés d'un esprit & d'un corps : nous avons aussi deux sortes de biens à rechercher, celui de l'esprit, & celui du corps. Le bien de l'esprit se reconnoit à la lumiére, car c'est le vrai bien : celui du corps se discerne par sentiment, car c'est un faux bien ; ce n'est plûtôt nullement un bien. Si l'homme connoissoit les objets sensibles tels qu'ils sont en eux-mêmes, sans y sentir ce qui n'y est pas, il ne pourroit les rechercher & s'en nourrir sans chagrin & sans une espéce d'horreur : & s'il sentoit les vrais biens autrement qu'ils sont, & sans les connoître, il les aimeroit brutalement & sans mérite. Car l'esprit ne peut & ne doit vivre que de la substance intelligible de la Raison : & il n'y a que les corps qui puissent nourrir les corps, & les faire croître. Les biens intelligibles n'accommodent pas la machine, & les biens sensibles déréglent l'esprit. Ainsi la lumiére & l'évidence sont aux biens de l'esprit, ce que le sentiment & l'instinct sont aux biens du corps. Cela ne se peut contester.

X. La raison de tout ceci, c'est que Dieu

Dieu n'a fait l'esprit que pour lui. Il ne l'a pas fait, afin qu'il s'occupast des objets sensibles, & qu'il conservast & conduisist par raison le corps qu'il *informe*. Pour connoître distinctement & par raison les rapports infinis que les corps qui nous environnent, ont avec celui que nous animons : pour sçavoir, par exemple, quand on doit manger, combien, & quels fruits, afin d'entretenir sa santé & sa vie ; il faudroit s'appliquer tout entier à la Physique, & assûrément on ne vivroit pas long-tems, du-moins les enfans, qui sont sans expérience. Mais la faim avertit du besoin, & par ce moyen régle à-peu-près la quantité de la nourriture. Autrefois elle la régloit juste ; & elle la régleroit encore, si nous mangions des fruits tels que Dieu les fait croître. Et le goust est une preuve courte & incontestable, si certains corps sont ou ne sont pas propres à la nourriture. Sans connoître la tissure d'une piérre, ou d'un fruit inconnu, il suffit de le présenter à la langue, portier fidéle, du-moins avant le péché, de tout ce qui doit entrer dans la maison, pour s'assûrer s'il n'y fera point de désordres. C'est la même chose des autres organes de nos sens. Rien n'est

plus prompt que le toucher, pour avertir qu'on se brûle, lors qu'on touche imprudemment un fer chaud. Ainsi l'esprit laissant aux sens la conduite du corps, il peut s'appliquer à la recherche des vrais biens, contempler les perfections & les ouvrages de son Auteur, étudier la loi divine, & régler sur elle tous ses mouvemens. Il faudroit seulement que ses sens l'avertissent avec respect, & cessassent de l'interrompre, quand il leur imposeroit silence. Cela étoit autrefois ainsi: mais le péché du premier homme a changé cet ordre admirable; & l'union de l'esprit & du corps demeurant la même, l'esprit s'est trouvé dépendant & gourmandé par les sens, à-cause de la perte qu'il a faite du pouvoir de leur commander, ainsi que j'ai déja dit tant de fois.

XI. Les sens sont donc institués, afin de fournir à l'homme des voyes courtes & seures pour discerner les corps par rapport à la conservation de la santé & de la vie. Qu'on s'en serve donc pour s'unir par le corps aux objets sensibles, ou pour s'en séparer: cela est dans l'ordre. Je dis s'unir, ou se séparer: je ne dis pas aimer, je ne dis pas craindre. Car l'amour

& la haine font des mouvemens de l'ame qui ne doivent jamais être déterminés par des ſentimens confus : c'eſt la raiſon, & non pas l'inſtinct, qui la doit conduire. Que l'eſprit aime, ou n'aime pas le pain ; cela eſt indifférent au corps. Si l'on en mange ſans l'aimer, le corps ne laiſſera pas de s'en nourrir : & ſi on l'aime ſans en manger, le corps n'en deviendra pas plus robuſte ; mais d'un autre côté l'ame ſe corrompra & ſe déréglera. Car tout mouvement de l'ame, qui au-lieu de tendre vers celui qui l'imprime ſans ceſſe en elle, afin qu'elle l'aime uniquement, tend vers les corps, ſubſtances mortes, inférieures, inefficaces ; eſt aveugle, déréglé, brutal. Ce ne ſont point là des abſtractions chimériques : ce ſont des vérités néceſſaires, des loix immüables, des obligations indiſpenſables.

XII. Mais quoi ! peut-on s'unir aux corps ſans les aimer ? Peut-on fuir ſon perſécuteur ſans le craindre ? Oüi ſans doute, on le peut : car je parle principalement des mouvemens libres, qui certainement peuvent n'être pas conformes aux mouvemens naturels. Mais qu'on ne le puiſſe, je le veux : qu'en doit-on conclurre ? Que le cœur de l'homme eſt

tellement corrompu, que ſon mal eſt incurable, & qu'il ne peut faire uſage de ſes ſens, qu'il n'aigriſſe & ne renouvelle ſes playes; & qu'ainſi la mortification des ſens eſt la choſe du monde la plus néceſſaire dans l'état où l'homme eſt réduit. Car enfin, doutera-t-on que Dieu n'agit que pour lui, qu'il n'imprime à l'ame du mouvement que pour lui, que tout amour des corps eſt déréglé, en un mot, qu'on eſt indiſpenſablement obligé d'aimer Dieu de tout ſon cœur, de toute ſon ame, de toutes ſes forces?

XIII. Quand l'ame eſt pénétrée de la préſence de Dieu, & qu'elle le regarde opérant ſans ceſſe dans les objets qui frappent ſes ſens: quand l'eſprit eſt actüellement convaincu de l'impuiſſance générale des créatures, & appliqué à régler ſon cœur ſelon ſes lumiéres; ſans doute il peut dans ce moment s'unir aux corps, ou s'en ſéparer, ſans les aimer, ni les craindre. Mais il eſt vrai que ce tems de réfléxion ne peut pas durer. L'eſprit ſe fatigue par ſon attention à ſes devoirs; & les ſens venans à être touchés par quelque objet qui les flatte, l'ame ſurpriſe & contente d'abord par l'apparence du bien, ne manque pas de ſuivre par le mou-

mouvement qui lui eſt propre, celui des humeurs & du ſang. Tout plaiſir excite & détermine le mouvement naturel de l'ame; & comme en tout tems on veut être heureux, le mouvement libre de la volonté ſe conforme volontiers à ce mouvement naturel qu'excitent les ſens. Il faut réſiſter, pour ne pas ſuivre ce mouvement: mais en réſiſtant on ſe laſſe, on perd le repos qu'on aime, on ſe rend malheureux, dès qu'on ceſſe de ſuivre l'attrait du plaiſir qui rend heureux.

XIV. Il vaut mieux ſortir d'un courant qui nous entraîne, ſi nous ceſſons un moment de réſiſter, que d'y demeurer dans une action continuelle; du-moins c'eſt là le plus ſeur. Il vaut donc mieux, autant que nous le pouvons, rompre le commerce que nous avons par les ſens avec les objets ſenſibles, que de s'expoſer à mille & mille dangers, en ſe fiant ſur ſes propres forces: forces, dis-je, vaines & trompeuſes. Que l'imagination les exalte, que l'orgueil humain les deffende; l'expérience les confond, la foi les condamne & les rend mépriſables. Du-moins prenons le plus ſeur: il s'agit de l'éternité, de l'alternative épouvantable de la félicité des Saints, & des ſup-

plices des Démons pour des siécles infinis. Nous pouvons heureusement boucher les avenuës par lesquelles s'entretient ce commerce dangereux des sens avec les faux biens. Le mouvement des pieds & des mains est soûmis à nos volontés. Il dépend de nous de baisser la vûë, de tourner la tête, de prendre la fuite. Nous pouvons ainsi éviter le coup fatal que porte un objet infame. Mais ce coup étant reçû, le cerveau en demeure blessé, l'imagination salie, le cœur pénétré & corrompu. Tout ce qui se produit par la force de ce coup dans le cerveau, & dans les nerfs qui excitent les passions, n'est nullement soûmis à nos volontés. De-sorte que nous pouvons sans beaucoup de peine empêcher le mal par la mortification de nos sens: mais nous ne pouvons le guérir sans des combats infinis. Heureux, trop heureux! si sages à nos dépens, nous empêchons qu'il n'augmente, & ne nous précipite dans les enfers.

XV. Tâchons donc de nous bien convaincre que nos sens sont de faux témoins, qui portent sans cesse témoignage contre nous en faveur de nos passions: que s'il est permis de les écouter pour le bien

bien du corps, rien n'eſt plus dangereux que de les conſulter pour le bien de l'ame : que s'il eſt, par exemple, fort ridicule de prouver par raiſon, que l'or ou les piérres précieuſes ne ſont pas propres à la nourriture ; c'eſt agir contre l'ordre & le bon ſens, que d'éxaminer par le ſentiment du gouſt, ſi le vin eſt un objet digne de nôtre amour & de nôtre application : que c'eſt la lumiére qui doit régler les mouvemens de l'ame, & le plaiſir & l'inſtinct les mouvemens & la ſituation du corps: que la lumiére ne trompe jamais, & qu'elle laiſſe l'eſprit libre, ſans le pouſſer au bien qu'elle lui préſente, afin qu'elle l'aime librement & par raiſon ; que le plaiſir au-contraire trompe toûjours, qu'il ôte ou diminuë la liberté de l'eſprit, & le pouſſe naturellement non vers Dieu qui le produit, mais vers l'objet ſenſible qui ſemble le produire. Souvenons-nous de ces principes, & tirons en cette conſéquence, que la mortification des ſens eſt l'éxercice le plus néceſſaire à celui qui prétend vivre de raiſon, ſuivre l'ordre, travailler à ſa perfection, s'aſſûrer un bonheur ſolide, une félicité éternelle.

XVI. Comme j'ai prouvé fort au-

long dans le premier Livre de la *Recherche de la Vérité*, que nos sens nous trompent généralement en toutes choses, je ne croi pas devoir m'arrêter davantage à démontrer ce que je viens d'exposer. Je crains plûtôt, que ceux qui ont lû & médité mes autres Ecrits, ne trouvent à redire que je répéte souvent les mêmes choses. Mais écrivant pour tout le monde, cela ne se peut autrement : car toutes ces vérités sont enchaînées & ont rapport les unes aux autres. Il faut connoître l'homme & ses maladies, du-moins en partie, pour en comprendre les remédes, & sçavoir la Morale par principes. Si je supposois pour connuës toutes les vérités que j'ai prouvées ailleurs, tout le monde n'entendroit pas trop bien ce que je veux dire, plusieurs pourroient s'en effrayer, & ce Livre auroit apparemment le même sort que l'infortuné Traité *de la Nature & de la Grace*, que je n'avois composé que pour ceux qui sçavoient distinctement les vérités que j'avois déja suffisamment expliquées, ainsi que j'en avois averti ; contre lequel néanmoins on s'est déchaîné de maniére, qu'on m'a imputé les hérésies mêmes que j'y détruis dans leur principe.

CHA-

CHAPITRE XII.

De l'imagination. Ce terme est obscur & confus. En général ce que c'est qu'imagination. Différentes sortes d'imagination. Ses effets sont dangereux. De ce qu'on appelle dans le monde le bel esprit. Cette qualité est fort opposée à la grace de Jesus Christ. Elle est fatale à ceux qui la possédent, & à ceux qui l'estiment & l'admirent dans les autres, sans la posséder.

I. QUoi que les sens soient le premier principe de nos désordres, ou l'origine de l'union de l'esprit & du corps, qui maintenant désunit l'esprit d'avec Dieu; néanmoins il ne suffit pas de régler leur usage, afin que la grace opére en nous selon toute son efficace; il faut de-plus faire taire l'imagination & les passions. L'imagination dépend des sens, aussi-bien que les passions, il est vrai: mais elle a sa malignité particuliére. Lors que les sens l'ont excitée, elle produit par elle-même des effets extraordinaires: mais souvent quoi que les sens ne l'ébranlent point actuellement, elle agit par ses pro-

propres forces. Elle jette même quelquefois le trouble dans toutes les idées de l'ame par les fantômes qu'elle produit, & met en fureur les passions par la violence des mouvemens qu'elle excite. Mais j'appréhende que quelques personnes ne conçoivent pas clairement ces vérités : il faut que je les explique plus distinctement.

II. Ce terme *imagination* est fort en usage dans le monde : mais j'ai peine à croire que tous ceux qui le prononcent distinctement, y attachent une idée distincte. Je l'ai déja dit, & je le répéte, car il n'y a point de mal d'y penser plus d'une fois ; les mots les plus communs sont les plus confus, & le discours ordinaire n'est souvent qu'un jeu de paroles vuides de sens, qu'on écoute, & qu'on rend, comme les échos la voix des bergers. Pourvû qu'on s'éntretienne agréablement, qu'on se communique les uns aux autres ses affections, qu'on se donne mutuellement de l'estime ; on sort content de la conversation. On fait de la parole le même usage que de l'air & des maniéres. On s'unit les uns aux autres par les sens & par les passions : souvent la Raison n'a point d'autre part à la societé, que

celle de servir à l'injustice des hommes. Car la vérité n'est bonne à rien en ce monde. Ceux qui la recherchent sont des visionnaires, des esprits particuliers, des personnes dangereuses, qu'il faut éviter comme l'air contagieux. Ainsi les paroles, dont le principal usage devroit être de répréssenter les idées pures de l'esprit, ne servent d'ordinaire qu'à exprimer des idées sensibles & les mouvemens de l'ame, qui ne se communiquent déja que trop par les maniéres, l'air du visage, le ton de la voix, la posture & le mouvement du corps.

III. *Imagination* est un de ces termes que l'usage autorise & n'éclaircit pas. Car l'usage ordinaire n'éclaircit que les mots qui réveillent les idées sensibles. Ceux qu'il substitüe aux idées pures, sont tous ou équivoques, ou confus. Comme l'imagination n'est sensible que par les effets, & qu'il est difficile d'en connoître la nature, chacun prononce le même mot, sans en avoir la même idée; peut-être même que bien des gens n'en ont nulle idée.

IV. L'imagination se peut considérer en deux maniéres, du côté du corps, & du

du côté de l'ame. Du côté du corps, c'est un cerveau capable de traces, & des esprits animaux capables de former ces traces. Que l'on conçoive par esprits animaux tout ce qu'on voudra s'imaginer, pourvû que ce soient des corps, qui par leur mouvement puissent agir dans la substance de la principale partie du cerveau. Du côté de l'esprit, ce sont des images qui répondent aux traces, & de l'attention capable de former ces images, ou ces idées sensibles. Car c'est nôtre attention, qui en qualité de cause occasionnelle, détermine le cours des esprits, par lequel les traces se forment, & auxquelles traces les idées sont attachées: tout cela en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps.

V. Ces images ou ces traces formées par la force de l'imagination, aussi-bien que par l'action des objets, disposent le cerveau, réservoir des esprits, de maniére que le cours de ces mêmes esprits est déterminé vers certains nerfs, dont les uns se répandent vers le cœur & les autres viscéres, pour y produire de la fermentation ou du refroidissement, en un mot divers mouvemens par rapport à l'objet présent aux sens, ou à l'imagination:

tion : & les autres nerfs répondent aux parties extérieures du corps, pour lui faire prendre la situation, & le disposer au mouvement que demande ce même objet.

VI. Le cours des esprits animaux vers les nerfs qui répondent aux parties intérieures du corps, est accompagné de passions du côté de l'ame : & ces mêmes passions produites originairement par l'action de l'imagination, fortifient par une grande abondance d'esprits qu'elles font monter à la tête, la trace & l'image de l'objet qui les a fait naître. Car les passions réveillent, soutiennent, fortifient l'attention, cause occasionnelle du cours des esprits qui forment la trace du cerveau, laquelle détermine un autre cours des esprits vers le cœur & les autres parties du corps, pour entretenir les mêmes passions : tout cela encore par l'économie admirable des loix de l'union de l'ame & du corps. Voilà une légére idée de l'imagination, & du rapport qu'elle a avec les passions. J'ai expliqué ailleurs plus amplement cette matiére. Mais je croi que cela suffit, pour faire comprendre en quelque maniére aux personnes attentives, ce que j'entens en général par

imagination, & en particulier que,

VII. Par imagination *falie & corrompuë*, j'entens un cerveau, qui a reçû quelques traces aſſez profondes, pour appliquer l'eſprit & le corps par rapport à des objets indignes de l'homme : & que par *pureté* d'imagination, j'entens un cerveau ſain & entier, ſans ces traces criminelles qui corrompent l'eſprit & le cœur.

Par imagination *foible & délicate*, j'entens un cerveau dont la partie principale, de laquelle dépend le cours des eſprits, eſt facile à pénétrer & à ébranler.

Par imagination *fine & délicate*, j'entens un cerveau, dont les fibres ſont ſi délicates, qu'elles reçoivent & conſervent les moindres traits que le cours des eſprits grave entre elles.

Par imagination *vive*, j'entens que les eſprits animaux qui forment les traces, ſont trop agités par rapport à la conſiſtence des fibres du cerveau.

Par imagination *ſpatieuſe*, j'entens une abondance d'eſprits capable de tenir dans un même tems tout ouverts pluſieurs traces du cerveau.

Par imagination *réglée*, j'entens que les paſſions, ou quelque autre accident n'ait

n'ait point rompu quelques fibres de la partie principale du cerveau qui doit obeïr à l'attention de l'esprit.

Par *visionnaire*, j'entens un homme dont l'attention détermine, à-la-vérité, le cours des esprits, mais elle n'en peut mesurer la force, ou retenir le mouvement. Ainsi le visionnaire pense à ce qu'il veut : mais il ne voit rien tel qu'il est. Car les traces étant trop grandes ou trop profondes, il ne voit rien dans son état naturel : il faut toûjours rabatre quelque chose de ce qu'il dit. Tout le monde en ce sens est visionnaire à l'égard de certains sujets : ceux qui le sçavent le mieux sont les plus sages.

Par *insensé*, j'entens celui dont l'attention ne peut ni retenir, ni déterminer le cours des esprits.

Par imagination *contagieuse & dominante*, j'entens une telle abondance d'esprits animaux, & si agités, qu'ils répandent sur tout le corps, & principalement sur le visage, un *air* de confiance qui persuade les autres. Tous les hommes, lors qu'ils sont émûs de quelque passion, & les visionnaires en tout tems, ont l'imagination contagieuse & dominante.

VIII. Comme la substance & la dispo-

position des fibres du cerveau est différente dans différentes personnes, & dans les mêmes en différens âges, & que les esprits animaux sont plus ou moins subtils, plus ou moins abondans, plus ou moins agités; on peut bien juger qu'il y a beaucoup plus de sortes d'imaginations, que je n'en explique ici, & qu'il n'y a pas même assez de termes pour marquer exactement leurs différences. Car ce terme *imagination* n'est pas seulement l'expression abrégée de plusieurs idées, mais encore d'un nombre infini de rapports qui résultent de la comparaison de ces idées; lesquels rapports sont le caractére particulier des imaginations. Le cerveau seul disposé de telle ou telle maniére, considéré sans rapport au mouvement, à l'abondance, à la solidité des esprits, ne fait point une telle ou telle imagination: c'est le rapport qui résulte de la qualité des esprits avec la substance des fibres du cerveau. Car celui qui a une grande abondance d'esprits fort agités & fort solides, n'a pas pour cela l'imagination vive & spatieuse, si d'ailleurs les fibres du cerveau sont trop solides, trop humides, trop entrelassées les unes dans les autres, &c.

IX. Ces

IX. Ces vérités ſuppoſées, je dis que l'imagination a des effets auſſi dangereux qu'en ont les ſens ; & qu'ainſi il eſt néceſſaire de la tenir dans le ſilence, afin que la grace opére en nous ſelon toute ſon efficace.

X. Car premiérement, l'imagination, auſſi-bien que les ſens, ne parle que pour le bien du corps ; parce que naturellement tout ce qui vient à l'eſprit par le corps, n'eſt que pour le corps. C'eſt un grand principe.

XI. En ſecond lieu, l'imagination interrompt ſans ceſſe l'eſprit, lors qu'elle eſt échauffée : elle le contraint ſouvent de lui répondre & de l'entretenir aux dépens de la Raiſon. De-plus, on peut facilement éviter l'action des objets ſenſibles, & faire ainſi taire ſes ſens : car il dépend de nous de fermer les yeux, ou de prendre la fuite. Mais on ne peut pas facilement diſſiper les fantômes qu'excite l'imagination ; & c'eſt une néceſſité que l'eſprit contemple tout ce qui ſe paſſe dans le cerveau.

XII. En troiſiéme lieu, les ſens répréſentent aſſez au naturel les objets ſenſibles : mais l'imagination les étend & les groſſit de maniére, que l'eſprit en

eſt tantôt charmé, & tantôt épouvanté. Tel a le cœur corrompu par des deſirs déréglés que l'imagination toute ſeule a excités, qui ſe trouve guéri par l'accompliſſement de ces mêmes deſirs. La jouïſſance actuelle de l'objet de ſes déſordres, par laquelle il a conſommé ſon crime, le délivre du-moins pour quelque tems d'une paſſion qui devoit à l'imagination toute ſa force & tout ſon emportement.

XIII. En quatriéme lieu, les ſens ne s'attachent qu'à certains objets qui nous environnent, & qui ſont à leur portée: mais l'imagination rend l'eſprit eſclave de toutes choſes. Elle l'unit au paſſé, au préſent, au futur, aux réalités & aux chiméres, aux êtres poſſibles & à ceux que Dieu même ne peut créer, & que l'eſprit ne peut comprendre. Elle forme des fantômes terribles, & elle s'en effraye. Elle en fait naître de plaiſans, & elle s'en réjouït. Elle change & détruit la nature de tous les êtres, & forme mille deſſeins extravagans dans le monde, qu'elle compoſe de réalités & de fantômes.

XIV. Enfin l'imagination, ſans aller à la folie, trouble & diſſipe toutes le

véritables idées & corrompt le cœur en une infinité de maniéres. Je ferois trop long à expliquer les effets différens des diverſes eſpéces d'imagination. Mais celle qui eſt la plus oppoſée à l'efficace de la grace de Jeſus Chriſt, c'eſt ce qu'on appelle dans le monde le *bel eſprit* : car plus l'imagination eſt inſtruite, plus elle eſt à craindre ; la fineſſe, la délicateſſe, la vivacité, l'étenduë de l'imagination, grandes qualités aux yeux des hommes, étant le principe le plus fécond & le plus général de l'aveuglement de l'eſprit, & de la corruption du cœur. Comme j'avance là un paradoxe, on ne me croira pas ſans preuve.

XV. L'eſprit n'eſt raiſonnable que par la Raiſon : il n'eſt réglé que par l'ordre : il ne tire ſa perfection que de l'union immédiate & directe qu'il a avec Dieu. Au-contraire, l'union de l'eſprit au corps le remplit de ténébres, & le jette dans le déſordre : parce que maintenant cette union ne peut s'augmenter, ſans diminuer celle qui lui eſt oppoſée. Or c'eſt par l'imagination que l'eſprit ſe répand dans les créatures : car ce n'eſt que par les idées pures & exemptes de fantômes, qu'il s'unit à la vérité. Ainſi plus l'imagina-

gina-

gination a de force, de vivacité, d'étendüe, plus l'esprit s'occupe des objets sensibles : j'ai dêja dit tout ceci. Or, lors que l'imagination est belle, facile, nette & vive, les fantômes qu'elle forme sont vifs, animés, agréables, toûjours au naturel & au dessus du naturel. Ainsi celui qui par la force de son imagination, fait naître dans son esprit mille objets différens, qui revest ses fantômes d'ornemens toûjours à la mode, & leur donne certains mouvemens mesurés qui ébranlent agréablement tout le cerveau; celui-là, dis-je, se laisse charmer par son propre ouvrage, & au-lieu de contempler les choses en elles-mêmes, telles que leurs idées les répréfentent, il se fait un plaisir continuel de se donner la comédie, & d'applaudir aux fictions de son esprit.

XVI. Or tous les hommes cherchent naturellement des approbateurs, & le *bel esprit* n'en manqua jamais. Lors qu'il parle, comme il parle bien, tout le monde l'écoute avec estime : comme il parle agréablement, tout le monde l'écoute avec plaisir : comme il n'avance que certaines vérités sensibles, faussetés réelles, car ce qui est vrai aux sens, e

fau-

faux à l'esprit ; tout le monde lui applaudit. Mais un homme qui connoit, ou plûtôt un homme qui par l'air de ceux qui le regardent, sent vivement qu'on l'admire, qu'on l'aime, qu'on l'honore, qu'on le révére, peut-il se défier de ses pensées, se persuader qu'il se trompe, & ne pas s'attacher non seulement à ses propres visions qui l'enchantent, mais encore à ce monde qui lui applaudit, à ces amis qui le caressent, à ces disciples qui l'adorent ? Peut-il être uni étroitement avec Dieu, ayant tant de liaisons & de rapports aux créatures ?

XVII. Le bel esprit est un homme d'honneur, j'y consens : il peut néanmoins être fourbe, & il y en a autant de ce caractére, que d'aucun autre. Il n'a point de vice, je le veux : il y en a néanmoins de débauchés, & en grand nombre. Mais certainement le bel esprit tient au monde par une infinité d'endroits : car comment pourroit-il être mort au monde, le monde vivant si fort pour lui ? Le bel esprit est agité sans cesse par des mouvemens de vanité : car tous ses commerces ne font qu'irriter la concupiscence de l'orgueil. Le bel esprit, j'entens toûjours ce bel esprit qui vit au

milieu du monde choisi, qui tend sans cesse à prendre dans les esprits une situation avantageuse, ou qui par la réputation qu'il s'est dêja faite, est devenu véritablement l'esclave de tous ceux qui le regardent comme leur maître : le bel esprit, dis-je, est donc séparé de Dieu plus qu'aucun autre, & il n'y a nulle apparence de retour. Que la délectation de la grace se répande dans son cœur dix fois le jour ; elle trouvera toûjours ce cœur rempli de sentimens & de mouvemens qui l'étoufferont. Que la lumiére éclaire son esprit, & dissipe ses fantômes ; l'imagination sçaura bien les reproduire. Il y a trop de fers à briser & de liens à rompre, pour délivrer ce captif. Mais ce captif aime ses chaînes, il ne sent point sa servitude, il en fait gloire.

XVIII. Un débauché n'est pas toûjours actüellement dans la débauche : le sang & les humeurs n'y pourroient pas suffire ; & lors que la fermentation cesse, le débauché a honte de ses désordres. Mais le sang fournit toûjours assez d'esprits pour entretenir la concupiscence de l'orgueil. Quel tems sera donc favorable à l'efficace de la grace ? Le fourbe a con-

continuellement des remors qui le troublent & qui l'inquiétent : mais le bel esprit n'a nuls remors. Est-ce un crime, dira-t-il, que d'avoir de l'esprit, & de mériter l'estime des honnêtes gens ? Ce n'est pas un crime que d'avoir de l'esprit ; mais c'est une erreur que de prendre l'imagination pour l'esprit. Ce n'est point un crime que de mériter l'estime des autres ; mais c'est une illusion, que de s'imaginer qu'on la mérite, je ne dis pas pour avoir dans sa tête abondance d'esprits animaux, ou une juste proportion des fibres du cerveau avec les esprits, mais même pour être uni avec la Raison de la maniére la plus pure & la plus étroite qui se puisse. On ne mérite aux yeux de celui qui seul sçait connoître & récompenser le mérite, que par la conformité avec l'ordre, que par le bon usage de la liberté : usage qu'on ne peut bien régler que par le secours de la grace, & dont celui qui se glorifie perd le mérite, parce qu'il ne rend pas à Dieu seul la gloire qui lui est dûë. Dieu a-t-il créé les autres hommes, afin qu'ils s'occupent de nous, & qu'ils nous aiment ; afin qu'ils se tournent vers nous, & qu'ils nous admirent, qu'ils courrent après

 nous,

nous, qu'ils se fient à nous? Certainement Dieu veut être adoré de ses créatures. Mais quoi adoré! Qu'on se prosterne devant ses autels, qu'on brûle de l'encens, qu'on mesle les voix avec les instrumens, pour faire retentir les Eglises d'airs agréables composés à sa louange? Non sans doute. Dieu est esprit, il veut être adoré en esprit & en vérité. Il veut l'homme tout entier, ses pensées, ses mouvemens, ses actions. Mais le bel esprit, plus qu'aucun autre, s'attire les regards, & arrête sur lui les mouvemens des autres hommes. Au-lieu de prendre lui-même la posture d'un homme qui adore, & tourner les esprits & les cœurs vers celui-là seul qui doit être adoré, il s'éléve dans l'esprit de l'homme, il y prend une place honorable, il entre jusque dans le sanctuaire de ce temple sacré, la demeure principale du Dieu vivant, & par l'éclat & le faste sensible qui l'environne, il prosterne les imaginations foibles à ses pieds; & se fait rendre un culte véritable, un culte spirituel, un culte qui n'est dû qu'à Dieu.

XIX. Mais celui qui cherche l'estime des hommes, & qui dérobe à Dieu ce qu'il

qu'il eſtime le plus dans ſes créatures, pourroit-il attirer ſur lui les graces du ciel? Dieu qui *réſiſte aux ſuperbes*, le 1 Petr. 5:5. préviendra-t-il de ſes bénédictions? L'Eſprit de Dieu repoſe volontiers ſur ceux qui ſont humbles, & que le monde mépriſe: ce ſont des vérités certaines par l'Ecriture. Il éclaire ceux qui rentrent en eux-mêmes: l'expérience l'apprend. Mais il aveugle ces imaginations vives & éclatantes, qui ſe répandent ſans ceſſe au dehors: car la vérité habite en nous. De-plus, la grace ſoit de lumiére, ſoit de ſentiment, n'a point ſon effet dans l'eſprit & dans le cœur de ceux qui ſont unis à tout ce qui les environne: cela eſt évident par les choſes que je viens de dire. Le bel eſprit qui cherche la gloire, n'en trouvera donc qu'une vaine & paſſagére, & tombera pour jamais avec les eſprits d'orgueil, dans l'ignominie qui lui eſt dûë.

XX. Mais cette beauté d'eſprit, ſi fatale à ceux qui la poſſédent & qui s'en glorifient, eſt encore fort dangereuſe pour ceux qui l'eſtiment & qui l'admirent ſans la poſléder. C'eſt une vérité qu'il faut ſçavoir. Rien n'eſt plus contagieux que l'imagination; & ceux qui l'ont

vive & dominante, sont toûjours les maîtres de ceux qui les regardent fixement. Leur air & leurs maniéres répandent, pour ainsi dire, la conviction & la certitude dans tous ceux qui les considérent : car ils passionnent si vivement toutes choses, que lors qu'on ne rentre point en soi-même, pour confronter ce qu'ils disent avec les réponses de la vérité intérieure, ce qui est fort difficile à faire en leur présence; on demeure convaincu, sans sçavoir précisément de quoi on est convaincu, parce qu'on est pénétré, qu'on est ébloui, qu'on est dominé.

XXI. Néanmoins on doit sçavoir, que de tous les hommes, ceux qui sont les plus sujets à l'erreur, ceux dont les sentimens sont les plus dangereux, ceux dont les mouvemens sont les moins réglés, ce sont les imaginations vives & dominantes. Car plus le cerveau est rempli d'esprits, plus l'imagination se révolte, plus les passions s'animent, plus le corps parle haut, qui ne parla jamais qu'en faveur du corps, pour unir & soûmettre l'esprit au corps, & le séparer de celui qui seul peut donner à l'esprit la perfection dont il est capable. Il faut

donc

donc travailler à faire taire ſa propre imagination, & ſe mettre en garde contre ceux qui la flattent & qui l'excitent. Il faut éviter, autant qu'on le peut, le commerce du monde. Car lors que la concupiſcence ſoit de l'orgueil, ſoit des plaiſirs, eſt actüellement excitée, la grace n'opére point en nous ſelon toute ſon efficace.

XXII. L'homme eſt ſujet à deux eſpéces de concupiſcence, à la concupiſcence des plaiſirs, & à la concupiſcence de la grandeur. C'eſt à quoi l'on ne penſe point aſſez. Lors que l'homme joüit des plaiſirs ſenſibles, ſon imagination ſe ſalit, & la concupiſcence charnelle s'excite & ſe fortifie. De-même, lors qu'il ſe répand dans le monde, qu'il cherche des établiſſemens, qu'il fait des amis, qu'il acquiert de la réputation ; l'idée qu'il a de lui-même s'étend & ſe groſſit dans ſon imagination, & la concupiſcence de l'orgueil ſe renouvelle & s'augmente. Il y a naturellement dans le cerveau des traces pour entretenir la ſocieté civile, & travailler à l'établiſſement de ſa fortune ; comme il y en a qui ont rapport à la conſervation de la vie & à la propagation de l'eſpéce. Nous ſommes

unis aux autres hommes en mille maniéres, aussi réellement qu'à nôtre corps: & toute union aux créatures nous désunit maintenant d'avec Dieu; parce que les traces du cerveau ne sont plus soûmises à nos volontés.

XXIII. Tous les hommes reconnoissent assez bien le déréglement de la concupiscence charnelle, ils s'en défient, ils en ont quelque horreur, ils évitent en partie ce qui peut l'irriter. Mais il y en a très-peu qui fassent une sérieuse réfléxion sur la concupiscence de l'orgueil, & qui appréhendent de la réveiller & de l'augmenter. Chacun s'abandonne indiscrétement dans le commerce du monde, & s'embarque sans crainte sur cette mer orageuse, comme l'appelle St. Augustin. On se laisse conduire à l'esprit qui y regne, on aspire à la grandeur, on court à la gloire: car le moyen de demeurer immobile au milieu de ce torrent de gens qui nous environnent, & qui nous insultent, s'ils nous laissent derriére eux? Enfin on se fait un nom, mais un nom qui rend d'autant plus esclave, qu'on a fait plus d'efforts pour le mériter: un nom qui nous lie étroitement aux créatures, & qui nous sépare du Créateur: un

nom illustre dans l'estime des hommes, mais un nom d'orgueil que Dieu confondra.

CHAPITRE XIII.

Des passions. Ce que c'est. Leurs effets dangereux. Il faut les modérer. Conclusion de la premiére Partie de ce Traité.

I. LEs sens, l'imagination & les passions vont toûjours de compagnie: on ne peut les éxaminer & les condamner séparément. Ce que j'ai dit des sens & de l'imagination, s'étend naturellement aux passions. Ainsi on peut bien juger ce que je vas dire, de ce que j'ai dêja dit: car je ne ferai qu'expliquer un peu plus au-long ce que j'ai dêja été obligé de dire en partie, à-cause de l'étroite union de toutes les parties de nôtre être.

II. Par les passions je n'entens point les sens qui les produisent, ni l'imagination qui les excite & qui les entretient: j'entens le mouvement de l'ame & des esprits causé par les sens & par l'imagination, & qui agit à son tour sur la cause qui les produit; car tout cela n'est qu'u-

ne circulation continuelle de ſentimens & de mouvemens qui s'entretiennent & ſe reproduiſent. Si les ſens produiſent les paſſions, les paſſions en échange, par le mouvement qu'elles excitent dans le corps, uniſſent les ſens aux objets ſenſibles. Si l'imagination excite les paſſions, les paſſions, par le contre-coup du mouvement des eſprits, réveillent l'imagination; & chacune de ces choſes s'entretient, ou eſt reproduite par l'effet dont il eſt la cauſe; tant eſt admirable l'économie du corps humain, & la liaiſon mutuelle de toutes les parties qui le compoſent. Cela mérite d'être expliqué plus au-long, à-cauſe des conſéquences qu'il en faut tirer.

III. Les paſſions ſont des mouvemens de l'ame qui accompagnent celui des eſprits & du ſang, & qui produiſent dans le corps, par la conſtruction de la machine, toutes les diſpoſitions néceſſaires pour entretenir la cauſe qui les a fait naître. A la vûë d'un objet qui ébranle l'ame, ſuppoſons que cet objet ſoit un bien, il ſe fait deux cours ou deux épanchemens d'eſprits animaux du cerveau dans les autres parties du corps. Les uns ſe répandent, ou tendent à ſe répan-

dre dans les membres extérieurs, les pieds, les bras; & si les pieds & les bras sont hors de service, dans les poûmons & les organes de la voix, afin de nous disposer & ceux qui sont avec nous; à nous unir à cet objet. L'autre partie des esprits s'insinuë dans les nerfs qui répondent au cœur, aux poûmons, au foye & aux autres viscéres, pour proportionner la fermentation & le cours du sang & des humeurs par rapport au bien présent. De-sorte que la trace que la présence du bien ou l'imagination forme dans le cerveau, & qui détermine ces deux épanchemens d'esprits; est entretenuë par les nouveaux esprits que ce second épanchement tâche de fournir au cerveau par les secousses réiterées & violentes, dont ils ébranlent les nerfs qui environnent les vaisseaux où sont les humeurs & le sang, matiére dont les esprits se forment sans cesse.

IV. Comme tout doit être plein d'esprits depuis le cerveau origine des nerfs, jusqu'aux extrémités des mêmes nerfs, qui se distribüent dans les membres; la trace du bien répandant avec force les esprits dans toutes les parties du corps, pour leur donner un mouvement violent

& extraordinaire, ou leur faire prendre une posture forcée, il est nécessaire que le sang monte à la tête promptement & abondamment par l'action des nerfs qui environnent, serrent, ou lâchent les vaisseaux qui les contiennent. Autrement, le cerveau ne répandant point assez d'esprits dans les membres du corps, on ne pourroit pas conserver long-tems l'air, la posture & le mouvement nécessaire à l'acquisition du bien & à la fuite du mal. On tomberoit même en défaillance: car cela arrive toûjours, lors que le cerveau manque d'esprits, & que se rompt la communication qu'il a par leur moyen avec les autres parties du corps.

V. Ainsi le corps de l'homme est une machine admirable composée d'une infinité de canaux & de réservoirs, qui ont tous ensemble des rapports infinis. Et le jeu merveilleux de cette machine dépend uniquement du cours des esprits, qui est déterminé différemment par les ressorts qui se débandent, & les ouvertures qui se lâchent & se resserrent par l'action des objets sur les sens, & par le mouvement de la partie principale du cerveau: mouvement qui dépend en

partie

partie de la volonté, & en partie du cours des esprits excité par les traces de l'imagination & de la mémoire.

VI. Mais ce qu'il faut ici principalement remarquer, c'est que le cours des esprits dans les nerfs qui répondent aux viscéres, & qui fait monter le sang dans la tête, pour fournir les esprits nécessaires, afin de disposer les dehors du corps par rapport à l'objet présent, agit avec choix, & ne fournit au cerveau que les humeurs propres à conserver la trace qui excite la passion: ou, si on le veut, car il n'importe, le sang & les humeurs qui montent à la tête, se séparent de maniére, que ce qui est propre à former les esprits convenables à la passion qui domine, y demeure, & que le reste retourne par la circulation aux lieux dont il a été tiré. Or ces esprits étant formés, ils sont d'abord déterminés vers la trace, cause primitive de tous ces remüemens, pour l'entretenir, & réveiller même toutes les traces accessoires capables de la fortifier. Et c'est encore de cette trace & des traces accessoires, que ces nouveaux esprits reçoivent leur direction, & sont déterminés, comme les premiers, en deux épanchemens, l'un pour les de-

hors, & l'autre pour le dedans du corps. Car tant que la passion dure, il se fait sans cesse cette circulation admirable des esprits & du sang, qui fait joüer la machine par rapport à l'objet présent, avec une justesse & un ordre merveilleux.

VII. De là on peut voir, que les passions qui sont très-sagement établies par rapport à leur fin, sçavoir la conservation de la santé & de la vie, l'union de l'homme avec la femme, la société, le commerce, l'acquisition des biens sensibles, sont extrémement contraires à l'acquisition des vrais biens, des biens de l'esprit, des biens dûs à la vertu & au mérite.

VIII. Car 1. Elles ne sont point soûmises à nos volontés. Rien n'est plus difficile que de les modérer, à-cause de la perte que nous avons faite par le péché, du pouvoir que nous devrions avoir sur nôtre corps.

2. Elles sont si contraires à la vertu & au mérite, qu'il faut les sacrifier & les anéantir, pour mériter le nom & la récompense d'un homme solidement vertueux, ou d'un parfait Chrêtien.

3. Tout le mouvement qu'elles excitent

tent naturellement dans l'ame, n'eſt que pour le bien du corps, ſelon cette maxime, que tout ce qui arrive à l'eſprit par le corps, n'eſt que pour le corps.

4. Lors qu'elles ſont excitées, elles rempliſſent toute la capacité de l'eſprit & du cœur. Les traces & l'ébranlement du cerveau, qu'elles entretiennent par la contribution qu'elles tirent des viſcéres, & qu'elles font monter promptement & abondamment dans la tête, troublent toutes nos idées; & le branle & le mouvement qu'elles donnent à la volonté par le ſentiment vif & agréable qui les accompagne, corrompt nôtre cœur, & nous fait tomber dans mille déſordres.

5. Mais lors qu'elles ont ceſſé de nous agiter, l'imagination demeure ſalie par les traces qu'elles ont faites dans le cerveau, dont les fibres ont été ou pliées, ou rompuës par la violence des eſprits qu'elles ont mis en mouvement. Ces traces diſſipent ſouvent l'attention de l'eſprit, & renouvellent ordinairement les paſſions qui les ont produites, lors que le ſang s'eſt chargé de nouveau des parties propres à cette eſpéce de fermentation, qui peut fournir abondance d'eſ-

prits convenables à cette même passion.

6. Les passions par leur cours rapide se font un chemin glissant & ouvert dans les nerfs qui vont au cœur & aux autres parties internes, pour y exciter les mouvemens propres à les faire renaître; desorte que la moindre chose qui ébranle le cerveau, est capable de les renouveller.

7. Enfin toutes les passions se justifient de maniére, qu'il n'est pas possible dans le tems qu'elles agitent l'esprit, de juger solidement de l'objet qui les excite: car leur malignité est telle, qu'elles ne sont point contentes, que la Raison ne porte des jugemens qui les favorisent.

IX. Car I. Elles font valoir le jugement des sens, quoi que faux témoins, bien-loin de pouvoir passer pour juges devant la Raison. II. Elles ne répréséntent les objets que du côté faux & trompeur qui les accommode. III. Elles réveillent toutes les traces & les idées accessoires qui entrent dans leur parti, & font taire tout le reste. IV. Elles couvrent d'apparences honorables de raison, de justice, de vertu, leur conduite déré-

déréglée & leurs desseins criminels. L'avare, par exemple, se cache à soi-même la honte, l'injustice, la cruauté de son avarice. Il se déguise sa passion par des pensées de tempérance, de modération, de prudence, de pénitence, & peut-être même de charité, de libéralité, de magnificence, par des desseins imaginaires & qu'il n'éxécutera jamais: car les passions ont assez d'adresse pour faire servir à leur justification les vertus mêmes qui leur sont opposées. V. Enfin les passions sont toûjours accompagnées d'un certain sentiment de douceur, qui corrompt leur juge, & le paye content, s'il les favorise : au-lieu qu'elles les maltraitent cruellement, s'il les condamne à la mort. Car quel présent peut-on offrir plus agréable & plus charmant, que le plaisir, à celui qui veut invinciblement être heureux; puis que c'est le plaisir actüel qui rend actüellement heureux? Et quel traitement est plus rude, que celui que les passions font à l'esprit, lors qu'il veut les sacrifier à l'amour de l'ordre. Certainement il ne peut les frapper sans se blesser : car lors qu'elles sont en deffense, le même coup que nous leur portons, & qui ne leur ôte la

vie que pour peu de tems, nous donne la mort par contre-coup; ou plûtôt nous réduit dans un état, qui souvent nous paroit pire que la mort même.

X. Il est donc visible, que ceux qui bien-loin de modérer leurs passions, font tous leurs efforts pour les satisfaire, qui vivent par humeur, qui agissent par inclination, qui jugent de tout par fantaisie, en un mot qui suivent tous les mouvemens de la machine, & se laissent conduire, sans sçavoir qui les conduit, ni où on les méne; s'éloignent sans cesse de leur vrai bien, le perdent peu-à-peu entiérement de vûë, en effacent même le souvenir, & courent en aveugles se précipiter dans l'abysme, où se trouvent tous les maux & la privation éternelle de tous les biens.

XI. Il est vrai que quelquefois la grace est assez forte pour arrêter tout court celui qui s'abandonne aux mouvemens de ses passions, & que Dieu par bonté tonne, éclaire, parle dans l'esprit d'une voix terrible, qui renverse l'homme & la passion qui l'emporte. Mais Jesus Christ fait rarement de semblables faveurs: & celui-là est bien insensé, qui se jette dans le précipice, s'attendant que Dieu

Dieu faſſe un miracle pour le garantir de la mort.

XII. Mais qu'y a-t-il à faire pour modérer ſes paſſions? Je l'ai dêja dit dans le VII. Chapitre, & ailleurs: mais le voici en peu de mots. I. Il faut éviter les objets qui les excitent, & mortifier ſes ſens. II. Il faut tenir ſon imagination dans le reſpect qu'elle doit à la Raiſon, ou faire ſans ceſſe révulſion dans les eſprits, qui par leur cours entretiennent les traces criminelles. III. Il faut chercher les moyens de rendre ſes paſſions ridicules & mépriſables, les éclairer par la lumiére, les confronter à l'ordre, & par quelque effort d'eſprit en découvrir la honte, l'injuſtice, le déréglement, les ſuites malheureuſes & pour cette vie-ci, & pour l'autre. IV. Ne point former de deſſein, lors qu'elles ſont excitées, & ne faire jamais le premier pas dans une affaire par leur direction ou leur inſpiration. V. Prendre l'habitude, & ſe faire une loi de conſulter la Raiſon en toutes choſes: & lors qu'on y a manqué par ſurpriſe, ou autrement, changer de conduite, & porter du-moins la honte qu'on mérite pour avoir agi en bête par la conſtruction & le mouvement de la machine,

chine, bien-loin de justifier sa sotte démarche par une conduite injuste & criminelle. VI. Travailler à augmenter la force & la liberté de son esprit, pour supporter le travail de l'attention, & pour suspendre son consentement, jusqu'à ce que l'évidence l'emporte. Sans ces deux qualités, on ne peut recevoir de la Raison les régles seures de sa conduite. VII. Enfin, pour suivre ces régles qui détruisent les passions, il faut sur tout avoir recours à la priére, & s'approcher avec confiance & avec humilité de celui qui est venu nous délivrer par la force de sa grace, de ce corps de mort, ou de cette loi de la chair qui se révolte à tous momens contre la loi de l'esprit. Car la Raison toute seule, & tous les moyens que la Philosophie fournit, ne peuvent sans l'influence du second Adam, nous délivrer de l'influence maligne du premier, ainsi que j'ai déja dit tant de fois, & que je ne crains point de répéter, parce que je n'appréhende point qu'on y pense trop.

XIII. Voilà en général tout ce qui regarde la premiére Partie de cet essai de Morale. D'abord j'ai fait voir, que la vertu consiste précisément dans l'amour habituel

habituel & dominant de l'ordre immuable. En-ſuite j'ai parlé des deux qualités principales qui ſont néceſſaires à l'acquiſition de la vertu, ſçavoir de la force & de la liberté de l'eſprit. Après cela j'ai fait connoître les cauſes occaſionnelles de la lumiére & des ſentimens, ſans leſquels on ne peut acquérir, ni conſerver l'amour de l'ordre. Et enfin j'ai expliqué les cauſes occaſionnelles de certains ſentimens contraires à ceux de la grace, & qui en diminuent l'efficace, afin qu'on les évitaſt. Ainſi je ne penſe pas avoir rien oublié de ce qui eſt néceſſaire en général pour acquérir & pour conſerver la vertu. Je viens donc à la ſeconde Partie, qui doit être non des vertus, mais des devoirs de la vertu. Car je ne reconnois qu'une ſeule & unique vertu, qui rende ſolidement vertueux ceux qui la poſſédent, ſçavoir l'amour habituel & dominant de l'ordre immuable.

Fin de la premiére Partie.


11823

